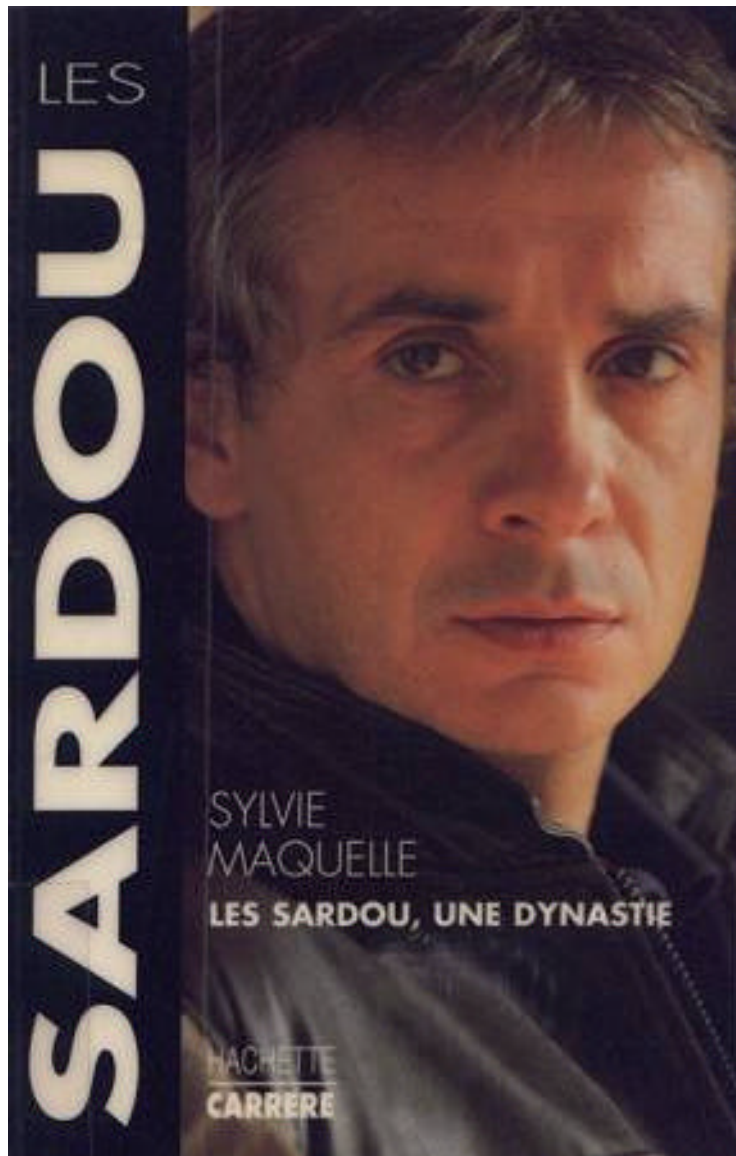


SYLVIE MAUELLE
LES SARDOU, UNE DYNASTIE



I

Des tréteaux toulonnais au rêve parisien

Paris, 1910. Révolution chez les élégantes : elles montrent leurs chevilles. La jupe ramasse-poussière est prohibée. Ainsi le veut la mode. Révolution chez les gendarmes : ils cachent leurs bicornes. Le port du casque de fer est obligatoire. Ainsi le veut la loi. Révolution chez les amateurs de caf'conc' : le Concert parisien est mort ! Vive le Concert Mayol ! Ainsi le veut la vie parisienne. Cette étonnante nouveauté qui fait courir les foules, à pied, en omnibus, en fiacre, c'est dans le faubourg Saint-Denis qu'on peut l'admirer, rue de l'Échiquier très exactement. Le fameux Concert parisien, qui connut des heures glorieuses, nageait depuis quelque temps en pleine déconfiture. Le grand Félix vient de l'acheter et de lui donner son nom.

Orgueilleux ! Mythomane ! Mégalomane ! scande le cœur des bons petits camarades. Mayol hausse les épaules. À trente-sept ans, il est le plus célèbre, le plus populaire, le plus riche aussi, des chanteurs français. On l'acclame, on l'encense. *Viens poupoule, Les Mains de femmes, La Chanson des blés d'or, En r'venant d'la revue*, sont sur toutes les lèvres, les jeunes gens demandent à leur coiffeur de leur faire « le toupet à la Mayol », dressé sur le crâne, comme une crête de coq. Cette célébrité, il faudrait être bien bête pour ne pas en profiter. Trouver une appellation nouvelle n'est pas chose facile et, en mettant son nom comme enseigne, Mayol évite d'avoir à l'ajouter dans des lettres lumineuses, des affiches. Économie ! Oh, il ne prétend pas révolutionner le café-concert, le grand Félix, mais il a le sens du commerce. Et puis, après tout, il n'est pas le premier artiste à prendre la direction d'une salle de spectacle. On dit qu'il est prétentieux ? Eh bien, qu'on le dise, mais il y a tout de même eu Sarah Bernhardt, Réjane, Antoine, et avant eux, Déjazet, et avant Déjazet, Molière !

Première innovation, faire percer une ouverture sur la rue de l'Échiquier ; le couloir du faubourg Saint-Denis dans lequel s'engouffrait un public populaire ne convient plus à la clientèle aisée qu'il souhaite attirer. Premier souci, créer une troupe. Tous les artistes qui ont un nom à Paris sont trop chers et, pour la plupart, déjà sous contrat. Et puis, pragmatique, Mayol estime que si le nouveau directeur veut remplir sa caisse et donner à sa vedette un gros cachet, il faut que le reste de la troupe en touche de petits. Et comme il est à la fois vedette et directeur, une seule solution : recruter de bons artistes pour de modestes cachets. Et ceux-là, où les trouver sinon dans son Midi natal, cette foule de diseurs et diseuses dont on a coutume de penser qu'ils "ne peuvent pas dépasser Lyon" ? Avec leur bel accent plein de soleil et de joie de vivre, leurs galéjades, leurs rires énormes, leurs fausses colères et leur vraie bonne humeur, ils règnent sans partage sur un public fidèle et bon enfant, prompt à la rigolade et aux grandes clagues sur les cuisses ; de Marseille à Nice, d'Aix-en-Provence à Nîmes, de Valence à Avignon, ils sont les rois. La Provence est leur fief. Là, ils sont célèbres, là, on les aime. Ils s'appellent Tramel, Raimu, Sardou. Les critiques ricanent : ce n'est pas le Concert Mayol, c'est le Concert du Midi. Ricanements ou non, la formule est bonne.

Le 8 septembre, soir de l'inauguration, une foule élégante se presse dans la rue de l'Échiquier. Chacun s'extasie devant la nouvelle façade. À l'intérieur, une surprise attend les spectateurs : tout est remis à neuf, fauteuils, tentures, rideaux, peintures. Raffinement suprême, du poulailler à l'orchestre, corbeilles et balcons, fauteuils et strapontins, la salle croule sous les bouquets de muguet en soie blanche. Superstitieux, Mayol a voulu que sa fleur fétiche perpétue le souvenir de cette mémorable soirée. À 21 heures, dans un costume du plus beau vert perroquet, Valentin Sardou entre en scène. Il chante ses deux chansons, on l'applaudit, il salue et regagne sa loge en vitupérant, furieux que Mayol lui ait réservé le lever de rideau, une place de débutant. « Heureusement que je suis de la famille, sinon il m'aurait fait passer la veille ! » La fête continue : dans *C'est solide*, une mini-opérette concoctée par

Yves Mirande, Raimu, Sardou, Zidner, Devyl et Dorel s'en donnent à cœur joie. On les applaudit à tout rompre. Puis, c'est le tour de chant du patron ! Un triomphe.

Et pour terminer ce copieux programme, *Les Maris de Messaline*, avec Tramel, Marcel Franck, Fréjol, Marie Marville, Suzy Joyel, Jane Colombel et Jane Pierly. Le succès est total. Le public, enthousiaste, est debout. Les brins de muguet pleuvent sur scène. Radieux, les "Méridionaux" les ramassent, les embrassent, les jettent au public qui les leur renvoie. Ce n'est plus la rue de l'Échiquier, c'est la Promenade des Anglais en plein Carnaval. Cela pourrait durer toute la nuit, si le patron ne faisait se baisser inexorablement le beau rideau rouge et or sur cette inoubliable soirée.

Le 18 septembre, comme tous les soirs depuis son inauguration, la salle est comble. Raimu a chauffé le public. Les bocks et les cerises à l'eau-de-vie ont fait le reste. Tout le monde a repris en cœur : « Ah, les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois, c'est un légume bien tendre ! » Dans les coulisses, une jeune Avignonnaise, que Sardou a fait engager en même temps que lui, attend fébrilement son tour. Sardounette – pseudonyme que s'est choisi la belle et qui dissipe les doutes éventuels sur la nature des liens qui l'unissent au Toulonnais – rajuste le collant rose chair dans lequel elle éclate.

Simuler un nu intégral quand on est sur le point d'accoucher relève de l'exploit ! C'est bien pour être jusqu'au bout près de son Valentin qu'elle supporte cet accoutrement. Il s'est donné tellement de mal, Valentin, pour amadouer le « patron » qui avait décidé, purement et simplement, de la remplacer. Il a fallu user du trémolo pour faire vibrer la corde sensible.

– Cette petiote, Félix, elle va être la mère de mon enfant ! Elle est de la famille maintenant. Ah ! la voix du sang ! on ne l'invoque jamais en vain auprès d'un vrai Méridional. Le cousin Félix a fini par céder et Vénus qu'incarnait Sardounette est devenue Léda, une Léda qui doit tenir devant elle un superbe cygne en carton-pâte chargé de dissimuler au public une rondeur sans équivoque. Mais, au huitième mois, inquiet du tour de taille impressionnant de Sardounette, c'est Valentin qui est allé trouver Félix pour lui demander de les laisser partir. Sans se démonter, le cousin lui a répondu : – Maintenant que je lui ai fait faire un cygne, elle peut encore tenir ! Valentin a insisté : – Une grossesse ne se prolonge pas comme un contrat. Elle va bientôt accoucher ! – Et alors, s'entête Mayol, il sera toujours temps de l'envoyer à l'hôpital !

Le sang de Valentin n'a fait qu'un tour ; « Félix, regarde-moi. Je te pose la question. Tu serais sur le point, toi, d'avoir un minot, accepterais-tu l'idée que ce petit puisse un jour débarquer devant le port en touriste avec un appareil photo en bandoulière ? Ce petit qui serait ton fils ! » La corde sensible n'a pas vibré. Mayol est resté de marbre. Il en veut pour son argent. Le cygne doit être amorti, on a bien le temps de voir venir. Ce n'est pas encore pour demain, le minot. Plus tard, Valentin racontera l'histoire à son fils qui y fera allusion dans ses Mémoires. Donc, ce fameux soir du 18 septembre 1910, l'orchestre attaque les premières mesures du ballet composé par Vincent Scotto. Soucieux, Valentin est dans la salle, adossé à une colonne, un verre à la main, et Mayol auprès de lui. – Sardounette ! c'est à toi ! Telle Blandine, la petite se jette dans la fosse aux lions, réalise soudain qu'elle a laissé en coulisses son beau cygne blanc, fait demi-tour, d'un geste sec s'empare de l'animal, et refait son entrée, saluée par les quolibets des spectateurs du premier rang. Dans son trouble, la pauvre s'accroche au rideau de scène pour ne pas perdre l'équilibre. Valentin s'inquiète. Sardounette, d'habitude si gracieuse, fait une vilaine grimace.

Une goutte de sueur perle au front du futur papa alors que la future maman savonne un entrechat. – C'est pour bientôt ! Mais elle ne va pas le faire ici le minot, tout de même ! Dans son oreille, la voix du patron susurre : – Je ne le lui conseille pas ! Valentin n'a pas le temps de répondre, Mayol a déjà disparu. Pour l'instant, sur scène, tant bien que mal, Léda traîne son cygne. Valentin avale deux gorgées d'absinthe et promet à la Bonne Mère un cierge gros comme le bras si la petite s'en sort. Elle s'en sort, laborieusement. Valentin finit son verre et

se précipite en coulisses. – Alors ? – Si tu veux qu'il naisse chez nous, il vaudrait mieux attraper le premier train, répond simplement Sardounette.

Dans le wagon de troisième classe qui les emmène, tous les regards sont tournés vers cette jeune femme énorme, bizarrement maquillée. Les uns s'attendent, d'autres haussent les épaules, certains, hargneux – des gens du Nord évidemment –, commentent à mi-voix : Quand on est dans cet état, on reste chez soi ! Encore des saltimbanques, ces deux-là !

Il n'a pas la langue dans sa poche, Valentin ! Il va le leur river leur clou à ces « étrangers », qui commencent à sérieusement lui échauffer les oreilles avec leurs airs pincés ! Et même que ça ne va pas tarder ! Sardounette le calme, lui prend la main, la pose sur son ventre. Valentin est tout attendri. Le tableau ferait blêmir toutes les Nativités des églises de Provence. Pas même le temps pour Valentin de raconter au minot qui va naître Toulon et sa famille. Une fameuse lignée d'artistes pourtant ! – Chez nous, ils étaient charpentiers de marine de père en fils et ton grand-père, dès qu'il avait fini sa journée au chantier naval de Toulon, allait aider à ajuster les décors. Il les voyait de près, les artistes, il apprenait leurs refrains qu'il rechantait le lendemain en travaillant, et ça l'a démangé d'y monter, lui aussi, sur les planches ! Valentin raconte vrai ! Car c'est bien ainsi qu'un soir, son père Baptistin-Hippolyte Sardou et son grand-père ont succombé aux vertiges de la scène. Baptistin-Hippolyte a lui-même assemblé les tréteaux sur lesquels il grimpe pour faire le mime sur le port, devant le public fort en gueule des harengères et des débardeurs. Pour marquer sa désapprobation, Thérèse, sa femme, est restée à la maison travailler à sa couture.

Cette petite Italienne, née Moretti dans la province de Gênes, a épousé un honnête homme avec une vraie profession, pas ce fada qui ne rêve que de Marseille, de spectacle, et dont il faut laver le linge gâché par les tomates et autres pelures de melons qu'il récolte – sans être découragé pour autant – lors de ses exhibitions. Sardounette se redresse d'un air navré, caresse les cheveux de Valentin. – Et si ce n'était pas un garçon ? – Tu ne m'aurais pas fait ça... Pas à moi ! Un cri strident l'empêche de poursuivre. – Valentin, Valentin... – On arrive, petite, on arrive ! La locomotive ralentit tandis qu'apparaissent les tuiles rondes des maisons proches de la gare. Enfin le train s'immobilise et Sardounette, soutenue par Valentin et un voyageur compatissant, débarque en Avignon. C'est dans la salle des pas perdus, parmi les curieux, que le minot fait son entrée dans le monde. Là encore, beaucoup plus tard, Fernand confiera qu'on lui a tellement raconté sa naissance qu'il a l'impression d'y avoir assisté ! Toute la gare s'est regroupée autour de la jeune femme. – En tout cas, il a déjà l'accent ! s'extasie une bonne dame au premier cri du bébé.

Les employés du chemin de fer jouent aux Rois mages, chacun s'affaire autour de ce nouveau-né pas comme les autres ! Une prédiction, faite pour rire, se réalisera : – Pour sûr qu'il aimera avoir du public autour, quand on commence comme ça !, affirme avec autorité la marchande de journaux qui délaisse un instant son kiosque pour venir féliciter l'accouchée.

Après les premières heures, la vie reprend ses droits. Valentin passe son congé de paternité... chez une certaine Rose, tandis que Sardounette rentre chez sa mère avec le petiot. Cette Rose, que les deux amants ont oubliée pendant leur aventure parisienne, Valentin la connaît depuis ses débuts. Il a élu domicile chez cette dame belge, avenante et fortunée, qui veille à son confort, et lui prodigue des conseils pour la conduite de sa carrière. D'excellents conseils !

Après avoir arrêté la construction de bateaux (car, comme son père et son grand-père, il est charpentier de marine) pour monter sur les planches, Valentin, poussé par Rose, va quitter ses estrades de fortune et changer de genre en abandonnant l'art du mime, resté trop poétique, pour un style nouveau beau-coup plus prisé : le comique excentrique.

Maquillé comme un clown, notre gandin vêtu d'un costume à carreaux, coiffé d'une perruque et d'un chapeau melon, promène son nez rouge à la barbe des spectateurs et leur interprète de sa voix de ténor léger des « fantaisies » sur des airs d'opéra. Rose l'a convaincu, avec raison, de faire cavalier seul et de se séparer de ses partenaires du trio phocéén. La solitude, ça ne lui

plaît pas trop à Valentin et il les aime bien ses camarades ; sans eux, il aura le trac ! Et c'est ainsi que, en 1905, Valentin Sardou remporte un triomphe à l'Alcazar de Marseille, devant un public réputé comme l'un des plus difficiles de France. Son numéro se compose d'une spectaculaire danse du ventre, puis d'une parodie de corrida, qu'il termine par un incroyable saut périlleux. Le succès est tel que le jeune Maurice Chevalier, qui lui succède en scène mais n'est pas encore le grand Maurice, a toutes les peines du monde à s'imposer. Les organisateurs de spectacle et autres découvreurs de talent commencent à parler de lui. Pourtant, le premier à lui donner sa chance, là-haut dans le Nord, c'est le cousin Félix, le grand Mayol ! On ne quitte pas une femme aussi précieuse que Rose, surtout quand elle allie toutes les qualités d'un ange gardien au bon goût de vous pardonner vos frasques. N'a-t-elle pas fermé les yeux sur cette idylle avec leur petite bonne dont Valentin s'est amouraché et qu'il a fait venir à Paris, pour lever la jambe dans la revue du cousin ? Rose est indulgente et espère que Valentin ne la quittera pas pour une Sardounette, si mignonne soit-elle. La jeunesse de la petiote et le fait qu'elle lui ait donné un fils ne suffisent pas à lui attacher Valentin. Il leur rendra visite et retrouvera la belle sur les planches, au hasard des tournées, car elle a pris goût à la vie de saltimbanque. Poussière pour poussière, elle préfère celle des coulisses à celle des appartements bourgeois, et plumes pour plumes, mieux vaut celles de la scène que celles d'un plumeau. Ainsi, les premières années du minot que, d'un commun accord, Sardounette et Valentin ont prénommé Fernand, s'écoulaient chez sa grand-mère maternelle, dans le quartier Saint- Ruf à Avignon. C'est dans ses ruelles que le jeune Fernand Plantin – il porte le nom de jeune fille de sa mère – va découvrir avec émerveillement sa seule patrie : le Midi !

En janvier 1911, Valentin retrouve Raimu et Tramel rue de l'Échiquier, chez le cousin Félix.

Le spectacle, toujours conçu autour du récital du patron, s'intitule d'ailleurs : *Une revue chez Mayol*.

Cependant, incapable de se plier aux rigueurs des répétitions qu'il brûle sans cesse d'interrompre pour aller faire une petite sieste ou jouer aux cartes en buvant le pastis, Valentin déprime. Il en regrette même l'époque de ses débuts à l'Alcazar de Marseille, cette immense galerie de glaces qui ressemble à un aquarium. Là, au cours des premières auditions, il devait affronter la férocité du public en liesse. Au moins, il y chantait l'accent des mate-lots et des débardeurs, la salle fleurait bon la sardine plutôt que le patchouli. Combien de fois, avant de se produire, y était-il allé en spectateur avec son père Baptistin-Hippolyte ! Il y avait même vu le cousin Mayol y débiter : il n'en menait pas large, ce jour-là, le cher Félix, quand il avait chanté en tremblant : *Allez, circulez !* et qu'un des deux mille spectateurs avait hurlé : *Oui, c'est ça, circule donc, hé couillon !* Le pauvre n'avait trouvé son salut qu'en s'enfuyant dans les coulisses. Souvent, quand Mayol lui en fait trop voir, Valentin a envie de lui rappeler ce mémorable moment ! C'est vrai qu'il est le seul à se plaindre de la discipline, de la cadence infernale du spectacle joué jusqu'à quatre fois de suite. Comme Tramel et Raimu ne disent rien, il ne sort pas souvent grandi des échauffourées qui l'opposent à son cousin. D'accord, à Paris, il est le patron, Félix, mais lui, Valentin, dans le Sud, il était le roi. Pourquoi être venu l'arracher à sa gloire locale et lui confier si peu ? Est-ce supportable d'entendre les critiques boulevardiers le traiter de « comique à l'huile » ! Décidément, le climat leur tape sur la tête à ces gens du Nord ! Sur la Canebière, c'est le soleil, là, c'est son absence qui les fait dérailler ! Et il faudrait oublier son orgueil, faire taire sa fierté et tout le temps « servir la soupe » à Félix, pour qu'il s'enrichisse ? Tous les prétextes sont matière à discussion : Valentin ne veut plus de son costume vert, c'est à cause de lui que son numéro ne plaît pas ! Le lendemain, il exige que ce soit quelqu'un d'autre qui fasse le lever de rideau, pour essayer les plâtres. Un peu plus tard, il discute l'ordre de ses chansons qui doivent aller crescendo jusqu'au triomphe ! Mayol reste de marbre. Même quand Sardou – pour moquer son amour des garçons, que le

cousin Félix vit sans complexe au grand jour – l'appelle « ma cousine », devant toute la troupe. Un soir, après la dernière représentation, excédé par ce qu'il estime être de la mauvaise volonté, Valentin se plante devant Mayol et lui lance : « Avant, je me battais quand on me disait que tu "en étais" ; maintenant, je me battrais si on me disait que tu "n'en es pas !" ». » N'importe quel authentique Méridional aurait réagi, Mayol éclate de rire. Valentin a beau le provoquer, le patron désamorce toutes ses tentatives. Pendant leurs périodes de réconciliation, Sardou affirme : – Tu es très fort, Félix, mais tu verras, le pays reprendra ses droits et un jour, tu la quitteras cette ville où les gens parlent pointu et où il pleut deux cent soixante jours par an ! Prédiction exacte, puisque après le départ de Raimu engagé par la Cigale, puis celui de Tramel pour le Casino de Paris et d'Andrée Turcy pour l'Eldorado, et malgré le succès de *On rigole bien chez Mayol* en 1912, de *Berlingot*, puis de *Et voilà* en 1913, Mayol vend son théâtre à Oscar Dufresne qui en assurera la direction jusqu'en 1927. Il pose tout de même deux conditions à cette vente : son nom restera inscrit au fronton de la façade, rue de l'Échiquier ; et chaque année, à la saison du muguet, il reviendra se produire sur scène et égrener ses grands succès : *La Polka des English*, *La Paimpolaise*, *Cette petite femme-là*, *Cousine*, et bien évidemment, *Viens poupoule*, viens.

Quand ses tournées le lui permettent, Valentin vient voir le minot en Avignon. Mme Plantin mère s'occupe bien du petit qui profite ! Un vrai ravi de crèche, qui rappelle à son père l'histoire dont il a été l'acteur dans son jeune âge. Élevé par sa grand-mère paternelle, tripière sur les marchés, Valentin ne manque aucune fête paroissiale. Au besoin, il aide et fait l'acteur. Dans la *Nativité* qu'on représente chaque année, il joue peu à peu tous les rôles. Un soir, le voilà costumé en Balthazar. Il prend son personnage très au sérieux, et s'approche du divin berceau avec la solennité due à son rang. Dans le silence, religieux comme il se doit, il s'agenouille, et la voix de l'étoile du berger le félicite d'avoir parcouru tout ce chemin pour saluer l'Enfant Roi. Soudain, une porte s'ouvre et, à grand fracas, une imposante personne fait irruption dans la nef, malgré les exhortations au silence. Elle se propulse jusqu'au Roi mage médusé : habituée à vanter sa marchandise d'une voix tonnante, la dame forte en gueule, qui n'est autre que Mme Sardou mère, vocifère : « Digue-me un pô [dis-moi un peu], le roi des cons, donne-moi la clef, que tes frères et tes sœurs ils sont tous endormis sur le paillason ! » Les rires fusent et c'est ainsi, comme le dit Valentin à qui veut l'entendre, que se décide l'orientation d'une carrière. C'est si bon tous ces rires. Son chemin est tracé, il sera un grand comique !

Les haltes en Avignon sont de courte durée puisque Valentin se partage toujours entre ses deux femmes et le petit Fernand qu'il adore. Jusqu'à nouvel ordre, Rose le laisse vivre ses élans paternels. Il n'est guère facile de surveiller un homme dont les tournées se succèdent et le conduisent parfois très loin. Avant la guerre de 1914, il se produit même en Russie, à Moscou et à Saint-Pétersbourg, devant la Cour. Distingué par le tsar, il reçoit en cadeau un superbe cheval, qu'il s'empresse de vendre ! – Trop encombrant pour revenir au pays !, conclut non sans humour le voyageur.

Sardouette attend de nouveau un enfant et Rose n'apprend pas la nouvelle avec sa philosophie accoutumée. Elle conseille fermement à son amant de prendre définitivement ses responsabilités paternelles et c'est ainsi qu'en 1916, Fernand Plantin devient Fernand Sardou et que sa charmante mère devient Mme Sardou pour le meilleur et pour le pire !

Dès l'âge de raison – il a sept ans –, Fernand s'aventure au-delà du quartier Saint-Ruf pour apprendre sa ville. Les jours de grand mistral, il parcourt le lacs des rues et monte jusqu'au roc des Dorns. Là, devant le palais des Papes, il joue à perdre haleine avec ses copains, Pour apprendre quel rôle a tenu Avignon dans l'histoire des Français, rien de tel que l'école buissonnière ! Souvent, il va contempler l'eau qui coule sous le pont Saint-Bénézet et il se fait raconter le récit de ce jeune pâtre qui l'aurait construit seul au XII^{ème} siècle. Pendant ce temps, Mme Plantin mère prie la Bonne Mère en l'église Saint-Didier pour que Franchet

d'Esperey qui commande l'armée d'Orient repousse les Bulgares. Elle allume un cierge et demande que cette guerre finisse. Sa fille, Sardounette, est si triste quand elle ne peut accompagner ce gendre qui court les routes et dont on n'a pas de nouvelles depuis plus de deux mois, maintenant ! Et puis, l'absence du père se fait ressentir. Le petit fait marcher sa grand-mère autant qu'il veut. Quelle punition lui infliger quand il fuit l'école pour refaire le parcours qui, pendant la Terreur blanche, conduisit la populace royaliste à traîner jusqu'au Rhône le cadavre égorgé du maréchal Brune ? Aux bancs de la communale, il préfère l'observation méticuleuse de toutes les richesses que la flore et la faune de l'arrière-pays lui permettent de découvrir. Il se taille une enfance à la Pagnol. « J'apprenais à faire des sifflets avec des tigelles de sureau et des trompettes avec des feuilles de hêtre, à allumer des feux pour y faire cuire des pommes de terre sous la cendre ; je savais attraper les couleuvres et éviter les vipères ainsi que mettre des fils à la patte des hannetons. Je pouvais, en fermant les yeux, distinguer tous les instruments de l'orchestre que la nature dirige chaque jour, du lever au coucher du soleil, pour ceux qui savent l'écouter. »

De quelle plus belle école peut-on rêver ? Et puis, la grand-mère estime qu'une seule chose compte : Fernand doit être un bon petit, bien honnête. Et tant qu'il ne veut pas devenir soldat, plus tard, comme tous ces vauriens qui jouent à la guerre devant chez eux, rien n'est à craindre ! Enfin, la Bonne Mère exauce les prières de la mère de Sardounette. Entre mères, on se comprend. Le 8 novembre 1918, Hindenburg demande à Foch un armistice dont ses représentants acceptent toutes les conditions, le 11 novembre, à Rethondes, après la fuite de Guillaume II en Hollande. Les cloches de la ville sonnent à la volée et les Avignonnais fêtent la victoire en une joyeuse sarabande. Des émules de Mayol reprennent en chœur une chanson d'actualité :

« C'est un gâs plein de mérites aux regards assurés !

S'il a les mains petites il a les poings carrés !

Il a les poings, poings, poings, il a les poings carrés !...

Par-delà la frontière un kaiser moustachu fait trois bonds en arrière
en criant : J'suis f...ichu !

C'est un kâs blein d'mérides,
dit-il peu rassuré !

S'il a les mains bédides, il a les boings karrés... »

Les Français ont bouté les « Boches » hors leur territoire et le succès en revient aussi à Raymond Poincaré, président de la République ! Valentin est venu pour la fête. Il a décidé de s'assagir et de faire vivre au mieux sa petite famille. Les engagements se font moins rares. Certes, la France n'oublie pas ses morts, mais la vie va et le temps passe si vite. Le besoin de danser, de rire, de chanter l'emporte sur la tristesse. Pour Valentin aussi le temps a passé. Notre comique excentrique flirte avec la cinquantaine.

II

Les collines d'Avignon

Tapi derrière le portant d'un décor, comme à chaque représentation, Oscar Dufresne, maître du Concert Mayol depuis quatre ans déjà, surveille son petit monde. Les affaires sont florissantes. Oscar se frotte les mains. Dans son caf'conc', rue de l'Échiquier, tous les jours matinée et soirée, deux le samedi et le dimanche. La bonne humeur est générale, sur scène comme dans la salle. Les filles gambillent à qui mieux mieux, le maquillage coule un peu sous la chaleur des projecteurs, les robes sont un peu fripées mais les sourires éclatants et l'entrain est communicatif, à en juger par les applaudissements. Oscar ne quitte pas de l'œil Bagatelle, l'une de ses charmantes pensionnaires. Il a bon cœur. Cette gamine, elle a du talent et il l'aime bien. Il sait que son bébé qui va naître n'aura pas de père. Il n'abandonnera ni la mère, ni l'enfant ! Dès la chute du rideau, il se précipite sur scène, soutient la petite qui défaille, et l'entraîne en coulisses. Il était temps ! Éternel retour des choses d'ici-bas. Un jour de septembre, sur cette même scène du Concert Mayol, Fernand Sardou a manqué de peu son entrée en ce monde. Un jour d'avril, neuf ans plus tard, Jackie s'apprête à y pointer un nez déjà impertinent. Ils se marieront le 7 juillet 1945.

Cependant, avant d'en arriver là, chacun doit suivre son chemin. Pour l'instant, en Avignon, du haut de ses dix ans, Fernand travaille. Pathé-Cinéma a investi les abords de la ville pour le tournage d'une production à grand spectacle avec, dans le rôle principal, Pierre Batcheff, le jeune premier dont toutes les midinettes de l'époque sont amoureuses. Henri Roussel, le metteur en scène, recrute des figurants et, cela va de soi, Fernand est improvisé tambour. Le voilà initié à cette machine magique, défilant avec toute l'armée au son du clairon, dans une débauche d'étendards et de fanions. Tout auréolé de gloire, le petit délire de joie à l'idée de participer à cette grande oeuvre.

Destinée est le titre prophétique du film qui marque le petit tambour pour toujours. C'est décidé, même s'il est encore très jeune pour prendre les rênes de sa vie, il « fera artiste » ! Evidemment, Valentin hausse les épaules et oblige son fils à reprendre la classe. Fernand rajuste son tablier noir, chausse ses godillots qu'il traîne de nouveau sur le chemin de l'école. Le soir, quand il rentre, les doigts noircis par l'encre, ce n'est pas le travail fourni qui l'a épuisé et s'il s'enferme pour apprendre ses départements, leurs préfectures et les chefs-lieux de canton, c'est uniquement pour rêver aux villes qui l'accueilleront plus tard quand il sera grand et qu'il pourra enfin se passer de la tutelle paternelle.

Dans les années vingt, quand ils ne poussent pas jusqu'au certificat d'études, les garçons se tournent vite vers l'apprentissage. Chez les Sardou, la tradition les porte au travail du bois. Fernand n'échappe à la charpenterie de marine qu'en acceptant de devenir livreur chez Imbert, un modiste réputé. Après tout, de la mode au cinéma, il n'y a qu'un pas qu'il sera temps de franchir quand l'opportunité se présentera. Pour l'heure, il livre sur son triporteur les chapeaux de ces dames, en chantonnant des rengaines à la mode.

Les créations d'Imbert sont suffisamment connues dans la ville et hors les murs pour que le petit use et abuse de sa nouvelle liberté. Qu'elles soient du grand ou du demi-monde, petites ou grandes bourgeoises, dès qu'elles essayent le bibi qui peaufinera leur équipage, les clientes d'Imbert ont besoin de l'avis d'un homme, fût-il un gamin de quatorze ans ! Un peu timide au début, Fernand excelle bientôt dans cette tâche qui lui apprend aussi son métier d'homme. Non seulement on le paie pour livrer ses chapeaux, mais, en prime, on lui donne le privilège de découvrir un univers fascinant et mystérieux, qui l'attire autant, sinon plus, que le cinéma : les femmes ! Hélas, l'avenir d'un livreur est bien limité. La grand-mère Plantin conjure son petit-fils d'apprendre un vrai métier qui lui permettra de gagner sa vie, de s'établir plus tard et d'avoir des enfants. Fernand est déjà un petit homme et la vie passe si vite ! Au pays des

cigales, il faut avoir une âme de fourmi. Travailler dans la mécanique qui alimente cette industrie nouvelle qu'est l'automobile est peut-être une bonne idée. En attendant, Fernand devient apprenti mécanicien chez Vacca, le numéro un du vélo en Avignon. Là, patageant dans le cambouis des ateliers, le garçon s'émerveille. Dans ce milieu sympathique et ouvert, il peut approcher les plus grands coureurs nationaux. Il travaille pour ainsi dire dans les coulisses de l'exploit. Sa gentillesse et sa disponibilité le rendent vite indispensable aux gloires locales et il devient le soigneur attitré de certains champions dans un vélodrome de la région. Le cérémonial qui accompagne les courses, la fête qui célèbre les victoires, les déceptions, les encouragements, l'amour de la compétition, les engueulades, aussitôt suivies d'embrassades, tout enthousiasme l'adolescent. L'ambiance qui règne dans ce milieu se rapproche beaucoup de celle du monde du spectacle dont Fernand continue de rêver. Son salaire, doublé par les petits à-côtés, lui permet de concrétiser enfin son premier rêve : acheter un vélo ! Fernand peut s'attaquer maintenant à son autre rêve : pénétrer par l'entrée des artistes dans ce monde sacro-saint qui l'obsède depuis *Destinée*. Il le sent maintenant à portée de sa main, puisqu'il est libre de ses mouvements et propriétaire d'une bicyclette ! À lui de suivre les traces de ses ancêtres et, un beau jour, de rentrer triomphant à la maison en brandissant son premier contrat. Mais il faut d'abord hanter les cafés-concerts de la région, regarder, comprendre, enregistrer, répéter tout seul dans sa chambre, devant la glace de l'armoire, ces milliers de petits gestes simples mais efficaces qui font le support d'une voix, le charme d'un physique. Tout cela exige le plus grand secret, la plus forte concentration, le soir, après le travail de mécano ; bien sûr, ce n'est pas de tout repos, mais toute passion exige des sacrifices ! Baptistin-Hippolyte et Valentin lui ont montré la voie, à lui de la prendre. Bien décidé à user de tous les stratagèmes pour parvenir à ses fins, Fernand cherche à approcher ce milieu tant convoité. Il se livre alors à un travail de fourmi et, tel un espion en mission, parvient à s'infiltrer dans l'univers d'un homme qui pourrait bien détenir la clef de son succès : Joseph Guigue, l'imprésario qui fournit en spectacles de tous ordres les caf conc' du Midi. Excellent imprésario, défendant à merveille et en premier lieu ses propres intérêts... Pour éviter à cet harpagon notoire d'avoir à acheter des timbres-poste, Fernand lui propose de porter à bicyclette les affiches de ses spectacles dans les salles des environs d'Avignon. En contrepartie, Joseph Guigue promet de le faire inscrire à un concours de chanteurs amateurs. Non seulement cela ne lui coûte rien, mais si le petit a du talent, ça peut lui rapporter quelque chose. L'espérance donne des ailes, c'est bien connu. En quelques semaines, les forces et les mollets de Fernand décuplent. Il s'inscrit même à une course cycliste. Il gagne et cette victoire lui donne le courage nécessaire pour affronter son premier concours de chanteurs amateurs. Cependant, sa candidature est refusée. Connaissant le patron, Fernand pensait pourtant tenir là une première salle potentielle. L'affaire se reproduit au deuxième concours, puis au troisième, etc. Petit-Fernand (le nom de scène que s'est choisi le jeune homme) ne comprend pas. Il est le meilleur, il le sait. Alors ? Alors, Guigue passe aux aveux : Valentin a prévenu tous les directeurs de salle de la région. S'ils engagent son rejeton, lui, Valentin Sardou, ne mettra plus jamais les pieds chez eux. C'est trop fort ! Fernand en aura le cœur net. Un soir après le dîner, il passe à l'attaque. – Tu l'es bien, toi, artiste, alors pourquoi pas moi ! – C'est pour ton bien, apprend un métier sérieux ! – Je veux faire comme toi et comme ton père. – Il est assommant ce petit ! Si je dis non, c'est non ! – Explique-moi au moins pourquoi, s'entête Fernand. – Parce que tu n'as aucune disposition, là ! – Tu les avais toi, les dispositions?

Et comme Valentin hésite, Fernand enfonce le clou. – Je sais ce qui m'attend, mais tout le monde est passé par là ; regarde le cousin Mayol, et même le grand Maurice, ils y ont eu droit aux tomates et aux melons ! – C'est un métier terrible, crois-moi, petit, arrête de ne voir que les bons côtés, tu oublies les sacrifices, tiens, demande à ta mère ! L'argument est bon, Sardoulette peut témoigner de tout ce par quoi ils sont passés. – Ce n'est pas une vie d'être un saltimbanque, je t'assure. Allez, fais-moi plaisir, oublie, tu veux ! De guerre lasse, Fernand

fait comme si, mais ne promet rien. Il prépare son coup. Quelques jours plus tard, il trouve la solution. En imitant la signature de son père au bas d'un imprimé autorisant les enfants mineurs à se présenter à un grand concours amateur dont le premier prix est de mille francs, il est admis parmi les concurrents. Il a soigneusement choisi sa chanson dans le répertoire de Fortugé, un Méridional très en vogue à l'époque. Seule sa grand-mère est dans le secret. La pauvre femme est terrifiée quand Fernand lui avoue la supercherie grâce à laquelle il va enfin pouvoir faire montre de son talent ! Mais elle ne refuse pas pour autant d'aider le petit et remet en état son costume de communiant qui convient parfaitement à l'exploit. Fernand a répété dans la fièvre. Le grand soir arrive. Vient son tour. Petit- Fernand n'a pas hésité à emprunter l'une des perruques rousses de Valentin pour donner plus de crédibilité à son personnage. Le public, particulièrement en forme, a déjà sorti le candidat précédent. Fernand est en scène. Le pianiste attaque. Le garçon ouvre la bouche pour lancer la première note de sa chanson au titre prémonitoire, *Mes parents sont venus me chercher*, quand soudain, une gesticulation, côté cour, lui tire l'œil. Valentin, Valentin en chair et en os, mime le châtiment effroyable qu'il réserve à son rejeton. « L'affaire » ne se passera pas comme ça. Le public s'impatiente, les quolibets pleuvent, bientôt suivis par les tomates et les poivrons pourris. Épouvanté, le pauvre Fernand prend ses jambes à son cou et s'enfuit par la sortie de secours. Et vogue la galère, les jours sombres reviennent, la belle lumière de sa chère Provence n'y change rien.

Le cœur gros, Fernand accumule les petits boulots : il livre le lait, devient manœuvre dans une entreprise de jardinage qui plante un petit square à droite de la gare, là où il est né. Les années s'égrènent péniblement. Valentin, de son côté, s'essouffle. Sa carrière prend un mauvais virage. Les vaches maigres pointent leur triste mufle. Il est grand temps d'aller faire un tour de l'autre côté de la mer, là où il a toujours séduit son public. Les voyages forment la jeunesse, surtout quand on a soixante ans et que le Maroc vous tend les bras. Il n'est pas raisonnable d'emmener Fernand, mieux vaut le laisser à Mme Plantin qui veillera sur lui. Cependant, s'il tourne mal, pas de quartier ! La grand-mère n'aura qu'un mot à dire et il prendra immédiatement le chemin de l'Atlas. Fernand est fou de joie. Il va enfin pouvoir vivre sa vie, en Provence tout d'abord, puis dans cette capitale qui l'attire tout en lui faisant peur, cette ville effrayante et magique dont il rêve sans oser prononcer son nom : Paris !

Et que se passe-t-il donc à Paris pendant ce temps-là, pendant ces années si bien nommées, les années folles, au parfum sulfureux, où tout est permis, formidable revanche de la vie sur le malheur, la vie et son cortège de fêtes, ses débordements, ses outrances, ses excentricités et ses beautés aussi ?

Comme ivres, affamés de plaisirs, de tous les plaisirs, les Parisiens courent d'un spectacle à un autre. À peine ont-ils apprécié *Nana* de Jean Renoir au cinématographe qu'ils découvrent le premier long métrage sonore et *Metropolis* de Fritz Lang. Les cabarets du faubourg Saint-Denis ne désemplissent pas, ce qui n'empêche pas Bagatelle, la mère de Jackie, de courir le cachet. Après sa prestation au Concert Mayol, elle file à l'Abri, rue Montmartre, où elle participe à des tableaux vivants. À six ans, Jackie l'attend dans les coulisses en observant ce qui se passe sur scène. Client de l'Abri, amateur de tableaux vivants, fervent admirateur de Bagatelle, un sexagénaire esseulé décide de prendre en main le destin de l'enfant. Elle n'est pas baptisée, à son âge ? Il sera son parrain ! Le baptême a lieu à Robinson. C'est sans doute le plus beau souvenir que Jackie gardera de sa petite enfance. Hélas, pour cette reine d'un jour, toute ébaubie d'arriver à l'église en calèche, le bonheur est de courte durée. Pendant trois ans, elle va supporter – de très mauvaise grâce – les rigueurs d'un pensionnat tenu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Et elles n'y vont pas par quatre chemins les Filles de la Charité pour dresser les petites filles qui leur sont confiées ! Hérà que, Jackie résiste. Puis elle tombe malade. Pleurésie attrapée à 5 heures du matin, pieds nus, dans les courants d'air d'une chapelle glacée, suivie d'une varicelle contractée à l'infirmerie, puis

d'une coqueluche repassée par sa voisine de dortoir. Le ballet des maladies infantiles s'achève par une scarlatine dont les conséquences seront tragiques et la marqueront pour toujours.

Un médecin consulté assure que la maladie n'est pas alarmante... aussi longtemps que certaines taches brunes n'apparaissent pas sur le corps. Alors, le pire serait à craindre. Or, quelques jours plus tard, un matin, la grand-mère de Jackie croit découvrir les sinistres taches sur les cuisses roses de la petite. Folle de douleur, elle se jette par la fenêtre du sixième étage. En perdant son œil, Jackie connaît son premier grand chagrin, à jamais gravé dans sa mémoire.

Dans le Vaucluse, Fernand a réenfourché sa bicyclette pour distribuer de nouveau les affiches de Joseph Guigue. Libéré de l'interdiction paternelle, il s'inscrit à tous les concours de la région et, bien entendu, goûte souvent aux peaux d'oranges et aux tomates molles.

Pour l'une de ses premières apparitions en public, à Cavaillon, le pauvre garçon se fait sortir sans ménagement. La Cigale est un établissement réputé et organisé. La preuve, on y vend à l'entrée les légumes avariés et les mufs pourris qui atterriront sur les inconscients sans talent qui osent s'exposer aux feux de la rampe. Fernand roucoule en anglais (accent garanti pur méridional) une romance intitulée *Good Bye Hawāi*. « *Good Bye* », tout le monde connaît, et le bide ne se fait pas attendre : les « goude baille, hé fada » le poursuivent jusque dans la rue. La leçon est dure mais profitable : tête de mule, il refait surface à Châteaurenard. Des artistes confirmés l'encouragent et l'aident à s'aguerrir. Bientôt, il tient de plus en plus longtemps son public en haleine. En bref, il prend du métier et fait front. Qu'importe s'il entend, parfois, des commentaires dont il se passerait volontiers : « Le père, il était bon, mais le fils, il est bon pour les figues ! » Au fond de lui, une petite voix l'incite à ne pas désespérer et au contraire lui ordonne de bander ses forces comme pour une course cycliste. On ne flanche pas quand on aperçoit la ligne d'arrivée, et son instinct ne le trompe pas, elle pointe cette ligne !

Un jour, Joseph Guigue, celui par qui le succès doit arriver, sinon la vie serait trop injuste, lui annonce qu'il l'a fait engager la semaine suivante à l'Éden de Nîmes. Fernand est atterré. « À l'Éden ! et si je me fais jeter ? – Si tu te fais jeter, c'est que je suis le roi des cons ! » rétorque Guigue. Le poulain ne trahit pas la confiance de l'imprésario. Timidement, il se fait engager à Sète, à Béziers et même à Toulouse. De retour en Avignon, un télégramme l'attend. Il lui faut le relire plusieurs fois avant d'y croire vraiment : " *Pourriez-vous débiter dimanche, cent francs par semaine, nourri, logé, voyage payé. Amitiés. Félix Mayol.* " La vie réserve parfois des surprises qui ont l'avantage de lier la réussite aux valeurs du cœur. Ainsi lui, le petit-fils de Baptistin-Hippolyte Sardou, le fils de Valentin Sardou, est-il appelé à Toulon, la ville natale de ses ancêtres, pour y cueillir ses premiers vrais lauriers. Et par qui ? Par le cousin Félix, bien sûr !, le grand Mayol, qui a offert la consécration à son propre père ! La chance passe, il suffit de la saisir !

III

Du Clos Mayol à l'Alhambra de Taza

À Toulon, sur la route des Améniers, en face du mont Faron et du Coudon, Mayol s'est installé une retraite dont il est fier. Près du portail, au-dessus du nom de la propriété : « Le Clos Mayol », il a fait graver sur une plaque en marbre un distique inspiré de Scribe :

« La chanson a bâti cet asile champêtre Vous qui passez, merci ! Je vous le dois peut-être ! »

À travers un jardin anglais, une allée sinueuse grimpe vers la villa blanche, aux murs décorés de céramiques. Non loin, la piscine, souvenir du Concert Mayol, à Paris. Oscar Dufresne l'a fait réaliser pour une revue où la championne Suzanne Wurtz jouait les naïades. Le spectacle terminé, il a cédé le « décor » encombrant à Mayol qui l'a tout aussitôt installé au Clos, près de son patio oriental dont il raffole. Le Clos Mayol est une sorte de hameau que le propriétaire a petit à petit agrandi en achetant les terrains alentour et en faisant construire des cabanons qui portent tous le nom des salles où il a chanté : la Scala, le Concert parisien, l'Eldorado, l'Olympia, l'Alhambra, les Folies-Bergère, l'Alcazar, la Gaîté, le Moulin-Rouge, Bataclan et même Bobino. Sur la façade de chaque pavillon, une fresque représente les succès remportés par l'artiste. Sur le cabanon la Scala, des cocottes en papier courent sur la frise pour évoquer le triomphe de *Viens, pou poule*. Ailleurs, des branches fleuries évoquent *Lilas blanc*, des nègres et des huttes racontent *La Cabane bambou*, tandis que de petits lapins figurent une chanson qu'on a beaucoup fredonnée. Les pensionnaires sans humour, il y en a parfois, mais ils restent peu, sont perplexes. Une chanson sur les lapins ? *La Paimpolaise*, s'esclaffe Mayol. Car, ici, il y a des pensionnaires, des jeunes, recrutés avec soin, auxquels le maître des lieux dispense conseils, réprimandes ou encouragements. Pour réussir, il faut travailler. Dur. Comment est-il devenu le grand Mayol, le patron ?

L'autre du patron, lieu d'excursion pour les personnalités en villégiature à Toulon, regorge de trésors : tableaux de Solonko, peintre du dernier tsar, affiches originales de tout ce qui a fait le café conc' depuis la fin du siècle dernier, souvenirs offerts par le président Loubet, tapisseries, meubles, tout concourt à faire du lieu un véritable musée de la chanson. Quand Fernand débarque, les pensionnaires ne parlent que de *L'Arlésienne* que Mayol vient de monter au Clos, au profit des gueules cassées. Une distribution éblouissante a réuni Madeleine Roch, Jeanne Boitel, Thérèse Berka, Gina Dorly, Roger Gaillard, Raimu, Tramel. Et Mayol lui-même, bien entendu. Un détail émouvant a marqué les spectateurs. Dans ce charmant théâtre de verdure, caché derrière de gigantesques lauriers-roses et des bougainvillées mauves, un rossignol a accompagné toute la tirade de Madeleine Roch. L'ambiance du Clos est très particulière. C'est un petit village où chacun participe aux tâches quotidiennes. Depuis qu'il a quitté la scène parisienne, Mayol a pris de l'embonpoint, et il se laisse aller à son plus grand défaut, la gourmandise. Fin gastronome, il lui arrive souvent de se mettre aux fourneaux pour nourrir ses artistes, sa véritable famille. Ces petits, il les aime, les cajole, les amuse, et les mène à la baguette : cadences infernales dont se plaignait déjà Valentin Sardou à Paris. Mais ici, on peut tout de même faire une petite sieste ou une pétanque et se boire le pastis au bord de la piscine. Un doux enfer que ce Clos !

Chaque fin de semaine, il y a un nouveau spectacle, et selon son humeur, le maître monte des opérettes ou des petites revues dans lesquelles chacun exécute sa spécialité, comme le faisaient autrefois au Concert Mayol ceux du Midi, les « comiques à l'huile ». Il y a le gommeux, le vieux beau, le tourlourou, le baryton, l'excentrique, la petite femme, la réaliste, la diseuse et la grivoise. Ainsi, chaque nouvelle recrue prend la mesure de ce qu'est une troupe et Fernand Sardou découvre à quel point ses quelques succès antérieurs ne sont ni un gage de métier, ni une quelconque assurance pour une éventuelle gloire à venir. Alors, il travaille avec courage, ne rechigne devant aucune difficulté et dans cette véritable école du

spectacle, il apprend mieux que partout ailleurs. À sa façon, Mayol cherche à maintenir la tradition du caf conc' qu'il sent terriblement menacé par le jazz et l'invasion des musiques américaines. Rien n'échappe à l'œil du patron. Pas le plus petit détail. Il les dresse, les gamins! Et qu'ils en prennent de la graine ! Qu'ils écoutent, qu'ils regardent, ils ont une chance inouïe, qu'ils en profitent ! Mayol est un maître. Un grand. Son merveilleux métier, il le connaît de fond en comble. Que leur apprend-il, à ces jeunes qui veulent tout dévorer ? Des choses qui, à première vue, semblent sans grand intérêt, banales presque, mais le soir, dans le lit, avant de s'endormir, on y repense dans le noir, et alors elles deviennent lumineuses, évidentes, essentielles et le film de la journée se déroule... Il a parlé du corps, le patron... Qu'a-t-il dit déjà ? Un artiste doit se servir de tout son être dès qu'il entre en scène... les sourcils, le sourire, le bassin, les jambes, tout doit bouger à son rythme jusqu'à la main qui offre au spectateur le cœur même de l'artiste... y a-t-il plus gracieux qu'une main ? Pour ceux qui ne semblent pas convaincus, Mayol insiste en sautant sur les planches : – Regardez, c'est un support pour la voix, je vais vous montrer ! Cette chansonnette que vous trouvez charmante, imaginez ce qu'elle peut devenir si tout mon corps se met à son service ! Parfois, il tire un morceau de papier de sa poche et réclame le silence. Le toupet roux se redresse, la superbe djellaba flotte au vent, et les yeux malicieux apprivoisent le public. Mayol lit alors ce qu'il vient de composer et avec la plus grande humilité, il recueille auprès des débutants impressions et conseils. Il leur montre aussi comment on retravaille un texte et la gestuelle qui l'accompagne, pour que la composition maigrelette du départ devienne un succès, mieux, un tabac, mieux encore, un triomphe ! et qu'on la chante encore dans cent ans.

Si la liberté vestimentaire est de mise dans cette nature paradisiaque où les faux cols et les chemises empesées n'ont pas leur place, le patron reste intraitable sur le chapitre des manières. De même qu'on peut tout dire avec élégance, on peut tout faire sans vulgarité, encore faut-il avoir un minimum le sens des convenances. – Imaginez qu'un soir vous êtes convié au Maxim's par Sa Majesté Alphonse XIII, cela a failli m'arriver, pourquoi pas à vous? Comment réagirez-vous si vous ne savez même pas tenir vos couverts ? Fernand, écoute, regarde, s'exerce, rêve du jour où, comme le petit cousin de son père Valentin, il fréquentera ces endroits luxueux où le frac et le smoking sont de rigueur et où, si l'on offre une cigarette à une femme, on l'extraie d'un somptueux étui et l'on s'incline après avoir donné du feu. Un an plus tard, non seulement Fernand est un artiste capable d'affronter un vrai public mais il est aussi devenu un honnête homme digne d'être reçu partout.

Le retour en Avignon n'est pas des plus faciles. De nouveau la ronde des petites tournées plus ou moins gratifiantes sous l'égide du père Guigue. Les économies réalisées au Clos Mayol disparaissent vite dans la fréquentation des bistrotts de la place de l'Horloge. Le Café du commerce y bat son plein et les clients fauchés y sont nombreux à refaire le monde. Souvent désœuvré, Fernand y noue des relations avec lesquelles il joue aux cartes avant d'émigrer, quand il est trop tard, vers le quartier du théâtre où des filles accueillantes vendent une heure de bonheur. C'est dans l'un de ces bars où il vaut mieux ne pas tomber amoureux que Fernand s'éprend d'une gamine à l'air trop convenable pour discuter ses tarifs. L'influence grandissante de Mignon, le nom de guerre de la nouvelle conquête du petit Sardou, dépasse rapidement les limites du quartier réservé. Fernand s'habille en voyou. Pendant plus de deux mois, il joue à Pépé le Moko, jusqu'au jour où le protecteur de Mignon lui conseille gentiment – premier avertissement – d'aller planter sa tente ailleurs. Mme Plantin, inquiète de voir le nouveau genre de son petit-fils, a télégraphié la nouvelle à Valentin.

La réponse ne se fait pas attendre, le minot doit traverser les mers pour se refaire une santé. Adieu Avignon, la douce grand-mère, les copains, les souvenirs d'enfance, les premières amours et les débuts sur scène. En bouclant sa valise, Fernand tourne une page de sa vie.

Au nord-ouest du Maroc, dans la trouée séparant le Rif de l'Atlas, sur l'affluent de

l'Innaouen, la ville est le siège d'un commandement de région qui regroupe moins de trois mille Européens. Voir Taza et mourir ! D'ennui, ou d'alcool si l'on pousse la porte de l'Alhambra. Quand il débarque, Fernand traverse l'artère principale de cette garnison où les habitants n'ont pour seule distraction que d'épier leurs voisins, ce qui est moins dangereux que les inquiétantes montagnes du Rif, repaires de la rébellion que les soldats sont censés mater. Crasse et poussière, partout. Dans les boutiques, on vend un nécessaire insuffisant et un superflu sans intérêt. Dehors, les bourricots attendent patiemment en remuant les oreilles. De part et d'autre de l'« avenue », des ruelles étroites fréquentées par les soldats.

Le dépaysement, c'est Taza-le-haut, sa casbah, ses couleurs d'un autre âge, la foule qui se presse dans les souks. Là, aux rares Européens qui osent s'y aventurer, le Maroc montre son vrai visage. On a beau dire que la zone est pacifiée, le risque est partout, il vaut mieux prendre ses précautions. L'Alhambra, dont Valentin parle pompeusement dans ses lettres, est moins qu'un cabaret, un boui-boui minable, rendez-vous de soldats et de civils aux occupations louches. La haute société militaire de Taza ignore le bouge où le maître des lieux offre des distractions à bon marché. Il n'y a là que des engagés ou des volontaires en mal d'amour qui, avant de se lancer dans leurs expéditions punitives contre ces hommes qui défendent leur terre, viennent chercher un peu de réconfort dans les vapeurs d'alcool et la fumée des cigarettes. Des « pensionnaires » au regard grave chantent des chansons réalistes à faire pleurer tandis que des danseuses peu farouches, prêtes à donner un peu de rêve aux clients pour presque rien, exhibent leurs fanfreluches douteuses au cours d'un cancan folklorique. Fernand est pétrifié. Passer du raffinement du Clos Mayol à cette cour des Miracles... Le film qui défile devant ses yeux pourrait avoir pour titre « La grande désillusion » ! Valentin peut toujours lui prodiguer un sermon des plus théâtraux, qu'importe ! Le petit supporte la plonge qu'on lui inflige. Oui, il lave les verres derrière son comptoir, sans sourciller, et peut-être qu'un soir la chance passera. Cela est déjà arrivé en Avignon, pourquoi pas ici ? Il suffit de croire en sa bonne étoile et d'écouter la seule véritable artiste qui se produise au cabaret. Elle s'appelle Line Marsa. Comment une fille comme elle a-t-elle pu atterrir dans ce bled ? En France, Anita Maillard, c'est son vrai nom, a commencé sa carrière dans les foires où elle a tenu un manège, puis vendu du nougat. Là, elle a rencontré un contorsionniste antipodiste, Louis-Alphonse Gassion, qui, à force de marcher la tête à l'envers, s'est décidé à l'épouser. Elle a appelé leur fille Édith, en hommage à l'héroïne anglaise Edith Cavell, fusillée par les Allemands le 13 décembre 1915. Quelque temps plus tard, elle l'a abandonnée chez sa mère, la Kabyle Aï cha. Dès qu'Anita chante, tout se tait dans la salle enfumée et surchauffée. Même les mouches... Le bonheur perdu, la vie gâchée, elle le jette à la figure de ces parias qui l'écoutent religieusement. Elle est pathétique, comme sa fille le sera plus tard... sa fille, Édith Piaf.

Fernand a raison de croire en sa bonne étoile. Justement, pour le réveillon, l'indispensable batteur, un peu plus éméché que de coutume, passe la main à travers une porte vitrée. À quelques heures du début du spectacle, le voilà incapable de jouer. Ivre de colère, Valentin s'en prend à tout le monde et particulièrement à son fils, ce bon à rien auquel il a offert des leçons de musique à prix d'or et qui est bien incapable de le tirer d'affaire. Piqué au vif, Fernand proteste, évoque son apprentissage de la batterie grâce à un copain qui en jouait à la Brasserie de l'Horloge, en Avignon. Valentin hausse les épaules, le petit insiste, demande simplement de pouvoir montrer ce qu'il sait faire. En deux temps, trois mouvements, Fernand prouve aux musiciens qu'il connaît la musique et du haut de ses dix-huit ans, il reprend tous les refrains qu'il a eu le temps d'apprendre par coeur pour les avoir entendus des centaines de fois au haut-parleur. Valentin n'en croit pas ses oreilles. Il est le premier à saluer ce talent naissant. Ce soir-là, l'Alhambra fait un tabac comme jamais depuis sa création. À la fin de la représentation, Fernand est engagé pour un contrat de durée indéterminée. L'enfer devient le paradis, surtout depuis que les musiciens, stimulés par la fougue et le rythme de Fernand,

décident de l'aider à combler ses lacunes.

À quelque temps de là, la chance passe encore en la personne d'un chef d'orchestre qui, ne sachant où aller, pousse la porte de l'Alhambra. Deux heures plus tard, il propose à Fernand de l'emmener en tournée avec lui au Brésil ! Bon prince, Valentin accepte le départ du petit et discute même les conditions du contrat ! Le voyage sur un luxueux transatlantique est un avant-goût de ce que Fernand va vivre à Rio. L'assistance huppée de la croisière accueille ses numéros avec autant de fous rires que le public – certes bien plus populaire – de sa région natale. Au milieu de ce beau monde, les leçons du Clos Mayol servent enfin. Avec fierté, Fernand constate que le cousin Félix a fait de lui non seulement un artiste professionnel mais un jeune homme parfaitement à l'aise dans la haute société. On peut le voir, sur le pont des premières classes, s'incliner devant des femmes en robe du soir, pour leur offrir du feu. Les rêves les plus fous deviennent réalistes ! À Rio, la fête est permanente. Le cabaret le plus sophistiqué est tenu par un couple de Niçois, les Lombard, main de fer mais cœur d'or.

Ils se prennent rapidement d'amitié pour le fils de Valentin Sardou qu'ils ont souvent applaudi quand ils vivaient en France. Quel bonheur de se retrouver entre « pays » ! Ce bonheur durera dix mois, qui s'écoulent sans un nuage, même si Fernand traverse parfois quelques orages amoureux, mais comment y échapper quand on a du charme et que plus de deux cent cinquante danseuses n'hésitent pas à vous le faire comprendre ? Lorsque ses employeurs lui annoncent la prochaine expiration de son contrat, le jeune Sardou se trouve confronté à un cruel dilemme : prolonger son séjour en trouvant un autre engagement à Copacabana ou bien rentrer à Taza pour se refaire une santé auprès des siens en gardant à jamais en mémoire ces dix mois paradisiaques. Un beau matin, le rêve s'achève. Accoudé au bastingage du paquebot qui le ramène au Maroc, Fernand, ému, voit s'estomper peu à peu les silhouettes aimées qu'il ne reverra peut-être jamais.

À Taza, le départ du petit n'a pas arrangé les affaires de Valentin qui s'essouffle de plus en plus. Il est grand temps que ce Pierrot devenu triste se décide enfin à baisser le rideau rouge et tente de sauver ce qui peut encore l'être. C'en est bien fini de sa carrière de comique troupier. Dieu soit loué, la flamme semble être passée dans les veines de son héritier. Sans avoir fait fortune au Brésil, Fernand revient avec de quoi aider sa famille. L'achat d'un petit hôtel à Taza devrait mettre les parents Sardou à l'abri jusqu'à la fin de leurs jours. Sans trop de difficulté, chacun accepte son poste. Sardounette s'occupera du ménage, la grand-mère venue les rejoindre, de la cuisine, et Valentin, du reste. C'est en tout cas dans ces bonnes dispositions que Fernand reçoit son affectation militaire pour Casablanca.

Rapidement pris en amitié par ses supérieurs qui estiment plutôt sympathique la présence d'un artiste dans leurs rangs, le petit Sardou, comme l'appellent ses camarades, est affecté dans les bureaux. De sa « planque », il peut préparer les distractions des troupes et notamment organiser la fête du régiment. Lors de ses permissions, il retrouve Taza où les affaires de famille ne sont guère florissantes : Fernand doit liquider la pension en déroute. Le voilà soutien de famille, à dix-neuf ans. Compréhensif, son capitaine l'autorise à se produire dans quelques cabarets de la ville pour améliorer l'ordinaire. Le hasard des rencontres le fait affecter au 37 SIM de Casablanca. Brancardier, il participe à des expéditions aériennes dans l'Atlas. Bien sûr, il n'est pas Mermoz qui, à bord de *l'Arc-en-ciel*, réussit un Paris-Dakar sans escale, mais le prestige de son nouvel uniforme lui assure de nombreuses conquêtes, qui n'ont rien de militaires. Aussitôt qu'il le peut, Fernand rapatrie les siens à Casablanca. Courageusement, Sardounette fait des ménages et Valentin se produit dans des galas de plus en plus rares. Quand survient sa démobilisation, Fernand sans travail et sans argent se retrouve vendeur de tomates sur le marché. Dès qu'il a un moment, il rôde du côté des cabarets, à la recherche d'un cachet.

Un jour, devant le Théâtre municipal, un homme le dévisage. « Vous ne seriez pas le fils Sardou ? » Fernand opine. « J'ai entendu dire beaucoup de bien de vous. Je me présente :

André Garnier, directeur des tournées d'Andrée Turcy. Pour ne rien vous cacher, je suis le mari de Mme Turcy. Je cherche pour notre tournée un jeune premier fantaisiste... ' » , etc., etc. Fernand croit à moitié à cette histoire de tournée et de jeune premier. Il remercie de la proposition. Il va réfléchir. Quand il raconte l'histoire à son père, Valentin n'en revient pas. S'il la connaît, Andrée Turcy ? Et comment ! Une Toulonnaise, elle aussi, montée à Paris, comme lui. Ils ont même débuté ensemble au Concert Mayol ! – Elle était fragile, petit, tu n'imagines pas ! délicate comme une porcelaine... Tu te souviens, Sardouette ? Oui, elle s'en souvient, Sardouette et elle se rappelle aussi comme Andrée était gentille avec elle quand elle l'attendait, lui, Fernand. – Et ses yeux gris-bleu, on les voyait de partout, même là où ce n'était pas éclairé ! Et sensuelle, avec ça, tu te souviens ? Non, là, Sardouette ne se souvient pas, mais dans ce domaine, elle fait confiance à Valentin, s'il le dit, c'est que c'est vrai. En revanche, elle semble plus documentée sur André Garnier, – Il était très élégant. Ils faisaient un beau couple tous les deux. – Dommage, on s'est perdus de vue ! Effectivement, la vie les a séparés : la petite Andrée a été engagée par l'Eldorado. Mais elle s'ennuyait à Paris. Elle ne rêvait que de voyages, alors elle a créé avec son mari les tournées Turcy. – Tu ne dois pas hésiter ! assure Valentin. – C'est inespéré ! renchérit Sardouette. Fernand est engagé. Pour un an. De retour à la maison, les parents jubilent. Fernand fait le modeste.

– De toute façon, je n'ai guère le choix ! – Tu l'aurais que ce serait pareil ! C'est inespéré, on te dit ! Un contrat de combien de temps ? – Un an. Sardouette suffoque : – Mais je reviendrai souvent ! ajoute Fernand. Valentin s'informe : – Qui d'autre y a-t-il ? – Danam avec qui je vais jouer *La Dame aux camélias*. Je ferai Armand Duval et lui Marguerite Gautier ! – Fais attention, petit ! Danam est un rigolo. S'il te fait rire en scène, tu auras une amende. – Une amende ? – C'est une idée d'Andrée, les amendes, il paraît. Valentin sourit mais le cœur n'y est pas. Il pense à ce foutu métier pour lequel il faut toujours tout sacrifier. Les tournées, c'est amusant, quand on a l'âge de Fernand, mais ça devient vite une sacrée corvée. Tous les jours, une nouvelle ville, un nouvel hôtel – plus ou moins miteux –, un nouveau théâtre, un nouveau public, si public il y a ! Enfin, l'essentiel est d'avoir un travail ! Avant que Fernand quitte Casablanca, un gala de variétés au profit des artistes dans le besoin est organisé au Jardin d'été. La famille Sardou est bien évidemment conviée aux places d'honneur, et le public, comme il se doit, réclame, sur l'air des lampions, une chanson à Valentin. Fatigué, il se fait prier, monte enfin sur scène, et là se produit le même phénomène qu'a connu Fernand quand il a interprété pour la première fois *Mes parents sont venus me chercher*. Un trac et une émotion incontrôlables... Personne ne le sait, mais c'est la dernière apparition publique de Valentin.

Au cours de cette tournée, Fernand est heureux. L'ambiance est bonne, il gagne bien sa vie, même si les amendes qu'impose la discipline dont lui a parlé Valentin lui coûtent une grande partie de son cachet. En plus, il est amoureux de Brigitte, une danseuse de la troupe avec laquelle il se met en ménage jusqu'au jour où elle le trompe. À cette grave atteinte à son honneur, Fernand, de tempérament généreux, répond en lui rendant la pareille. Le climat dégénère. À Alger, l'historiette est finie quand il apprend la nouvelle que, inconsciemment, il redoutait : Valentin vient de mourir. Dès le lendemain, il part pour Casablanca. Méconnaissable, Sardouette est l'ombre d'elle-même.

Après l'enterrement, Fernand reprend la tournée. Les Turcy soutiennent « Sardou fils », comme l'annoncent maintenant les affiches, mais leur sollicitude, aussi sincère soit-elle, ne parvient pas à le distraire de son chagrin. Six mois avant l'expiration de son contrat, il quitte la tournée, revient auprès de Sardouette et vit de petits galas, de maigres cachets dans des cabarets minables. La vie est morne, seule la lecture des journaux fait rêver : un certain M. Bonheure, qui vit discrètement de sa coiffure à Tarascon, s'est réveillé un matin le premier gagnant de la Loterie nationale. Tiens, c'est peut-être une idée de prendre un billet de loterie ! Riche, il pourrait soigner la dépression de Sardouette, l'emmener autre part, qui sait, en

métropole, et tout recommencer...

Mais prostrée dans sa douleur, Sardounette ne parvient pas à retrouver un semblant de vie normale. Elle a perdu celui qui l'a arrachée à ses ménages, elle, la petite bonne à tout faire. Il lui a offert une histoire d'amour exceptionnelle. Bien sûr, ils ont vécu des galères, il l'a trompée, mais il l'aimait à sa façon, elle le sait. Cette vie de paillettes et de strass à laquelle elle n'osait rêver l'année de leur rencontre chez Rose, ces voyages et tous ces souvenirs de famille, elle les revoit jusqu'à son dernier souffle. Même quand le déclin a marqué le visage et le corps de son mari, même lorsque sur scène il provoquait plus souvent la pitié que les rires, elle, Sardounette, a continué à admirer son Valentin avec les yeux de la petite figurante du Concert Mayol, fascinée par sa gouaille, sa personnalité et son originalité. Que lui reste-t-il maintenant que Valentin est parti, si ce n'est l'espoir de le retrouver là-haut, quelque part dans ce ciel méditerranéen qu'ils ont si souvent contemplé tous les deux en se tenant par la main ? N'ayant plus rien à faire ici-bas, Sardounette meurt, Ainsi, en cette année 1933, se termine l'épisode marocain. À vingt-trois ans, Femand est orphelin. Il a une idée fixe : quitter à jamais ce Maroc qui lui a tout pris. Un jour de plus ici et il deviendra fou. Un seul remède : partir ! Mais où ? Paris, pourquoi pas ? La grisaille du ciel sera en parfait accord avec son état d'âme et, sans argent – il ne lui reste que le prix du billet –, il sera bien obligé de travailler. Dans cette ville terrifiante, que Valentin et Sardounette n'ont jamais aimée, rien ne lui parlera d'eux, personne ne les évoquera. Là-bas, qui sait, il prendra peut-être un nouveau départ.

IV *Brèves rencontres*

Paris n'attend pas Fernand. Paris veut vivre, malgré la menace qui pèse sur le pays. À peine quelques observateurs réalisent-ils l'importance de la déclaration du 15 octobre 1933, à Genève : l'Allemagne quitte la Société des nations. Le chancelier Hitler en donne pour (fausse) raison la pusillanimité de l'Europe, qui vient de refuser l'égalité des droits de la nation allemande, condition *sine qua non* pour sa participation aux institutions et traités internationaux. En fait, Hitler veut réarmer et rompre toute collaboration avec les autres pays. La France se cache la tête dans le sable. Tout est fait pour inciter les citoyens à jouer les autruches et à se livrer aux joies de la consommation et à l'ivresse du plaisir, caractéristiques de cette folle décennie.

Un lévrier d'acier fait son apparition : c'est la nouvelle Citroën. Un rêve ! Fernand, qui gagne péniblement sa vie en déchargeant les cageots dans le quartier des Halles, voit frimer à bord de la « Citron » les gros mandataires et leurs dames couvertes de bijoux, puis il va traîner son cafard et sa fatigue dans le faubourg Saint-Martin, du côté du Batifol. À cette époque, la brasserie Le Batifol est le Q.G. de tout ce qui fait le spectacle dans la capitale, Chaque soir draine son lot d'espoirs déçus qui attendent le contrat providentiel en côtoyant Damia, Barbara La May et même Cécile Sorel, qui triomphe au Casino de Paris dans la revue *Vive Paris*. Bien sûr, Fernand ne manque pas d'y jeter un oeil, et une oreille. Les opportunités de boulot existent : une figuration par-ci, un numéro par-là, et puis, l'ambiance est chaleureuse, surtout quand la Môme chante.

La Môme, c'est une toute petite bonne femme qui promène dans la salle sa jupe noire et son caraco de laine. Quand elle attaque *Les Gars de la marine*, le silence est impressionnant. Pas chiche de sa voix, elle enchaîne chanson sur chanson, *Le Dénicheur*, *Le Chaland...* Elle vous balance en plein coeur des notes qui lui sortent des tripes, des paroles qui lui collent à la peau : « ... Mon maître Satan m'envoie faire la ronde, j'ai des provisions de joie et de plaisir, j'ai de quoi flatter tous les vices du monde, et mon coeur est prêt pour le moindre désir.... »

Elle se tait et c'est encore le silence. Chacun est saisi par la violence, la force tragique, pathétique qui émanent de cet incroyable petit bout de femme. Fernand ferme les yeux, il revoit Taza, la ville ocre aux portes du désert, l'Alhambra minable que Valentin et Sardounette animent tant bien que mal, et surtout, il entend une voix grave, cassée, qui chante tous les malheurs du monde : Line Marsa, une voix qui vous prend au ventre. La mère et la fille sont de la même trempe ! Ce passé commun et un présent identique rapprochent les jeunes gens. Ils sont aussi perdus l'un que l'autre. Flanqués de Momone, la cadette d'Édith, ils vont ensemble chanter dans les cours, les casernes et refaire le monde jusqu'au petit matin. Un jour, Édith décroche un engagement en Belgique. Fernand refuse de l'accompagner. – Pourquoi, interroge Édith, on n'est pas bien, tous les deux ? – Justement, un lien comme ça, il ne faut pas l'abîmer !

– Tu as peut-être raison, mais qu'est-ce que tu vas faire ? – Continuer ! La Môme a bon coeur et connaît les galères. Elle n'a jamais laissé un ami dans l'embarras et, pour partir tranquille, elle présente Fernand à Lulu, celle qui lui a donné sa chance dans un cabaret féminin de la rue Pigalle, le Juan-les-Pins. Fernand y reste un temps. S'il est renvoyé, c'est bien de sa faute. Don Juan dans l'âme, il n'a rien trouvé de mieux que de séduire la petite amie de la patronne ! Ne sachant plus que faire, il tente sans vraiment trop y croire une incursion à Marseille. En vain. De retour à Paris, désespéré, Fernand est au bout du rouleau. Il court sans succès le cachet, reste parfois trois jours sans rien manger.

Le Théâtre Antoine affiche une opérette marseillaise, *En plein pastis*, avec Rollin en vedette. Un soir, Fernand va quémander une place, explique qu'il est du Midi, lui aussi, comédien, fils

de Valentin Sardou. Stupeur ! L'homme auquel il s'adresse, soudain, lui saute au cou. « Coquin de sort, qu'est-ce que tu me dis là ? On te cherche partout depuis une semaine. Entre tout de suite. »

Fernand est abasourdi. On lui colle une brochure dans les mains et le voilà sur scène, répétant le rôle du jeune premier, porté pâle depuis quelques jours. – Tu dois être prêt après-demain, tu y arriveras ? – Oui, M. Rollin, s'entend répondre Fernand. Le soir même, il est engagé par Rollin, Rollin dont lui a parlé Valentin, Rollin qui a travaillé avec Mayol, lui aussi ! Ce n'est pas possible... Valentin et Sardouette doivent le surveiller de là-haut, le petit, et leur protection fait des prodiges. C'est décidé, c'est signé, Fernand va travailler avec Rollin. L'homme a du succès. Sa voix de baryton plaît au public, sa nature comique fait rire, et comme il déteste la capitale, il n'a qu'une idée en tête : promener son spectacle dans sa chère Provence. Fernand est heureux. Il joue chaque soir un rôle qu'il aime et où on l'applaudit. Le rideau baissé, il refait le monde avec Rollin, tard dans la nuit, ou va retrouver son copain Charlot, l'écailler du fameux restaurant Marius. Côté coeur, depuis Brigitte, les aventures sans lendemain se succèdent. La ville regorge de belles filles peu farouches, qui ne demandent qu'à succomber au charme de Fernand, dont le goût pour les danseuses est de plus en plus affirmé, ce qui limite *ipso facto* ses débordements. Et voilà que, bientôt, la vie lui réserve encore une fameuse surprise ! À Nice, où il arrive quelque temps avant le gros de la troupe, il se débrouille pour faire quelques cachets au Nouveau Casino, tenu par un ami de Valentin. Pendant une semaine, il y pousse la chansonnette, non sans succès d'ailleurs. Un soir, grisé d'avoir retrouvé son cher Midi, après avoir usé et abusé d'un petit rosé de Cassis, il arrive complètement ivre au théâtre. Incapable de chanter les bluettes habituelles auxquelles s'attend le public, il se lance, à corps perdu et en pleine inconscience, dans une évocation délirante de ses souvenirs... vrais ou faux. Et soudain, il réalise que l'assistance se tord de rire ! Il fait un tel tabac que le directeur du Nouveau Casino le félicite chaudement et l'engage à récidiver le lendemain. Or, le lendemain, Fernand a tout oublié ! Mais grâce à la complicité de copains qui lui racontent par le menu ce qui a déclenché son succès, la mémoire lui revient au fur et à mesure que se dissipent les vapeurs du petit rosé, et il concocte en catastrophe un numéro complètement loufoque, une espèce de pot-pourri de toutes les histoires des plus grands comiques qu'il a fréquentés. Deuxième tabac !

Pendant ce temps-là.. Bagatelle prépare, en toute innocence, la fameuse surprise qui va changer la vie de Fernand : débauchée par Rollin, elle a délaissé le Casino de Paris pour reprendre au pied levé un rôle dans *En plein pastis*, et participer, elle aussi, à la tournée du Midi. Mais avoir une fille de seize ans bientôt, quand on est comédienne, ce n'est vraiment pas une sinécure. Et tout cela tombe justement pendant les vacances de mardi gras. Que faire de Jackie ? On ne peut tout de même pas laisser la gamine se promener seule dans les rues. À chaque jour suffit sa peine. Sans autre solution pour l'instant, Bagatelle l'emmène avec elle à la répétition. Au-dessus du Batifol, dans les combles, les six danseuses de la troupe font leur barre devant Rollin qui tempête, car les six danseuses, ce jour-là, ne sont que cinq ! La sixième a une rage de dents ! Quand on est une vraie professionnelle, on n'a pas une rage de dents la veille d'un départ en tournée ! Rollin gesticule, grimace, une de ces grimaces dont il a le secret, Toujours courir après sa distribution, il en a assez ! il abandonne ! tout est fini ! allez vous rhabiller ! Soudain, il aperçoit Jackie, bien tranquille sur une chaise. « Et celle-là, qu'est-ce qu'elle fait ? – C'est ma fille ! – Eh bien, il n'y a qu'à essayer avec elle ! – Pas question, c'est ma fille ! – Raison de plus ! » » Excitée comme un boisseau de puces, Jackie trouve les mots qu'il faut. – Que je passe mes vacances à Paris ou à Nice, qu'est-ce que cela peut faire ? Et puis, au moins, comme ça, tu sauras où je suis, hein, maman ? Bagatelle reste sans voix. Rollin en profite. « Allez, mets-toi là à côté de ta mère et fais comme elle. Je suis certain que ça va très bien marcher. » Effectivement, Jackie lève la jambe en mesure et Rollin décide qu'elle fera partie du voyage.

Et voilà comment, sur le quai de la gare de Nice, a lieu la première rencontre entre Jackie et Fernand. Il est venu attendre l'une des danseuses qui, pendant le voyage en train, n'a cessé de rebattre les oreilles de Jackie en lui vantant les mérites du jeune premier Fernand. Il est fou d'elle, évidemment ! À peine descendue du wagon, curieuse comme une chatte, Jackie scrute le quai. Le voilà donc ce fameux Fernand ! Joli garçon, sa copine a bon goût. Mais il va lui en faire voir de toutes les couleurs, Jackie repère ça du premier coup d'oeil – il a l'air de s'intéresser très vivement à une fille venue, elle aussi, attendre la troupe. Les premières répétitions marchent à merveille. Jackie suit tout ce qui se passe sur scène. Rien ne lui échappe. Mais, le troisième jour, veille de la première représentation, catastrophe, la partenaire de Fernand tombe malade. Le pauvre Rollin s'arrache les cheveux. *En plein pastis...* ! Quelle idée aussi de monter un spectacle qui porte un titre pareil ! Tournée maudite ! Il va falloir annuler, rembourser. La déception est grande parmi la troupe. Adieu, veaux, vaches... Tête basse, les comédiens se préparent à refaire tristement leurs valises, quand une voix propose timidement : – Je peux la remplacer, si vous voulez, je connais le rôle ! Bagatelle hausse les épaules : sa fille est devenue folle, la malheureuse enfant ! Mais joignant le geste à la parole, la gamine entonne déjà les airs et sort tout de go les répliques qu'elle sait par coeur pour les avoir répétées en secret, comme toutes les petites filles aimant se raconter des histoires et les jouer le soir, dans leur chambre. Le boss n'en revient pas, elle se débrouille très bien ! Mieux que ça ! elle est épatante. Et le soir même, sans le savoir, la ville de Nice assiste aux débuts de Mlle Jackie Rollin, née Jacqueline Labbé, à laquelle, pour la circonstance, son « parrain » a prêté son nom. La jeune et sémillante enfant de la balle s'offre le plaisir de séduire son premier public dans les bras de Fernand Sardou, un peu gêné de devoir serrer sur son coeur une gamine qui, même si elle a seize ans, en paraît deux de moins. Bien sûr, il la trouve mignonne, mais ce fruit trop vert ne peut tout de même pas rivaliser avec l'essaim de femmes qui lui tournent régulièrement autour. La semaine de rêve s'achève, la troupe quitte Nice, Jackie retrouve ses chères études, l'année est importante, elle doit passer son brevet. Mais justement, étudier, elle n'aime pas beaucoup ça, Mlle Jackie. Pour faire quoi, d'ailleurs ? demoiselle des PTT ? Quel ennui quand on a déjà connu les applaudissements du public et qu'on peut gagner sa vie en faisant un métier qu'on aime. Le conflit s'envenime entre la mère obstinée et sa fille têtue. Avec la complicité de Rollin, la fille l'emporte et parvient à faire partie de la tournée jusqu'en novembre. Dès le retour à Paris, les choses se gâtent sérieusement, quand Jackie annonce à Bagatelle qu'elle part vivre avec Rollin ! Bagatelle supporte très mal la double émancipation de sa fille. La scène, passe encore, mais cette liaison avec un homme de trente ans son aîné, jamais ! D'ailleurs, elle jurerait que la petite n'a aucun sentiment profond pour Rollin ! Si elle veut partir c'est uniquement pour lui échapper à elle, sa mère ! Hélas, le mélo frise bientôt le drame. Sous ses airs délurés, Jackie est encore une enfant. La seule qui pourrait la comprendre, l'aider, sa grand-mère, est morte, dix ans auparavant, en se précipitant par la fenêtre, dans un accès de dépression. Elle aussi, elle déprime, Jackie, en ce mois de novembre 1935. Même cette nouvelle étonnante et dont tout le monde parle – la télévision est opérationnelle ! – ne lui fait ni chaud ni froid. Oui, elle s'en fiche pas mal de la télévision, ce jour où, lasse à mourir des sempiternels reproches de sa mère, comme une automate, elle ôte son pull-over, puis ses bottes rouges. Bagatelle se demande à quelle excentricité sa fille va encore se livrer. Quand, d'un geste brusque, Jackie ouvre la fenêtre. Elle regarde une dernière fois le visage médusé de Bagatelle... et saute du sixième étage. Comme sa grand-mère, quelques années auparavant. Chacun son heure, dit-on. Ce 9 novembre 1935, la camarade a probablement trop à faire pour s'occuper d'une adolescente mal dans sa peau. Résultat, cinquante jours à l'hôpital Beaujon. À sa sortie, Jackie pèse trente-quatre kilos. Elle boîte, ne peut se servir que d'un bras et dans sa pauvre tête toujours ceinte d'une bande Velpeau, une idée l'obsède : ne pas voir Bagatelle, pendant un certain temps du moins. Entre-temps, la tournée de *En plein pastis* s'est achevée et

Fernand Sardou a embrayé sur une autre opérette marseillaise, *Ma Poulidette*, qu'il va promener en France et en Afrique du Nord. Un peu plus tard, fort de son succès, il est engagé par un autre tourneur, Émile Audiffred. Les chemins de Fernand et de Jackie ne se croiseront pas avant l'été 1939.

Jackie se rétablit doucement. Un temps, elle danse dans un stand minable du Luna Park, porte Maillot, à l'endroit même où, près d'un demi-siècle plus tard, un Sardou, en l'occurrence son fils Michel, fera un triomphe sur la scène du Palais des congrès. Cette année 1936, cinq projets sociaux du Front populaire passent à la Chambre des députés. Deux vont littéralement bouleverser la vie des Français : le temps de travail est abaissé à quarante heures, sans réduction des salaires, et le congé payé annuel de quinze jours est institué dans l'industrie et le commerce. À Luna Park, on ne fait pas que s'amuser ; on y organise aussi des réunions politiques. Entre deux numéros, Jackie assiste à un meeting où Léon Blum expose le programme qu'il réalisera s'il devient président du Conseil. Bousculée par des manifestants, Jackie se rebiffe. On en vient aux mots, puis aux mains... Bagarre. Scandale ! Au milieu des cris et des coups de poing, Blum, impassible, continue son exposé, tandis que le patron de Jackie lui conseille vivement d'aller danser ailleurs.

Désœuvrée, elle retrouve le Q.O. du Batifol et les gens du spectacle. Bien qu'ils n'aient pas d'argent, ils rient, et aux histoires politiques, ils préfèrent les histoires d'amour, même si, dans ces dernières, il y a plus souvent des histoires que de l'amour ! L'abdication d'Édouard VII qui veut épouser Wallis Simpson passionne tout ce petit monde.

L'amour, Jackie n'a pas trop le temps d'y penser. Rollin est engagé au pied levé pour remplacer Relys dans *Un de la Canebière*, et les voilà partis tous deux pour Bruxelles. Bravement, Jackie vend les programmes. Au fil des représentations, la santé de Rollin se détériore. Il doit faire un séjour en sanatorium. Heureusement, il est à peu près rétabli pour continuer la tournée d'Afrique du Nord. Cette fois-ci, Jackie ne fait plus l'ouvreuse, elle danse le french-cancan !

Un soir où elle a passablement abusé de l'anis gras, elle entre en scène à peine dégrisée. Si les quelques mouvements de base lui reviennent approximativement en mémoire, il lui est en revanche impossible de faire la roue, qu'elle exécute pourtant chaque soir sans problème. En vérité, son derrière lui pèse bien plus que d'habitude ! Pendant un quart d'heure, alors que le spectacle continue à se dérouler autour d'elle, elle s'entête à exécuter la fameuse roue, au grand plaisir du public qui croit à un gag. Comme Fernand à Nice, quelques années auparavant, elle se découvre le talent de faire rire. « *In anis veritas* » ! Plutôt que d'aller voir *Pépé le Moko*, le dernier film de Duviol avec Jean Gabin, ou de visiter l'Exposition internationale, elle passe son temps libre auprès de Rollin, dont l'état s'aggrave. Les médecins sont pessimistes, il a peu de chance de s'en sortir. À l'affût du moindre cachet, Jackie croit trouver un bon filon : un soir, au Batifol, un « imprésario » lui propose cent francs par jour pour chanter un mois dans un cabaret de Tunis. Voyage payé, évidemment. Méfiante, malgré tout, elle prend ses renseignements : rien de suspect. Un matin radieux, sur le port de La Goullette, elle descend majestueusement la passerelle d'un paquebot en provenance de Marseille. Le soir même, elle grimpe en courant la passerelle d'un bananier à destination de Toulon, trop heureuse de prendre ses cliques pour échapper au claque. Puis, le temps fait son métier : Jackie oublie. Les relations diplomatiques avec Bagatelle sont rétablies, tandis que, au sanatorium de Saint-Martin-du-Tertre, Rollin s'éteint lentement. La vie est loin d'être facile pour qui a vingt ans, en 1939. Tout concourt à faire peur, il suffit de regarder les affiches de Paul Colin augurant de bien sombres jours : sur fond de ruines fumantes s'avance un être étrange, surgi d'on ne sait où, le visage dissimulé par un masque à gaz, une lance à incendie dans la main. Cela s'appelle défense passive. De quoi faire cauchemarder les plus braves ! Et le démembrement de la Tchécoslovaquie, l'occupation de Prague par les Allemands ? En ce jour de défilé de 14 Juillet, chaque Français pense à la menace qui pèse sur son avenir. Aux

optimistes invétérés, les réalistes répliquent : l'axe Rome-Berlin, personne n'y croyait il y a six mois, et pourtant Ribbentrop et Ciano l'ont signé le 23 mai... preuve que tout peut arriver ! Il faut fêter la nation. Ce soir, c'est la dernière fois avant longtemps. Une rencontre, un 14 Juillet, celui de 1939, pour cette génération dont la jeunesse va se vivre en guerre, ça ne peut être que *la* rencontre, même si aucun des deux ne veut se l'avouer sur le moment. Et puis, sur ce théâtre où se joue la vie, il ne faut jamais oublier qu'en coulisses, le destin peut s'occuper de votre cas.

Plus de trois années se sont écoulées depuis le terrible accident de Jackie. Un peu partout dans Paris, les flonflons des bals crèvent cette nuit d'été où plane l'angoisse de la guerre qui se profile à l'horizon. Fernand, qui commence à se faire un nom dans le métier, est tout naturellement venu passer sa soirée de relâche au Batifol où il compte bien retrouver les copains. Jackie, elle, n'affiche pas vraiment un moral digne d'un 14 Juillet. Voir la foule lui changera peut-être les idées. Elle va s'asseoir à une terrasse de café, sur une petite place. Il y a des lampions, de la musique, de la jeunesse qui gigote ferme. Assis à une table à côté de la sienne, un garçon, seul, regarde danser tout ce beau monde. Jackie remarque que ce sont surtout les femmes qui l'intéressent ! La toile s'est tissée, le décor est planté, les protagonistes sont en scène, le rideau peut se lever. Jackie pousse un cri. Pas possible, elle a la berlue !

– Fernand !

– Jackie ! Naturellement, ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se racontent leur vie, en général, puis en particulier. S'être croisés sur scène ne leur a pas donné la possibilité de vraiment se connaître, d'autant que Bagatelle tenait son rôle de duègne avec un zèle sans relâche. Alors, sous les lampions, au milieu des flonflons, ils s'apprennent, se confient leurs galères, en sourient, Fernand, davantage peut-être. Parfois, la musique couvre leurs voix et les invite à la danse. Et les voilà donc, en cette belle nuit de juillet, courant tous les bals du quartier, joue contre joue pour un dernier tango. Ainsi les premières heures de leur idylle se déroulent-elles comme dans un film, dont Édith Piaf chanterait le refrain :

« Entraînés par la foule, qui nous traîne, nous entraîne... » Au petit jour, Fernand raccompagne Jackie jusque chez elle, mais ils n'ont pas encore envie de se quitter, alors ils se remettent en marche. C'est chez Fernand que se termine le premier acte. Chacun de son côté fera plus tard son commentaire.

Fernand confiera dans ses Mémoires : « Si notre idylle fut sans lendemain, c'est parce que le lendemain il y avait école. La tournée reprenait le départ après cette halte fleurie. Nous nous quittâmes avec le »peut-être à un de ces jours« traditionnel, qui se dit en pensant à autre chose, mais il semblait que cette fois ce n'était pas la banale prière dite du bout des lèvres. » » Sentiment confirmé par Jackie : « On s'est dit au revoir en espérant que ce n'était pas un vain mot. J'affichais un brave petit sourire quand je l'ai vu s'éloigner en agitant la main. Pour me maintenir le moral dans les jours noirs, je gardais en moi, précieusement, le souvenir d'un homme qui avait su se montrer très doux, très tendre, presque timide. Étrange attitude pour un don juan ! »

V

Courage, énergie, confiance

La fête est finie. On a décroché les lampions et les jours noirs défilent en cortège. Le 27 juillet, Rollin se meurt. Affolée, Jackie enfle un manteau sur sa chemise de nuit et file à Saint-Martin-du-Tertre lui rendre une ultime visite. Pendant ce temps, le gendre et la fille de Rollin font poser les scellés sur son appartement. Un malheur, dit-on, n'arrive jamais seul : non seulement il lui faut vivre à vingt ans la perte d'un être cher, mais voilà Jackie sur le carreau, en chemise de nuit. Juillet à Paris, Bagatelle est en tournée, la plupart des copains sont absents. Jackie doit errer trois jours dans les rues, avant le retour de l'ami Charlot, celui que Fernand aime aller regarder écailler ses huîtres. Il est le seul à l'aider en lui prêtant un peu d'argent, d'abord pour s'habiller, puis pour rejoindre Vichy où elle doit chanter à la Roseraie. Son bien maigre répertoire : *Petit homme*, *C'est l'heure de faire dodo*, ou encore *La Révolte des joujoux*, laisse de marbre le public blasé des riches oisifs et des habitués. Le patron non plus n'apprécie guère. Heureusement, quelques jours après ses débuts, Jackie rencontre une chanteuse qui arrive de Suisse et qui lui vante les charmes du jeune premier d'une troupe de Marseille, installée au Kursal, à Genève, pour plusieurs semaines. Fernand ! Il ne peut s'agir que de lui ! Et effectivement, c'est bien Fernand ! Un crochet par Genève avant de remonter à Paris, ce n'est pas le bout du monde, d'autant que son contrat vichyssois touche à sa fin ! Jackie décide donc d'aller retrouver celui qui, le temps d'une nuit, lui a fait oublier tous ses malheurs. Et puis, à Genève, toujours selon cette brave copine, il n'est pas difficile de trouver un emploi dans un cabaret. Sur place, trente-deux mille athlètes ont littéralement investi la ville à l'occasion d'une rencontre de gymnastique. Résultat : pas la plus petite chambre d'hôtel ! Qu'à cela ne tienne, Jackie se rend au théâtre, explique sa situation à Fernand en s'inventant un engagement qui lui échappe au moment où elle arrive !

Fernand règle immédiatement le problème de logement en proposant la clef de sa chambre. Cependant, devant sa mine inquiète, la petite s'écrie : – Tu n'as pas l'air si content de me voir ! Le problème est tout autre, bien entendu ! En fait, Fernand se retrouve devant un « kolossal » dilemme ! D'un côté, une conquête de passage, une Suissesse allemande, entraînée au Casino, qui risque de ne pas apprécier que son petit fiancé français lui annonce qu'un autre béguin s'installe dans sa chambre d'hôtel, et de l'autre, cette mignonne petite bonne femme que son cmur et son instinct lui conseillent de ne pas abandonner. Jackie comprend très vite ! Après tout, Fernand est libre, ce n'est pas une nuit de 14 Juillet qui l'engage et il n'a aucune explication à lui donner. C'est ça, la vie ! on a toujours un problème à régler. Le plus urgent est de trouver du travail. Le reste, elle le fourre dans sa poche, son mouchoir par-dessus et joue les indifférentes. Premier objectif réussi : elle se débrouille pour décrocher un contrat de speakerine ! Fernand est bluffé : Jackie ne règle pas ses déboires amoureux dans les cris et les scènes. Au contraire, cette façon joyeuse qu'elle a de vivre l'instant lui plaît. Alors, il fait comme elle, relègue sa Suissesse au second plan et ils reprennent le duo si bien commencé un soir de juillet. C'est bon l'insouciance. Il en faut, car l'étau se resserre. Le 23 août, Ribbentrop et Molotov signent un cocktail détonant : le pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'Union soviétique. Fin août, Paris prend des mesures de sécurité en évacuant tous les enfants des écoles vers la province. À Genève, les représentations du Kursal s'achèvent et la troupe de Fernand regagne la France. De nouveau, Jackie et lui se jouent la scène des adieux. Mais cette fois-ci, l'émotion est à son comble : aucun des deux n'ose prononcer le fameux « à bientôt, peut-être ! ». C'est sur la place d'où partent les cars que Fernand abandonne, bien à contrecœur, sa petite danseuse à des lendemains incertains. Le 1er septembre, l'Allemagne attaque la Pologne sans déclaration de guerre. À partir de ce jour, les événements se précipitent. Le 3 septembre, à 11 heures pour le

Royaume-Uni, à 17 heures pour la France, les deux pays déclarent l'état de guerre avec l'Allemagne. Depuis l'avant-veille, jour de la mobilisation générale, cette issue paraissait fatale. Jackie, restée sans un sou à Genève, décroche tant bien que mal un petit travail d'une semaine. Simplement de quoi acheter son billet de train pour Paris.

À son retour, elle découvre les cabarets fermés. Au Batifol, personne. Comment pourrait-elle savoir que Fernand a gagné Casablanca où est stationné son régiment, le 37^e SIM, chargé de défendre les frontières de l'Est ?

Beaucoup de temps s'écoule avant que les amants du 14 Juillet se revoient. Chacun fait son bout de chemin, sans pour autant oublier l'autre. À peine arrivé à Casablanca, Fernand est expédié à Forbach. Au bord de la neurasthénie, parmi des gars avec lesquels aucun contact n'est possible, il pense souvent à la petite, à leurs adieux et il déplore de l'avoir laissée seule, livrée à elle-même. Il quitte Forbach pour retrouver Casablanca. De là, il jette une bouteille à la mer ! une lettre pour Jackie, à l'adresse du Batifol... une chance sur mille pour qu'elle la reçoive. Elle la reçoit. La lit. La relit. Fernand ne se plaint pas, mais Jackie lit entre les lignes. Elle comprend bien qu'il a le mal du pays, alors elle lui écrit et, dès qu'elle le peut, envoie des petits colis. Un jour, dans une de ses lettres, Fernand lui demande de le rejoindre à Casablanca, où il lui a trouvé un engagement. Jackie n'a pas assez d'argent pour payer le voyage. La déception est de taille, mais le principal n'est-il pas que celui auquel elle n'a jamais cessé de penser lui propose de venir vivre près de lui ? Ce n'est pas encore l'heure, il faut attendre ! À Casablanca, la chance n'a pas abandonné le beau Fernand. Le commandant du régiment, qui a connu Valentin et qui l'aimait bien, accueille avec plaisir la recrue Sardou et lui confie la responsabilité du théâtre aux armées, Jackie, elle, s'est engagée dans la défense passive ! Elle est ouvrière dans une usine de dirigeables. Pour trente francs par jour, elle badigeonne des morceaux de tissu. La colle, ce n'est pas très sain, mais comparé au sort de ceux qui vivent la drôle de guerre, le sien n'est pas trop tragique.

Le 11 mai 1940, Hitler lance sa grande offensive vers l'ouest. Les forces terrestres allemandes envahissent la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. En France, les attaques aériennes visent les bases du Nord, mais des bombes tombent jusqu'à Pontoise. Les Français et les Britanniques se portent immédiatement au secours des armées belges et hollandaises. Le généralissime Gamelin donne leur mot d'ordre à toutes les troupes alliées : « Courage, énergie, confiance. » Le 10 juin, après un court répit procuré par le siège de Dunkerque, l'attaque allemande reprend avec une violence inouïe.

Le 11 juin, Mussolini déclare la guerre à la France. Le 12, sous la poussée des forces allemandes, le front français s'effondre inexorablement dans tous les secteurs, et le 21 juin, dans la clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne, à bord du wagon où a été signé l'armistice de 1918, Adolf Hitler et les représentants du gouvernement français signent l'armistice. La France est désarmée, consternée, sous le choc. La seule lueur d'espoir vient de Londres. Le 18 juin, le général de Gaulle appelle les Français, où qu'ils soient, à poursuivre le combat.

Dès l'automne, la plupart des théâtres et des cabarets ont rouvert leurs portes. Jackie n'a pas suivi le personnel de l'usine de dirigeables qui se replie à Roanne. Elle se retrouve dansant le french-cancan dans la troupe des Folies-Bergère. Mais la plupart des villes de France où la tournée s'arrête sont bombardées. C'est un voyage mouvementé et difficile que la jeune femme ne tarde pas à exécuter. Elle rentre à Paris et décroche alors un engagement dans les tournées Laurent, où elle rencontre un jeune artiste qui fait un numéro de cycliste. Elle vivra avec lui une liaison qui durera près de trois ans.

Bien sûr, la croix gammée flotte au sommet de l'Arc de Triomphe et il y a le couvre-feu, mais c'est souvent dans l'adversité qu'on éprouve le plus le besoin de faire la fête, Pour conjurer le mauvais sort, peut-être... Jackie est bien décidée à ne plus bouger avant longtemps. Coup de chance, elle est engagée par Tonton, le célèbre patron du Libertys, place Blanche. La clientèle

très mélangée du cabaret apprécie particulièrement *En r'venant d'la revue*, la fameuse rengaine créée par Mayol. Cette carte de visite lui permet bientôt de faire des petits à-côtés dans d'autres cabarets. Et puis, les difficultés du ravitaillement, l'instauration du troc, stimulent l'imagination de Jackie, l'incitent à trouver des combines pour améliorer l'ordinaire. Ce n'est pas une nouveauté, cela se chantait déjà sous le Directoire : « Le cordonnier vend des rubans, et la coiffeuse... du fromage ! » Enfin, tout le monde commerce ! Bref, dès qu'elle peut servir d'intermédiaire, Jackie fait des affaires. La voilà qui fait du porte-à-porte pour vendre des piles sensationnelles qu'il suffit de tremper dans l'eau pour les recharger ! En ces temps troublés, on crâne pour cacher son angoisse, on prend des risques. Les chansonniers osent des paroles dont les censeurs de la Propaganda Staffel ne saisissent pas toujours le double sens :

« On les aura, gueulaient des tas de gens épatants. Ben, maintenant, on les a et on n'est pas contents ! »

Raymond Souplex n'hésite pas à dénoncer ce qu'il nomme le sans-gêne de certains cousins germains : « Leurs visites sont toujours aimées comme l'a dit Jean Ricard. Si ce n'est pas à leur arrivée c'est à leur départ. » Paul Colline, lui, essaie de faire passer la pilule :

« Nous vivions un peu trop à l'aise Soulevant les réprobations Car chez nous le plus grand malaise C'était le manque d'occupations. On se plaignait qu'on n'en avait pas. Eh bien maintenant, je crois qu'on en a ! »

Certains s'enferment chez eux pour écouter Radio-Londres, d'autres traînent leur angoisse de noctambules de cabaret en cabaret, de boîte en boîte. Les artistes doivent rester jusqu'au départ du dernier client. Ainsi Jackie qui, avec quelques économies et l'assurance relative d'un revenu régulier au Libertys, a réussi à se louer un petit appartement, y rentre parfois au petit matin, après le lever du couvre-feu. Souvent, elle pense à Fernand dont elle n'a pas de nouvelles depuis bien longtemps, et se demande ce qu'il a pu devenir. Peut-être qu'un jour il réapparaîtra et que cette fois-ci...

Après sa démobilisation, Fernand a repris les sempiternelles tournées qui le conduiront de Nice à Saint-Étienne, en passant par Avignon. À Saint-Étienne, justement, il se met en ménage avec une jeune fille de bonne famille qu'un fiancé a eu le mauvais goût d'abandonner en fin de grossesse. Fernand a bon cœur. Un enfant, c'est un enfant, qu'il soit votre fils ou non, quelle importance, si vous avez décidé de lui servir de père. De Saint-Étienne, la petite famille descend s'installer à Marseille, puis à Nice où Fernand travaille comme un beau diable. Les studios de la Victorine cherchent un orchestre pour tourner, aux côtés de Fernandel, *Le Club des soupirants*. En une nuit, Sardou recrute les musiciens, dont Franck Pourcel, et s'improvise leur chef. Avec la complicité de l'ami Fernandel, ils arrivent à se faire engager. À quelque temps de là, il est invité à participer au gala de la Croix-Rouge à Monte-Carlo. Il fait tellement rire le jeune prince Rainier que celui-ci le convie au palais, sur le célèbre Rocher. Ce soir-là se forge une amitié entre les deux hommes, à laquelle Fernand ne fera jamais appel en vain. Il en aura bientôt la preuve.

Un soir, à Nice, avec d'autres jeunes gens, il est arrêté par la Gestapo. Les garçons savent bien ce qui les attend : on va les expédier en Allemagne, pour le STO, le redouté Service du travail obligatoire. Fernand ne peut même pas prévenir sa compagne. Mais sa bonne étoile le protège encore. Reconnu par l'officier chargé de l'interroger, qui a vu et apprécié son numéro dans un cabaret niçois, non seulement il est libéré, mais il part avec en poche l'adresse d'un faussaire monégasque qui pourra lui fournir de faux papiers. Voilà indubitablement un officier compréhensif, ami des arts, de surcroît ! Un vrai conte de fées. Ainsi, Fernand échappe-t-il encore au lot commun et, grâce à la protection du prince Rainier, il entre dans la troupe théâtrale de la Principauté, dirigée par le frère d'un certain Jean Sablon, qui commence sa brillante carrière de chanteur de charme. Tout va pour le mieux, quelques fâcheuses nouvelles mises à part : la compagne stéphanoise mène joyeuse vie, de préférence avec l'occupant. Ses

parents ont préféré le suicide au déshonneur. Fernand tire un trait sur cette triste aventure. Il tourne la page, le coeur gros certes, mais il sent qu'une vie nouvelle s'offre à lui. Dans son métier aussi, il faut savoir prendre le virage, délaissier revues et opérettes, pour se mettre au service du théâtre. Et peut-on mieux le servir, ce théâtre, qu'en jouant une pièce du maître incontesté, Sacha Guitry ?

Juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. L'espoir semble enfin devenu réalité. Le 15 août, le général Patch et les forces américaines, le général de Lattre de Tassigny et la I^è armée française libèrent le Sud de la France. Fin août, libération de Paris ! Raymond Vinci, le parolier, que Fernand rencontre à Marseille le convainc de retourner dans la capitale : pour faire carrière, c'est là-haut que ça se passe. Début octobre, retour de Fernand Sardou à la Cigale, célèbre salle de Pigalle qui sera un jour transformée en cinéma, avant de redevenir l'une des salles de spectacle les plus courues de Paris.

Fernand et Jackie, acte I, scène 3. Un soir, un beau soir, Raymond Vinci et Fernand Sardou décident d'aller prendre un verre au Libertys, lieu incontournable dans la vie de tout noctambule qui se respecte, dont ils ont tellement entendu parler et qu'ils ne connaissent pas encore. Le maître des lieux, le fameux Tonton, a coutume de prendre des artistes à l'essai et de les faire passer en fin de soirée. Si le public apprécie, ils reviennent le lendemain. Certains, qui pensaient tenir une semaine ou deux, y sont depuis plus d'un an ! Fréquenté surtout par des artistes, le Libertys a traversé la guerre sans trop en souffrir, sous la férule de Tonton, un sacré fusil qui sait aussi bien accueillir les clients que les vider s'ils deviennent gênants. Le couvre-feu est encore en vigueur. À minuit, plus personne dans les rues. Pour permettre aux clients de rentrer chez eux, le spectacle du Libertys se termine plus tôt. Quand Fernand et son copain arrivent, seul le bar est encore ouvert. Quelques clients prennent un dernier verre. Déçus, les deux garçons vont tout de même s'asseoir à une table. À peine sont-ils installés qu'une main se pose sur l'épaule de Fernand : – Alors, on ne dit plus bonjour ? – Jackie ! Ces quelques secondes vont décider de toute leur vie. Et pourtant, Jackie a bien failli se taire ce soir-là. « Horreur. Il était passé à côté de moi, sans même me regarder. Cette fois, le ciel s'écroulait sur ma tête. Dans ma stupeur, j'oubliais tout simplement que je n'étais plus du tout la même. Après mon vol plané du haut du sixième étage, rue de Miromesnil, je m'étais mise subitement à prendre du poids. On aurait pu croire que les rigueurs de la vie de bohème, ajoutées à celles de l'Occupation, m'avaient aidée à garder la ligne. Pas du tout. C'est peut-être triste à dire, mais les artistes de cabaret n'ont jamais été aussi bien nourris que pendant la guerre ! Tant et si bien que loin de s'affiner, ma ligne s'était passablement arrondie et que, entre la petite danseuse que Sardou avait laissée cinq ans plus tôt sur la place des autocars à Genève, et la demoiselle qu'il venait de croiser sans la reconnaître, il y avait vingt kilos de différence et pas dans le bons sens... » Effectivement, Fernand constate que la petite a changé. « Elle avait grandi ou plus exactement »forci«, écrira-t-il plus tard. Elle avait pris des rondeurs et de l'assurance mais n'avait rien perdu de cette gouaille parigote, de cette vivacité d'esprit, de cette verve drolatique qui m'avaient toujours plu chez elle. » Ils se racontent leur guerre autour d'un verre durant une bonne partie de la nuit, se raccompagnent mutuellement une bonne dizaine de fois, jusqu'au petit matin, avant de terminer finalement devant l'hôtel de la rue Rodier où loge Fernand. Happy end : Jackie ne rentre pas chez elle. Elle n'y rentrera plus. Pourquoi le ferait-elle, d'ailleurs ? Les deux tourtereaux ont enfin trouvé ce que, inconsciemment, ils espéraient depuis ce fameux 14 Juillet, où ils se sont aimés pour la première fois. Bien vite, ils délaissent l'hôtel trop coûteux pour leurs faibles moyens. Ils s'installent dans un petit deux-pièces et Jackie prend les choses en main ; elle surveille de près les finances du ménage. La nature généreuse de Fernand aurait tendance à le rendre impécunieux. Chaque jour, un peu plus épaté par ce petit bout de femme, Fernand lui propose de l'épouser. Jackie croit rêver. Ce tombeur de Fernand qui la demande en mariage, elle n'en a jamais espéré autant ! Le 7 juillet 1945, donc, Fernand et Jackie s'unissent à la mairie du

XVIII^e arrondissement de Paris. Et comme Fernand a égaré son acte de baptême, après la mairie, pas d'église ; mais, repas de noces, à la maison. Repas relativement modeste, car l'achat des alliances a sérieusement grevé le budget des fiancés. Les copains sont tous là et c'est l'essentiel. Ce soir-là, Fernand, dont la seule richesse à l'époque est le talent, dédie un poème à Jackie. Avec émotion, chacun écoute ce que l'amour lui a dicté :

« Ceux que j'ai tant aimés, sans les voir, sont tous là
Ma mère, à mes côtés, me bénit de sa
VOIX.

Je lève donc mon verre et je trinque avec eux. Sardounette est heureuse, on le voit dans ses yeux. Dors tranquille maman, la paix soit dans ton âme : J'ai retrouvé ton coeur dans celui de ma femme. »

« Je ne crois pas être aveuglé par l'amour filial, commentera Michel Sardou, en disant que ce dernier vers si heureusement balancé :

« J'ai retrouvé ton coeur dans celui de ma femme »

est un vers de poète authentique. Illettré ? Peut-être. Mais quelles jolies choses peut écrire un "illettré", quand c'est sous la dictée du cœur ! »

VI *Le trio Sardou*

Le soir même, après ces modestes agapes où les valises de leurs multiples voyages, recouvertes d'un drap blanc, ont servi de table, Jackie chante au Libertys. Car même un jour de noces, un cachet est chose précieuse pour ce jeune couple qui débute. Quand une femme a quelque chose en tête, il est bien rare qu'elle n'arrive pas à ses fins. Jackie veut que Tonton engage Fernand. Elle y parvient. Il fait un tabac dès son premier passage. Pour fêter l'événement, les Sardou sablent le champagne : les voilà donc tous deux au Libertys dans le même spectacle ! C'est le bonheur. Ils montent avec d'autres artistes un numéro parodiant les Compagnons de la chanson qui chantent à l'époque avec Édith Piaf. Jackie joue le rôle d'Édith... Et, un soir, l'un des piliers du Libertys, Loulou Barrier, agent de Piaf, propose à Fernand de passer en vedette américaine d'Édith, à l'Alhambra, le célèbre music-hall, concurrent direct de l'Olympia. La Môme, qui a gardé avec son copain Sardou de solides relations d'amitié et qui a pris cette parodie avec humour, ne peut qu'approuver ce choix. Le soir de la générale, devant un parterre impressionnant, Chevalier, Gabin, Mistinguett, entre autres célébrités, Fernand triomphe avec *Aujourd'hui peut-être*, sa chanson fétiche, que Michel Sardou ne manquera jamais d'inscrire à son répertoire dans chacun de ses récitals. Après l'Alhambra, tout arrive en même temps : le succès, l'argent, la renommée. Malgré les galas qui se succèdent, Fernand retrouve Jackie tous les soirs au Libertys. Assez vite, le train de vie du couple est revu à la hausse : ils quittent, non sans un pincement de coeur, leur petit deux-pièces pour un appartement plus grand, avec tout le confort, même le téléphone, dans un immeuble « comme il faut » de la rue Caulaincourt, dans le XVIII^e arrondissement. Le succès appelle le succès et il vaut mieux que les engagements vous courent après plutôt que le contraire ! Jackie et Fernand montrent une belle endurance dans ce marathon qui les conduit d'un cabaret à un gala en passant par un tournage de film. Ils aiment ce qu'ils font et, à leur âge, la fatigue, ils ne connaissent pas.

L'année 1947 commence par l'élection du candidat socialiste Vincent Auriol et par un événement beaucoup plus important aux yeux des Sardou qui se préparent à jouer leur plus beau rôle, à la ville, cette fois. Jackie attend un « heureux événement ». Événement sacrément attendu car le futur père vient d'écrire une opérette dans laquelle la future mère tient une place non négligeable. La première est dans moins d'un mois. Le chérubin prend son temps pour apparaître. L'hiver rigoureux ne lui donne sans doute pas l'envie de pointer le bout de son nez, et si « les escaliers de la Butte sont durs aux miséreux », comme le chante Cora Vaucaire, autant les descendre bien au chaud dans le giron maternel ! Mais, en parfait enfant de la balle, il comprend le problème et annonce enfin sa venue. En catastrophe, Jackie appelle le Libertys. Fernand a juste le temps de finir son tour de chant avant de la conduire dans une clinique de Montmartre. Et le lendemain 26 janvier 1947, à 14 heures, Michel fait son entrée sur la scène du monde. Plus tard, avec sa verve coutumière, Jackie note les souvenirs de cette mémorable journée : « C'était le portrait craché de son père. C'était le beau Fernand en réduction. Le père, naturellement, était fou de joie. Le prénom avait été choisi depuis longtemps. Michel, c'était très bien pour un garçon, mais ça pouvait aussi aller pour une fille, si par malheur je faisais une pisseuse à mon mari. Cas improbable ! Fernand Sardou ne pouvait avoir qu'un garçon » ! » Comme prévu, quinze jours après son accouchement, Jackie joue *On a volé une étoile* ! De nouveau, les Sardou sont entraînés dans une spirale infernale : matin et après-midi, tournage sur les plateaux de cinéma du côté de Billancourt. Parfois, ils se croisent quand ils passent embrasser Michel, rue Caulaincourt. Un sandwich sur le pouce, et la tournée des grands-ducs reprend. Certains soirs, Fernand se produit dans huit cabarets différents ! À ce train-là, même si la vie est belle, ils n'ont le temps de rien. Marie-Jolie, la nourrice de Michel,

leur en fait souvent la remarque : ils perdent leur vie à la gagner, ils ne voient même pas pousser le petit ! C'est sur les photos qu'ils s'en rendent compte. Alors, dès qu'ils le peuvent, ils l'emmènent en tournée, flanqués de Bagatelle, la mère de Jackie, qui s'occupe du bébé pendant que les parents sont en scène.

En 1949, au Châtelet, Fernand est le comparse de Tino Rossi dans *Méditerranée*. Un triomphe!

Maurice Lehmann a monté là, dans son théâtre, un spectacle féerique où non moins de cent vingt danseuses font subir à Fernand un véritable supplice de Tantale... et Jackie, son meilleur garde-fou, qui n'est pas là pour l'empêcher de succomber à ces « bougresses », prêtes à tout, pour rien, ou presque rien ! Elle joue à l'Européen, aux côtés de Roger Nicolas. Cinq années de suite, elle y fera la joie du public. Ils courent, ils courent, les Sardou. Sans répit, sans relâche. Et les années passent. Souvent, Bagatelle conduit Michel dans la loge de sa mère et un jour, sous l'impulsion de Roger Nicolas, le petit « tâte » pour la première fois du public en venant saluer avec Jackie à la fin de la représentation. Surmené, Fernand est parfois irascible. Certes, la mort nous concerne tous, mais qu'elle se rappelle à lui chaque matin quand il prend son petit déjeuner face aux marbres du cimetière voisin, il y a de quoi saper le moral du meilleur soldat ! Surtout quand ce soldat vient du Midi et qu'il supporte déjà sans trop broncher la grisaille du Nord. Les déménagements ne font pas peur à Jackie. La banlieue regorge d'avantages. Moins chère, elle propose un meilleur espace, la tranquillité, parfois la verdure. Un jardin au bord du fleuve avec un « pointu » qui vous attendrait pour aller voguer au fil de l'eau, ce serait le rêve et cela permettrait de patienter dans de meilleures conditions jusqu'aux trois semaines de vacances dans la région de Cassis, avec le petit. Pour ses hommes, Jackie déniché une petite maison en bord de Seine, à Montesson, près du Pecq, en Seine-et-Oise. Le rêve devenu réalité, les Sardou vivent les plaisirs simples de la vie de famille. Cinq années d'ancrage, où dès que le temps le permet, Fernand et Michel sortent le pointu, le même qu'à Marseille. On pique-nique sur le gazon et, coïncidence, Fernand est appelé à tourner *Le Déjeuner sur l'herbe*, le nouveau film de Jean Renoir, inspiré d'un tableau célèbre d'Auguste Renoir, le père du cinéaste.

« Le bonheur est dans le pré, cours-y vite, le bonheur est dans le pré, cours-y vite, il va filer... » Oui, elles passent, les années, Michel a grandi et tout devient compliqué dans cette retraite qui, malgré ses atouts, est une sorte de bout du monde. C'est bien beau une maison au bord de l'eau mais la Seine est parfois capricieuse. Ses débordements, personne n'en parle au moment de l'achat, jusqu'au jour où on les vit. Écoper est un joli terme de marine. Pour les marins ! Pas pour des saltimbanques qui rentrent au milieu de la nuit et n'ont pas l'humour suffisant pour apprécier les eaux boueuses qui ont envahi le rez-de-chaussée.

Chez les Sardou, quand une décision est prise, l'exécution suit dans les plus brefs délais. Jackie prend les choses en main. 1957 : nouveau déménagement. Le père et le fils quittent avec un brin de tristesse ce coin de campagne qui leur a fait vivre tant de moments privilégiés, tandis que Jackie se réjouit de ce « retour à la civilisation ». Comme elle n'a peur de rien, elle s'emballe pour cent soixante mètres carrés, où tout est à refaire, rue Pierre-Haret, au pied de la butte Montmartre. À peine débarqué à Paris, Michel est expédié en pension, où il ne fera qu'un rapide séjour, car Fernand est « en manque » de son fils, tout autant que Jackie d'ailleurs, mais elle ne l'avoue pas. Celle-ci cédera rapidement aux pressions de son époux et inscrira l'enfant à l'école de la rue de Bruxelles, à côté de chez eux. Et là, la vie se remet à chanter pour le petit garçon de dix ans qui découvre son nouveau quartier : la place Clichy, le Gaumont Palace, où il est fasciné par les attractions, notamment l'orgue qui surgit des entrailles du cinéma, le cirque Médrano avec le clown Zavatta et les trapézistes, tout ravit ce gamin curieux qui fréquente déjà les coulisses des cabarets où se produisent ses parents, et dont les rêves sont déjà peuplés de projecteurs et d'applaudissements.

Il devient vite le chef d'une bande de gosses qui a établi son Q.G. dans le square Vintimille.

C'est tout de même plus excitant que de poursuivre des études qu'il n'a surtout pas envie de rattraper. Et qui lui jeterait la pierre ? Le grand-père Valentin, qu'il n'a pas connu, Fernand, Jackie ? C'est pourtant Jackie qui met le holà : pas question de laisser un jour de plus cet enfant traîner dans les rues ! La seule solution, compte tenu de leurs multiples occupations et du peu d'autorité de Bagatelle sur son petit-fils, est de l'envoyer en pension. Indignation de Fernand, regard de chien battu du petit. Jackie fait front et gagne. Après un passage éclair dans un établissement de Montmorency, les Sardou jettent leur dévolu sur le Montcel, à Jouy-en-Josas, près de Versailles, collège suisse qui leur a été chaudement recommandé par Fred Mella, le soliste des Compagnons de la chanson, avec lesquels Fernand est en tournée aux côtés d'Édith Piaf. Récemment, le chanteur a eu lui aussi quelques soucis avec son fils et le Montcel semble avoir remis le petit Mella dans le rang. Va pour le Montcel, même si le coût de l'opération se révèle particulièrement élevé ! Les parents n'auront qu'à faire quelques cabarets de plus, voilà tout. Le résultat sera, sans aucun doute, spectaculaire.

Le jour venu, raconte Fernand, « nous mettons le trousseau dans la panière, la panière sur le toit de la voiture, le tout attaché avec des sangles et en route pour le Montcel. Quand nous avons vu le directeur, nous étions seuls, il n'y avait pour ainsi dire personne dans le parc, mais là, c'est la grande rentrée. Le parc est rempli de voitures, rempli de monde, enfants, parents d'enfants, mais quels enfants ! et quels parents ! Je vous jure que l'arrivée de pépère et mémère dans leur Dauphine avec leur panière, au milieu des Rolls, des Bentley, des Jaguar et des Chrysler, a été un spectacle. Nous avons l'impression de jouer *La Strada* dans le décor de *L'Année dernière à Marienbad* ! » Nous réalisons tout à coup ce que devait être l'établissement où nous avons inscrit Michel, qui, lui, avait fait ses débuts dans la société sur les trottoirs de la rue Blanche, entre la place Vintimille et la Trinité. "Fais attention, lui dit ma femme. Tiens-toi bien, travaille bien. Car j'ai l'impression que nous sommes les plus cons de la pension !" « Là-dessus, nous débarquons le matériel, nous installons le petit qui n'en menait pas large, et nous partons. » Un mois plus tard, lorsque Michel a enfin droit à son premier week-end, il jette fièrement à sa mère :

« Tu sais, maman, on n'est pas du tout les plus cons : tout le monde connaît papa ! » Très vite, Michel se fait des copains. Le sport lui permet de libérer toute l'énergie qui l'habite, ce qui était impossible dans l'appartement de la rue Pierre-Haret, ou dans le square Vintimille. Quant à l'enseignement dispensé, même si Michel est un élève moyen, les méthodes employées par ses professeurs sont suffisamment fortes pour que, grâce à M. Baudat, son professeur de français, il hérite la passion des livres, et celle des ouvrages historiques que lui inculque M. Pichon, son professeur d'histoire. Seul M. Chanteclair fera un flop en tentant de lui apprendre l'anglais. Ces cinq années au Montcel permettent au jeune Sardou, non seulement d'acquérir des bases solides, mais aussi de développer une insatiable curiosité.

1960. Année charnière. Pêle-mêle et bien souvent cul par-dessus tête, la terre roule son chariot : cataclysmes, petits bonheurs, banalités quotidiennes, terribles malheurs et grandes joies. Janvier, le nouveau franc fait son apparition et les lettres françaises sont en deuil : Albert Camus trouve la mort dans un accident de voiture.

Février, la terre tremble à Alger : plus de quinze mille victimes. Mars, le président Khrouchtchev vient à Paris en visite officielle. Mai, la pilule fait son apparition aux États-Unis, et la Palme d'or du Festival de Cannes revient à Federico Fellini pour *La Dolce Vita*. Chez les Sardou, le petit a treize ans et fait sa communion !

La fête terminée, Jackie et Fernand sont, une fois de plus, dans les transes. Décidés à tourner une nouvelle page de leur vie professionnelle, ils se lancent à corps perdu dans une périlleuse aventure : l'achat du Belzébuth, un cabaret de la rue Lepic. Comme souvent, les travaux annoncés n'ont rien à voir avec la réalité. Jackie se démène comme une diablesse, quand on est la patronne du Belzébuth, c'est bien la moindre des choses. Belzébuth, ça ne l'emballa pas, ce nom-là, il faudra trouver autre chose. Fernand joue et tourne. S'improviser chef de chantier

n'étant pas vraiment son affaire, il a délégué tous ses pouvoirs à sa bouillante épouse. Elle est partout à la fois. Le soir, elle aussi joue, le jour, elle aussi tourne avec Brigitte Bardot le nouveau film de Georges Clouzot, *La Vérité*. Leurs quatre vérités, elle les assène, avec sa fougue habituelle, dès qu'elle a cinq minutes, aux ouvriers indolents et aux entrepreneurs laxistes, chargés de transformer cet enfer en un véritable paradis dont l'ouverture est prévue pour septembre. Depuis la fermeture du Libertys, en 1957, le rythme que soutient sans faiblir le couple Sardou commence à peser un peu lourd sur leurs printemps respectifs : cinquante pour Fernand, quarante et un pour Jackie. Tous deux aspirent à une « stabilité » bien légitime. Cette affaire du Belzébuth, rondement menée, doit être la consécration de leurs carrières. Ils sont sortis victorieux d'une crise "sentimentale" comme en connaissent bien des couples, ils sortiront victorieux des problèmes de tous ordres – argent, fatigue – que leur occasionne ce lieu, dont ils espèrent bien faire *la* boîte favorite des couche-tard, car depuis que Tonton a fermé boutique, le Tout-Paris noctambule est en grand manque de distractions. Le 7 septembre, à côté de la maison d'Utrillo, une enseigne illumine la rue Lepic :

Chez Fernand Sardou

Ils y sont arrivés ! Enfin ! Les débuts, certes, sont difficiles et les Sardou n'arrivent à leur cabaret qu'après la représentation de *l'Impasse de la fidélité* qu'ils jouent à l'ABC aux côtés de Patachou (dont le fils, Pierre Billon, deviendra l'un des meilleurs amis de Michel). Rapidement, la maison acquiert bonne réputation et franc succès. En clair, les affaires tournent plutôt rond. La formule est celle du Libertys. D'ailleurs, certains anciens de chez Tonton ont pris le chemin de la rue Lepic et font partie du spectacle comme au bon vieux temps. Le mot d'ordre est simple : satisfaire la clientèle qui doit bien manger, bien boire et bien s'amuser ! Pour ce faire, toute l'équipe se donne à fond, qu'il y ait quatre personnes dans la salle ou que l'on refuse du monde ! En 1963, Michel, qui pendant les vacances retrouve volontiers ses parents sur leurs lieux de tournage, se voit offrir, en Camargue, les plus belles vacances dont il puisse rêver : Fernand va tourner dans *D'où viens-tu Johnny ?* Vedette : Johnny Hallyday. Michel va côtoyer son « dieu » en chair, en os et en santiags. Sur le tournage, il est en extase devant la star, qui n'a pourtant que quatre ans de plus que lui. Les adeptes de *Salut les copains* ont bien raison de l'aduler : c'est un vrai monument ! D'accord, Johnny s'énerve quand le gamin le « colle » un peu trop, mais ils s'expliquent, et Michel prend le large. Dans ce climat d'excitation permanente, il compose sa première chanson – *Le Dernier Métro* – qu'il glisse sous la porte du chanteur. Qui sait, peut-être un soir Johnny va-t-il en fredonner le texte sur sa guitare devant tous les copains ? Non. L'idole ne jette pas un mil à la chanson, mais, bon prince, lui offre sa chemise en cadeau souvenir. Muni de ce fétiche, Michel se sent superman. La preuve, un jour à une course de taureau-ball, il descend dans l'arène, court après le taureau sous le regard médusé de son père. Un long moment, il excite l'animal avant de lui échapper *in extremis*.

C'est vraisemblablement cet été-là, au coeur de la Camargue, que Michel décide de son avenir. Une chose est certaine, il a appris la détermination, cette qualité qui exacerbée peut devenir un défaut, mais sans laquelle aucune carrière ne se fait vraiment.

Après cet épisode doré, rien n'est plus comme avant ! Quand on découvre la liberté à l'état pur, il est difficile, voire impossible, de se plier à la discipline du Montcel. Pourtant, après maintes discussions avec Fernand et surtout avec Jackie, Michel reprend le chemin du collège pour y préparer son baccalauréat. Très vite, l'adolescent étouffe. Inlassablement se déroule dans sa tête le film de l'été : Johnny paradant sur sa Harley pour venir au tournage, les longues promenades à cheval dans les marais, les soirées entre copains à la manade, et cette course de taureaux où il s'est senti invincible.

Avec les mois, l'obsession grandit, le Montcel devient de plus en plus une prison, et comme les parents restent intraitables avant l'échéance du baccalauréat, il n'y a plus qu'à préparer une cavale. Une comme on en voit au cinéma ! Oui, il veut jouer les Belmondo, son acteur

favori, dans un remake personnel de *L'Homme de Rio*. L'Amérique du Sud, voilà une idée intéressante ! D'abord, réunir l'argent et décider le meilleur copain à partager l'aventure. Pour payer un aller simple Paris-Rio, ils rassemblent quelques économies, ils empruntent à leurs supporters du Montcel, ceux qui voudraient bien les suivre mais qui n'osent pas, en leur promettant de les rembourser dès que les affaires marcheront. Justement. Parlons-en des affaires ! Quand on veut partir et monter une boîte de strip-tease à Rio, ce n'est pas un geste frileux d'adolescent fugueur, mais un départ pour une nouvelle vie, choisie, sans interdits, sans contraintes. Évidemment, les parents n'apprécieront pas mais, plus tard, ils comprendront qu'il n'y avait pas d'autre possibilité, et que si Michel leur avait expliqué gentiment qu'il en avait assez des études, Jackie aurait brandi ce fameux diplôme du baccalauréat ; qui sert à quoi, d'ailleurs ? Le jour J est arrivé, le Montcel est déjà un souvenir, l'avenir, lui, est bien là dans cet aéroport d'Orly, à attendre le vol en partance pour Rio. Le directeur du Montcel voit les choses sous un autre angle. Il joint les parents au cabaret, en pleine représentation, il leur explique comment leur digne rejeton a trompé la vigilance de ses surveillants et qu'en compagnie d'un autre pensionnaire, il s'est enfui de l'établissement. Après une brève enquête auprès de leurs camarades, il apparaît que les deux fugueurs ont décidé de mettre le cap sur le Brésil Parallèlement, le directeur ne se prive pas de signifier aimablement mais fermement aux parents pétrifiés que, quelle que soit l'issue de ce « regrettable incident », la maison ne pourrait plus compter dans ses rangs un exemple aussi facheux ! La première panique passée, la contre-attaque familiale s'organise : Jackie reste au cabaret pour assurer la fin du spectacle et répondre au téléphone au cas où... Trois maîtres d'hôtel sont chargés de passer les gares parisiennes au peigne fin et Fernand file à Orly. Le voyage de Michel s'achève avant la salle d'embarquement. La seule explication qu'il donne à son père : ras le bol des études, il veut travailler. Bien sûr, Fernand se souvient de sa jeunesse. Lui aussi a donné du fil à retordre à Valentin, son père. Michel veut gagner sa vie ? Qu'à cela ne tienne ! Fernand l'embauche comme garçon de salle, À ce stade, s'il avait été boulanger, il l'aurait engagé comme mitron. Michel aurait vraisemblablement été tout aussi content. L'essentiel est qu'on ne lui parle plus jamais de pension ! Revêtu d'une superbe veste blanche, Michel fait son entrée dans le monde du spectacle et comme dans le cabaret de son père, on chante en faisant le service, puisqu'il veut travailler, il chantera comme tout le monde ! Pour lui donner une chance de se distinguer des autres qui ont déjà du métier, Fernand lui écrit très vite la parodie d'une des chansons de son cher Johnny, *Pour moi, la vie va commencer*. En costume bleu marine, Michel se produit pour la première fois en solo. Au fond de la salle, parents émus et staff au grand complet. Michel se paie un fameux trac, c'est certain, cependant non seulement ça ne se voit pas, mais il a une aisance incroyable ! Comme s'il avait fait ça toute sa vie. Et surtout, il possède ce don rare, précieux, inexplicable : la présence. Le silence se fait dans la salle. Et ce silence a une qualité, une densité qui ne trompe pas. Ce ne sont pas uniquement des gens qui se taisent. Ce sont des gens qui écoutent. Les cigares s'éteignent, les cigarettes se consomment dans les cendriers, le champagne se réchauffe dans les coupes, on en oublie de tousser, de bouger, on entendrait voler une mouche, un moustique, un imprésario. Michel chante, Michel salue. Quelques secondes encore, puis les applaudissements éclatent, se prolongent, on en réclame, on en veut encore, encore. Jackie jubile. Fernand est stupéfait. Heureux aussi, fier, cela va de soi et en même temps, pensif, comme si tout recommençait. Il se revoit au Maroc, dans le cabaret paternel, le jour de ses débuts devant des filles et des soldats. Ce soir, c'est autre chose. D'abord, cela se passe chez Fernand Sardou, à Paris, la boîte à la mode. Ensuite, il est ravi de voir que le « petit » s'est débrouillé comme un vieux routier, mais avec une fraîcheur, une jeunesse encore proche de l'enfance, sans cette espèce de culot déplaisant qu'ont les gamins, de nos jours. Michel est doué, c'est évident et point n'est besoin d'être grand clerc pour prévoir ce qui va arriver : il va vouloir « faire l'artiste », lui aussi. Eh bien, pourquoi pas ! Ses parents lui diront ce qu'on leur a dit à eux : Mon petit, si à trente ans tu ne manges pas, tu

changeras de métier.

Les mois passent. Fernand se partage entre son cabaret et le Châtelet où il a repris son rôle dans *Méditerranée* aux côtés de Tino Rossi. Michel vient souvent le chercher au théâtre, histoire de rêver et d'approcher d'un peu plus près les grandes scènes parisiennes. Digne fils de son père, il s'intéresse beaucoup aux jeunes danseuses et particulièrement à l'une d'elles, Françoise. Rapidement engagée rue Lepic avec une amie, elles « encadrent » le jeune Sardou dans son numéro. Quelque temps plus tard, Michel fait inviter les parents de Françoise et à la fin du dîner, il annonce tout simplement que ce sont leurs fiançailles et que le mariage suivra de très près. Stupeur ! Jackie a beau batailler, plaider les dix-huit ans du fiston, le fait qu'il n'a pas de situation. Rien n'ébranle la décision des jeunes gens. L'année 1965 est riche en événements. Au cabaret, Jackie et Fernand donnent le meilleur d'eux-mêmes mais la gestion d'un tel établissement relève de la haute voltige. Il est de notoriété publique que l'amitié et les affaires font souvent mauvais ménage. Jusqu'à présent, les Sardou n'ont plutôt eu qu'à se louer de certains coups de main amicaux. Cependant, subitement, Charlot, l'ami de toujours, décide de récupérer les fonds qu'il a investis dans le cabaret. Lettres, discussions, palabres, voyages, rien n'y fait, et tout cela, juste au moment du mariage de Michel et de Françoise. Qu'à cela ne tienne, Jackie et Fernand en ont vu d'autres.

Alors ils préparent la fête. Les petits s'unissent civilement dans la mairie où Fernand et Jackie ont dit « oui », vingt ans auparavant, et le mariage religieux est célébré en l'église de Montmartre. La réception prévue pour cinquante a lieu au cabaret. Au centième invité, Fernand s'arrête de compter. Le calcul n'a jamais été son fort, à preuve tous ces soucis au cabaret. Mais aujourd'hui, on les oublie pour faire la fête, ce qui n'empêche pas Jackie d'être un petit peu triste. Son fils, qui à peine un an plus tôt faisait une fugue pour quitter sa pension, maintenant quitte la maison. Il s'en va jouer les hommes. Décidément, la vie passe trop vite ! On réalise qu'on ne s'est peut-être pas assez parlé. Mais après tout, que fait Michel sinon rejouer le même scénario que Jackie à son âge : quand on veut s'en aller, se marier est la meilleure solution, surtout avec une fille bien, comme Françoise. C'est elle, la confidente de Michel, maintenant ! De plus, comme il n'a jamais été du genre bavard, les échanges avec ses parents sont restés plutôt rares. « C'est vrai, se souvient Michel, je ne me rappelle pas avoir eu de conversation d'adulte avec mon père, ni avec ma mère. Je ne me souviens pas leur avoir dit un jour : »Il faut qu'on se parle.« Une chose étrange, par exemple : je ne connais pas du tout la vie de ma mère. J'ai bien sûr appris des choses comme ça, au hasard des conversations, mais je n'en connais pas les détails. Mon père et moi étions très timides l'un comme l'autre. On ne se parlait donc pas. C'est après, malheureusement, qu'on se dit : Mince, j'aurais bien voulu lui dire un mot, lui demander son avis. Mais son avis, il n'osait pas le donner. Et moi, je crois que je suis pareil avec mes fils. Si mon aîné me demandait un jour mon avis sur la manière dont il joue ou dont il écrit, je ne sais pas si j'oserais lui dire c'est bien ou ça n'est pas bien. » » Après la fête, les gros soucis s'annoncent. Un beau matin arrive la fameux papier bleu annonciateur d'une belle faillite. Les Sardou doivent trente millions de francs (anciens) ! En l'espace de quelques semaines, le ballet des danseuses et des serveurs fait place à celui des créanciers et des huissiers. Jackie et Fernand se retrouvent sur la paille en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! Le seul bien qu'ils parviennent à sauver du cataclysme est un lit d'une personne que Jackie installe rue Ganneron, dans un petit appartement qu'elle a loué pour son oncle quelques mois plus tôt et dont il n'a pas voulu. La vie réserve des hauts et des bas. Une période de bas s'annonce, les Sardou l'attendent de pied ferme. Le plus important n'est-il pas d'être ensemble ?

VII
De Bobino à l'Olympia

Marié, Michel prend ses responsabilités au sérieux. Tandis que Françoise danse au Casino de Paris ou aux Naturistes, il accepte tous les petits boulots qu'il trouve. Mais il sait parfaitement où est sa voie. Une voie difficile, sur laquelle il va s'engager avec toute la fougue de sa jeunesse : la voie de la chanson. Son essai infructueux avec Hallyday, passion de ses seize ans, ne l'a pas découragé. Tel Rastignac, il se jette, avec toute son ardeur, toute sa volonté, tout son cœur, à l'assaut de la mieux gardée des forteresses : le show-biz. Contacts, auditions, rendez-vous chez les éditeurs phonographiques, toujours seul et surtout sans que son père s'en mêle. C'est déjà assez compliqué de s'appeler Sardou et d'avoir à affronter les regards goguenards des directeurs artistiques de maisons de disques qui, la vue basse, ne voient en lui qu'un habituel fils à papa, alors que, justement, Fernand laisse le petit se débrouiller. Grande preuve de sagesse et d'amour. "Travail mais pas piston et c'est très bien comme ça. Être fils d'artiste c'est presque toujours en avoir les défauts sans les qualités, c'est être plus cabot que son père, avoir le sens du rideau, de la fausse sortie, avoir tout sauf du talent."

Faute de trouver acquéreur pour ses textes, Michel décide de les chanter lui-même. Comme le firent en leur temps sa maman, son papa, son grand-père, son arrière-grand-père, Michel, patient, opiniâtre et résolu, court le cachet, des cabarets de la Rive gauche à ceux de Montmartre. Dès sa jeunesse, il a hanté les coulisses, les loges, fouiné dans les paniers de costumes, respiré les odeurs de maquillage, assisté aux changements de décors, au réglage des projecteurs, aux disputes suivies de réconciliations, bref, à tout ce qui fait le « spectacle » ! Pendant des années, il a regardé, observé, retenu et, sans avoir l'air d'y toucher, il a appris les choses essentielles. Commentaire imagé de sa maman : « Comment vouliez-vous que le rejeton coupe aux planches avec c'te liquette génétique légère comme un cinq tonnes ? »

Enfin, il décroche un contrat à Bobino, en première partie de François Degueult. Pas de panique. Il est paré. Lumières, mise en scène, chansons bien sûr, il règle tout. Vêtu d'une veste turquoise en velours côtelé, cadeau de sa grand-mère, Bagatelle, il fait le lever de rideau avec *Le Madras*. Au premier rang, le cœur battant, Jackie et Fernand. Comme le seraient tous les parents du monde, ils sont émus, inquiets, puis rassurés et, en fin de compte, épatés ! « Pour être épatés, nous l'avons été ! Monter sur une scène pour la première fois, n'avoir jamais chanté avec un orchestre, ne pas savoir ce qu'est une salle de music-hall, n'avoir aucune idée de la façon de ménager les entrées et les sorties qui se négocient avec autant de doigté qu'un virage de circuit automobile, saluer devant un vrai rideau, ce qui n'a l'air de rien alors que sans un minimum d'expérience, on a neuf chances sur dix de le recevoir sur la figure au moment de prendre congé en beauté : Michel nous a fait tout ça avec un aplomb, une foi, une inconscience, mais aussi une autorité et un brio incomparables. Sa petite mise en scène, ses lumières, il les avait réglées lui-même. Il avait (déjà !) donné ses ordres en artiste chevronné qui sait exactement ce qu'il veut." Bien compréhensible, l'enthousiasme paternel, mais Michel n'est encore qu'un artiste en puissance, à modeler, à façonner. Cette transformation, il l'opère tout seul, sans l'aide de quiconque. Il trouve tout en lui et, peu à peu, la chrysalide devient papillon. Sur ces débuts, les opinions divergent. Michel dit qu'il chantait très mal, qu'il avait une toute petite voix, alors qu'un autre Michel (Drucker) se rappelle avoir été frappé par la puissance de sa voix...

C'est à Bobino que les autorités militaires, l'ayant repéré sans difficulté grâce à son nom inscrit sur l'affiche, viennent chercher Michel, dans les coulisses, au moment où il sort de scène. *Manu militari*, il est emmené à la caserne et Fernand lui propose de faire jouer ses relations pour le pistonner. Fièrement, le soldat Sardou refuse. Michel Drucker, qui connaît le chanteur depuis ces années quelque peu cahotantes, évoque à ce sujet l'inénarrable scène qui

succéda à l'arrivée dans les couloirs de Bobino des pandores: « Comme Michel n'a pas eu droit à un moment pour se changer, il est passé directement de la scène à la cour de la caserne de Monthléry. Imaginez le tableau : en costume de scène, pas démaquillé, devant les bidasses. Quelle arrivée !" Ceci explique cela : quelques années plus tard, en 1971, comment s'étonner que son inspiration soit allée se balader du côté de cet épisode pour le moins épique. Assurément, *Le Rire du sergent* a dû prendre sa source dans le souvenir de cette épopée militaire ! « Ils m'ont demandé Mon nom, mon métier Et quand fier de moi j'ai dit artiste de variétés À ce moment-là Juste derrière moi J'ai entendu rire un type que je n'connais pas.... »

Pour Jackie et Fernand, les choses ne s'arrangent guère. C'est au prix de maintes privations qu'ils arrivent à survivre. Un soir, en rentrant de chez Jean Richard, à Ermenonville, Fernand ressent de violentes douleurs dans la cage thoracique. Complètement traumatisé par leur déroute financière et professionnelle, il est en fait victime d'un infarctus. Dans sa chambre d'hôpital, Fernand a tout le temps de ressasser la situation qu'il juge dramatique. Souvent, il revoit son père, Valentin, à l'Alhambra de Taza. Pourvu qu'il ne suive pas son exemple. Non, ça n'est qu'une mauvaise passe ! La roue tourne : après les périodes fastes viennent souvent les galères. Ce sont les aléas du métier. Et puis, de nouveau, la chance revient. Jackie ne manque pas de le lui répéter. Elle, l'ex-patronne d'un cabaret en vogue, accepte son emploi de serveuse dans un bar louche comme si c'était un rôle ! Courageuse, Jackie pratique quotidiennement la méthode Coué : tout va bien et tout ira de mieux en mieux. – Françoise est enceinte, tu vas être grand-père ! Fernand s'inquiète, évoque la situation précaire du jeune couple. Jackie poursuit son raisonnement : – Ce n'est pas une catastrophe, une naissance, au contraire ! Fernand n'en démord pas. Même s'il s'est taillé un beau succès à Bobino avec *Le Madras*, Michel n'est pas encore une vedette et maintenant qu'il fait son service, ce n'est pas demain qu'il en deviendra une. – Attendons, conseille Jackie, donne-lui le temps !

Michel sait qu'un chanteur sans discographie ne saurait atteindre une grande renommée. Il a fait sa première tentative chez l'empereur du microsillon Eddie Barclay, qui a accepté de le produire. Mais bien vite, le jeune Sardou trouve que l'attention qu'on lui porte n'est pas suffisante s'il veut pouvoir un jour vivre de ce métier. Seuls deux hommes l'ont remarqué et voient en lui de la graine de star : Régis Talar qui fait ses armes dans l'édition musicale et Jacques Revaux, jeune compositeur. Petit clin d'oeil de la vie, Régis est le fils des bouchers chez lesquels, rue des Abbesses, les Sardou achetaient leur viande. Quand Michel claque la porte, après avoir vendu quatre disques, dont deux à sa mère – c'est du moins ce qu'il affirme avec l'oeil qui frise –, Jacques et Régis le suivent. Barclay le laisse partir sur l'air d'un « vous ne ferez jamais rien dans la chanson » qui permet de supposer qu'en cette occasion son fameux flair lui a cruellement fait défaut. Car sur vingt-huit chansons, une au moins aurait dû lui faire dresser l'oreille : *Les Ricains* !

« Un gars venu de Géorgie Qui se foutait pas mal de toi Est v'nu mourir en Normandie Un matin où tu n'y étais pas. »

Là, un jeune homme a imprimé pour la première fois son empreinte avec toute l'insolence de ses dix-neuf ans, un jeune homme qui tourne le dos à la mode de l'anti-américanisme systématique et choisit de naviguer à contre-courant. Et puis, les Américains, il les aime bien, Michel. C'est son droit. Et rien ni personne ne peut l'empêcher de chanter ce qu'il a envie de chanter. « C'est ce qui fait, je crois, la longévité de la carrière de Michel, commente Michel Drucker. Il n'a jamais été un chanteur "à la mode" et de ce fait, il n'a jamais été démodé. Michel est resté en marge et a fait son propre chemin, sans concessions à l'air du temps. Pour coller à son époque, il a préféré écrire ses textes en journaliste, faisant référence à l'actualité. « Aujourd'hui, Michel est un fêru de journaux, il lit tout ce qui lui passe entre les mains, ce n'est pas un hasard. Ce goût a sans doute expliqué *Les Ricains*, puis après *Je suis pour* au moment du débat sur la peine de mort, *Le France*, quand le paquebot a échappé à notre pays,

Vladimir Ilitch en pleine crise communiste, *Les Deux Écoles*, *Le Bac G*, inspiré par la lecture d'un éditorial de Louis Pauwels, au moment où il a commencé à voir ses enfants grandir et affronter les difficultés du monde scolaire, et enfin *Selon que vous serez puissant ou misérable*, premier titre de son dernier album, qui traduit bien son inquiétude de citoyen face à une justice à deux vitesses." Bien sûr, ces *Ricains* ont dérangé ! Même si, sur le moment, la chanson n'est considérée que comme un vague refrain au texte quelque peu provocant, elle est boudée par les politiques, toutes tendances confondues, et de ce fait ouvertement déconseillée aux derniers kamikazes qui se hasarderont à la programmer sur leurs ondes. En bref, petit succès d'estime, et encore !

Heureusement, dans les moments un peu difficiles, il y a les amis. Pour Michel et pour lui seul, Régis et Jacques montent leur propre entreprise, Trema : Talar Revaux Éditions Musicales Association. Certes, ils mettent en péril leur vie professionnelle, et leurs finances, mais ils y croient en ce gamin. Dur comme fer. Michel signe avec Trema un contrat de dix ans. Galvanisé par la preuve de confiance que ces deux-là lui donnent, et pour qu'ils en soient récompensés un jour, le jeune Sardou décide de « réussir ». Et quand il décide quelque chose, rien ne peut l'en faire déborder. Pour amorcer la pompe du succès, on lui suggère tout de même de choisir un style un peu plus populaire. Michel se cherche encore, sort quelques titres oscillant entre les deux faces de sa personnalité. Poète, il écrit *Petit* ; observateur de son temps, *Si j'avais un frère au Vietnam* et *Monsieur le Président de France*. Mais l'affaire Sardou vivote jusqu'à ce qu'il se décide à écouter les conseils de son entourage. En 1968, il sort *Les Bals populaires* et là, c'est le coup de maître !

En plein courant Woodstock et *Power Flower*, sa chanson affiche un titre bien franchouillard ! À l'heure des musiques psychédélices et de la mode des chanteurs anglais, Michel mise sur l'accordéon ! Complètement décalé, le jeune Sardou ! Mais décalé ou non, il voit juste. Il devient le roi des petits bals du samedi soir, de la France profonde, qui ne se retrouve souvent plus dans cette vague hippie qui lui échappe. D'entrée, il se rapproche de son public, en lui parlant de lui, en le décrivant, même s'il évoque ses travers :

« Dans les bals populaires Quand l'accordéon joue Le tango des grand-mères Ell'dansent entre elles Et l'on s'en fout... Dans les bals populaires Chacun veut sa chanson L'orchestre joue c'qu'il sait faire ça tourne, tourne plus ou moins rond... »

« Je revendique ce titre avec beaucoup de force et de fierté parce que c'est difficile d'être un chanteur populaire ; c'est beaucoup plus facile d'être un chanteur hermétique, un chanteur de chapelle. « Une partie de la profession, à une époque, méprisait un peu ce côté populaire, en disant : »C'est facile de faire des chansons que tout le monde reprendrait.« Mais pas du tout, le public populaire déteste qu'on lui parle populaire, pour lui, c'est une marque de mépris.» D'un seul coup, tout démarre ! Radios, télévision, galas. Les trois associés font face en vieux brisquards. Ils gèrent en véritables professionnels cette gloire naissante : un Disque d'or, le Grand Prix de la Sacem pour *Les Bals populaires*, le Grand Prix de l'Académie Charles-Cros pour *J'habite en France*, remis par Valéry Giscard d'Estaing, une tournée avec Alain Barrière, et sept millions de centimes, une somme considérable à l'époque ! Lorsqu'on lui annonce le montant de ses gains, Michel n'en croit pas ses oreilles. Sans tarder, il apporte un million à son père... pour son mois de février, le « mois maudit » selon Fernand qui a remarqué qu'après les fêtes, les spectateurs n'affluent pas et que les recettes s'en ressentent. Michel est lancé. Il signe le contrat dont rêvent tous les artistes : Bruno Coquatrix l'engage, pour une première partie d'Enrico Macias. Passer à l'Olympia, dans cette salle mythique, c'est fabuleux. Le 4 février 1970, au fronton du célèbre music-hall, le nom de Sardou s'étale en lettres de feu. Une fois encore, une fois de plus, un artiste va le porter haut et loin. Avant d'affronter son public, sans doute Michel pense-t-il à son père, à sa mère, qui en ont tellement enduré avant que ça marche.

Il serre les dents. Même si ce soir il a du succès, il ne doit jamais oublier ce qu'il a compris

depuis son enfance : une carrière se remet toujours en question, elle peut se faire et se défaire en un jour.

MICHEL SARDOU !

Son nom comme un coup de tonnerre. C'est à lui.

Quand Michel sort de scène, le soir du 4 février, Bruno Coquatrix, qui ne perd jamais de temps en palabres quand il flaire une star en puissance, lui tend un nouveau contrat et un stylo. Une simple signature et dans quatre mois, il passera en vedette américaine du show de Jacques Martin ! Jackie, elle, s'est précipitée au téléphone pour prévenir Fernand qui joue à Bordeaux : « Papa, il a été merveilleux, c'est gagné ! »

Le lendemain de cette mémorable soirée, la famille Sardou dépouille la presse. Page des spectacles. Dans l'ensemble, les critiques sont bonnes. Certaines excellentes. Quelques-unes carrément détestables, qui émeuvent sans doute davantage le père qu'elles ne tracassent le fils : être critiqué, même injustement, c'est la loi du métier. Et puis, les jours suivants, il y a des témoignages spontanés qui ne trompent pas ; Aznavour, lui aussi, a repéré le jeune Sardou. Il lui envoie les coupures de presse de ses propres débuts, preuve que l'on peut réussir, même en ayant été éreinté lors de premiers spectacles. Un geste qui touche profondément Michel. De ce jour, il lui voue une admiration sans bornes. « C'est son chanteur préféré, confirme Michel Drucker, son idole, bien avant tous les autres »grands classiques». Je pense d'ailleurs que Michel fera une carrière à la Aznavour : une formidable carrière de chanteur, longue, solide, doublée d'une grande carrière d'acteur. N'oublions pas qu'Aznavour a fait trente films ! Dans le registre de la chanson populaire de qualité, je pense sincèrement que Michel est le successeur naturel de Charles.»

Mais, déjà, Michel ne pense plus qu'à son deuxième Olympia. Comme un fou, il travaille. Le 12 octobre 1970, il entame un séjour de deux semaines dans ce haut lieu des variétés. Avec chaque soir trente minutes pour montrer ce qu'il vaut, sortir ses « tripes » et donner toute la force de son jeune talent. Et ça marche. Le public applaudit de plus en plus fort et quand il sort de sa manche *Et mourir de plaisir*, c'est le triomphe. Le lendemain, les critiques sont dithyrambiques. Fernand réalise que la relève est assurée. La « dynastie » Sardou s'offre un tour supplémentaire dans la grande ronde de la vie. Il fait seulement remarquer à son fils que, entre les chansons, pourrait se glisser un sourire, ne serait-ce que pour remercier le public. La réponse claire et sans ambages fuse : « Moi, les gens qui sourient tout le temps me font chier.» Michel n'a rien d'un rabat-joie, loin de là, il aime s'amuser, rire, avec les amis. Mais faire des sourires à des gens qu'il ne connaît pas, même s'ils sont sympathiques, c'est une autre affaire. Pour Michel, le regard de ses parents est très important. Ils l'aiment, ça c'est une chose, une autre est qu'ils sont des professionnels. De grands. Et de les savoir fiers le rend heureux. Bagatelle, la mamie, est fière elle aussi. Mais pour elle, le petit est toujours le petit. Et elle n'hésite pas à lui apporter son goûter dans sa loge, à l'Olympia. Les music-halls ont une âme. Ils sont vivants. Leurs coulisses ont un parfum. Une odeur particulière, un peu âcre, faite de fards, de vernis, de poussière et de sueur, que Bagatelle respire avec délices, en longeant les couloirs. Cela lui rappelle les heureux jours de sa jeunesse. À soixante-dix ans passés, il lui arrive encore de danser quelques passages de son numéro de french-cancan à la fin des – désormais rares – déjeuners de famille.

Michel revient se produire à l'Olympia un an après, en novembre 1971, cette fois en tant que vedette, bardé de nouveaux succès (entre autres *Le Rire du sergent*, très certainement inspiré de son récent séjour en caserne et *J'habite en France*, dans la droite lignée des *Bals populaires* mais enrichie d'un soupçon d'esprit cocardier). Il y a seulement vingt mois, il débutait sur cette même scène. Vingt mois en effet auront suffi à lui faire gagner ses galons d'artiste. Il « les » a eus ! Tous ! public, critiques... unanimes. Une soirée a suffi pour qu'il entre en fanfare dans la famille des grands. Une soirée suivie de quinze salles combles avec, en prime, le soir de la dernière, une ovation du public qui ne dure pas moins de douze

minutes, montre en main, chronométrée en coulisses par Bruno Coquatrix lui-même ! 1972, travail ! 1973, Michel retrouve la scène de l'Olympia. Pas en première partie, pas en vedette américaine. Il revient seul. Inquiet, et il y a de quoi. Ou bien ça marche et c'est génial. Ou bien c'est le bide, et il n'y aura plus qu'à repartir de zéro. Mais revenir sur cette même scène, dans un an, en seconde partie, ça, non ! C'est le triomphe. La consécration définitive.

Ce récital à l'Olympia est le plus beau souvenir de Michel. Dans la salle, la joie de Fernand Sardou fait plaisir à voir : il n'en revient pas que, en moins de deux ans, son fils ait franchi tous les échelons : lever de rideau, vedette américaine, vedette à part entière ! Jackie Sardou confirme : " Chaque fois, Fernand était de plus en plus épaté par ce que faisait Michel. Pensez donc : lui, pour chanter, il lui suffisait d'un piano. Pour Michel, il faut l'EDF ! »

Ce début d'année fracassant laisse augurer un été chaud. Pourtant, déjà, le succès s'offre un caprice, histoire de lui rappeler – mais l'a-t-il oublié ? – que rien n'est jamais acquis, même après un triomphe à Paris. Les contrats de tournées s'annulent les uns après les autres. Quand, par bonheur, ils sont maintenus, les salles sont remplies au quart de leur capacité. Le grand Johnny vit la même période de guigne. La presse ne leur fait pas de cadeau : Hallyday et Sardou, morts et enterrés. Pas si vite ! Deux mois plus tard, Johnny enregistre *Que je t'aime* et en juin, Michel sort le titre qui restera sans doute « la » chanson de sa carrière, *La Maladie d'amour*. Les 7 à 77 ans adhèrent sans retenue au tube de l'été. Quatorze semaines au hit-parade de RTL et des droits qui rapporteront la bagatelle de trois millions de francs. Entre le 1^{er} juin et fin août, un million d'exemplaires de cette *Maladie d'amour* sont vendus. Les journaux l'évoquent comme « l'épidémie des vacances ». Même le très sérieux magazine *Le Point* y va de son refrain.

« La France a la fièvre. Nul n'en meurt, mais tout le monde – ou presque – est atteint. Car il est difficile d'échapper à cette «maladie» qui envahit les ondes, les bals, les discothèques, pénètre dans tous les foyers, s'installe à tous les coins de rue, vole sur toutes les lèvres... Une fois de plus, Michel et son équipe imposent une chanson écrite en quelques jours, avec l'instinct de ceux qui sentent leur public davantage qu'ils ne le définissent. »

Eh oui, tandis que se poursuit l'irrésistible ascension de Michel, les temps changent. La presse, la télévision, la radio, les chaînes hi-fi, installées dans chaque foyer, dans chaque boîte de nuit, bientôt dans chaque bis-trot, amplifient les succès jusqu'à saturation. Dès qu'elle marche, une chanson est matraquée sur toutes les ondes ; dès qu'elle devient un tube, c'est à son interprète que s'attachent les médias pour décupler son impact auprès du public.

La voix de Michel enchante, sa belle gueule renfrognée enflamme. Que ne donnerait-on pour lui arracher un sourire...

Après le triomphe de l'Olympia suit une gigantesque tournée, comme seules les années soixante-dix ont su en générer. Partout, le succès ; partout, les ovations. Michel le constate de jour en jour, de ville en ville : sa popularité grandit, imparable, elle gagne les moindres recoins des provinces de France. Il est heureux, certes, non sans avoir présentes à l'esprit les recommandations de ses parents : « ... Le music-hall, c'est bien, mais provisoire, prépare-toi à être comédien, ça dure plus longtemps ! » », paroles qu'il garde gravées dans un coin de la mémoire et qui font que, parfois, lui, le grand Michel Sardou, il envie la carrière de son père... plus tranquille. Qu'il aimerait, lui aussi, toucher un peu à tout, passer d'une pièce de Pirandello à une opérette de Vincent Scotto, prendre des risques, certes, mais avec les copains, ne pas être seul sur des scènes immenses, dans le déferlement des décibels, la folie des lumières, ne pas être prisonnier d'un personnage. « Mon père était un acteur formidable. Il a fait des trucs magnifiques, des trucs ridicules aussi, de la chanson, de l'opérette, il a tourné avec les plus grands metteurs en scène comme avec de moins bons. Mais jamais je ne l'ai vu aigri, ni désesparé, il avait toujours un moral d'acier. Et je suis sûr en même temps qu'il aurait pu faire cent fois mieux encore. « Mais à cette époque, il était catalogué Marseillais... Il faisait partie de ces »rondeurs« du cinéma français. « Je rêve de sa carrière et pour ça, je lais-

serais toutes les gloires du monde. »

Chaque médaille a son revers. La vie de star, les tournées quasi permanentes, les tentations que la gloire engendre, tout cela ne favorise pas la vie de couple. Entre Michel et Françoise, ça va mal. Quand Françoise accouche de leur seconde fille, Cynthia, le divorce est inévitable ! Avec le recul, Michel reconnaît que la responsabilité du divorce lui revient : "Je m'étais marié trop jeune, trop vite. À dix-huit ans, malgré des parents merveilleux, je voulais être moi, sortir de la famille. Le mariage était une fuite en avant, un besoin de liberté et non une histoire d'amour. Mon mariage s'est détérioré très vite, parce qu'en fait, on n'était pas faits l'un pour l'autre. On était dans deux mondes complètement différents. » » « Être séparé de mes filles aura été ma plus dure sanction. Aujourd'hui, elles sont grandes (elles vivent toutes deux dans le Midi. L'une travaille dans le milieu médical, l'autre dans l'hôtellerie). On s'aime, on se parle plutôt librement et on sait que la vie nous a fait du mal. » »

En 1974, Michel a rencontré une jeune femme blonde, discrète et souriante : Babette. Elle accouchera d'un petit Romain, juste un mois après la naissance de Cynthia. Cet épisode de rupture, même si Françoise et Michel le vivent en adultes, laisse des séquelles suffisamment importantes pour que Michel l'évoque à sa manière dans *Ma première femme, ma femme* et surtout dans *Divorce à l'amitié* :

« On prendra le même avocat Ce sera le tien, si tu veux Aie complètement confiance en moi La guerre de toi n'aura pas lieu On aura les torts partagés C'est un divorce à l'amitié. »

« Je supporte mal qu'on banalise le divorce, ajoute encore Michel. Qu'il soit parfois salutaire, je le conçois volontiers. Mais il n'est pas sain d'en minimiser les conséquences. Un divorce, c'est forcément une plaie ouverte, un échec douloureux. Il y a des enfants qui souffrent et des certitudes qui meurent. Il faut le savoir. » » « Vous savez, l'expression "divorce à l'amiable" est toujours absurde. Un divorce, ça laisse des traces. Très longtemps, la douleur reste à vif.»

Pendant toutes ces années, les choses se sont arrangées pour les parents Sardou. Chez les Sardou, les choses finissent toujours par s'arranger. La chance a tourné pour Jackie. Un jour, le téléphone a sonné. "Ici Jean-Michel Rouzière !" Jackie dresse l'oreille, imagine un mauvais plaisant mais pourtant c'est bien la voix du directeur du théâtre du Palais-Royal qui souhaite l'engager dans la pièce de Sacha Guitry, *Désiré*. Jubilation ! Ce qu'elle attendait depuis plus d'un an peut se réaliser : elle donne sa démission de son bar à hôtesses. Quant à Fernand, à peine sorti de convalescence, il part en tournée et endosse le costume de César dans *Marius*, rôle que lui a proposé Marcel Pagnol. L'enfer s'éloigne, voilà la famille remise sur ses rails. Après Pagnol, en 1969, Fernand est engagé dans la série *Le Petit Théâtre de Jean Renoir*. Le tournage a lieu dans le Midi et Jackie l'accompagne. Lui qui a porté un nombre incalculable de fois la soutane dans *Méditerranée* sympathise avec le père Ray, le véritable curé de Cabriès engagé par la production pour tenir le rôle d'un prêtre. Jackie et le père Ray lui réservent très vite une étonnante surprise. Plus perspicace que Sherlock Holmes, l'homme d'Église a réussi à retrouver en Avignon l'acte de baptême de Fernand enregistré sous le nom de Plantin, nom de jeune fille de sa mère. À l'époque de leur mariage civil, cet acte de baptême leur avait fait défaut pour passer à l'église. Ainsi, vingt-quatre ans après leur premier « oui » à Paris, le 7 juillet 1969, le père Ray unit les Sardou religieusement. Voilà, le sort est conjuré. Le cabaret n'est plus qu'un mauvais souvenir dont il faut encore et pour longtemps payer les dettes, mais qu'importe. Michel marche fort, très fort. Fernand est de nouveau en forme et les projets se succèdent. Comme au bon vieux temps, Jackie et Fernand sont engagés ensemble dans des opérettes et ils n'échappent pas à cette règle du métier qui veut que plus on vous voit, plus on parle de vous, plus on pense à vous pour des rôles.

Michel est le chanteur aimé, adoré, idolâtré. Ne pas évoluer serait facile. Mais lui, sans crier gare, il change tout. On l'aime pour ses textes « faciles » qui fleurent bon la France bien profonde ? Qu'à cela ne tienne ! il va aller là où on ne l'attend pas. Il va se régaler à semer le trouble dans ses chansons, à se contredire même, de texte en texte, aussi bien dans ses

opinions politiques qu'il affichera de temps à autre en musique que dans ses pensées sur les choses de la vie courante. C'est là une de ses forces majeures: une fois le succès atteint, Michel ne se contente pas d'arpenter les chemins battus, alors qu'il en existe de plus escarpés, plus « sensibles » qui l'attirent. Comme cette évocation des premiers émois physiques de l'adolescence, souvenirs de son passage à la pension du Montcel ou simple fruit de son imagination ?

« En ce temps-là Monsieur le surveillant des classes secondaires Était un peu efféminé En ce temps-là Je lisais *Le Grand Meaulnes* et après les lumières Je me faisais plaisir Je me faisais dormir Je m'inventais un monde Rempli de femmes aux cheveux roux. »

Le ton est donné. D'emblée, Sardou ne va pas seulement plaire, il va faire parler, intriguer, déranger aussi, car dans ce texte un peu moins facile à entonner dans les banquets de mariages et autres bals du 14 Juillet, une partie de son public ne retrouve pas « son » Sardou. Alors que la mode est à la facilité des paroles, lui se refuse à entrer dans ce jeu.

Comme il se refusera à arborer les « uniformes » de ce début de décennie. Aux tenues hippies, il continue de préférer le costume. Question de tradition familiale, peut-être. Il s'attache au contraire à trouver des thèmes, à raconter des tranches de vie. Imperturbable, Michel poursuit sa route. Avant de chercher à plaire, il veut chanter ce qui lui plaît. Dire ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas. Quand Pierre Delanoe, l'un de ses paroliers, lui propose un texte sur le *France*, Michel s'emballe. Nous sommes en 1975 et la vente du paquebot, véritable fierté du pays au même titre que le Concorde, vient d'être annoncée. Pour tous ceux qui ont le cœur teinté de bleu, blanc, rouge, c'est un peu de la nation qu'on est en train de brader. Michel trouve des mots encore plus percutants, moins diplomates que ceux de l'ami Pierre. Quitte à frapper, frappons fort ! Le disque sort. Cinq cent mille exemplaires sont vendus en dix jours, un million en six semaines. Un triomphe ! Mais chacun y va de sa version, décortique chaque mot, chaque phrase et y trouve le sens qu'il souhaite y trouver. Sardou est de gauche ! Dans sa chanson, il prend de toute évidence la défense des travailleurs... D'ailleurs Jacques Duclos, leader du Parti communiste, le proclame : sa chanson préférée, c'est *Le France* ! « C'était formidable, il y a eu un malentendu total » », dira Michel, prônant le droit à la neutralité de l'artiste. Les occasions seront nombreuses (et tentantes !) de l'estampiller d'une couleur politique ou d'un trait de caractère. Le texte d'une chanson doit certes, *a fortiori* s'il véhicule une opinion, être en harmonie avec la pensée de l'artiste. Mais la chanson est aussi faite pour rêver, pour mentir, pour fantasmer, de la même manière que la comédie. À qui viendrait-il l'idée d'assimiler les comédiens, leur vie personnelle, aux rôles qu'ils interprètent? Pourquoi ne pas octroyer la même liberté aux chanteurs, qui sont bien souvent eux aussi des acteurs... chantants.

Michel retrouve l'Olympia en 1975 et 1976. Bardé de nouveaux succès comme *Les Vieux Mariés*, *Un enfant*, *Les Villes de solitude*, *Une fille aux yeux clairs* et bien sûr le fameux *France*, il fait à chaque fois un triomphe. Bientôt, ce sera le Palais des congrès, puis Bercy, à de multiples reprises, jusqu'à ses retrouvailles de 1995 avec l'Olympia, pendant quatre mois.

« J'avais besoin de regarder de nouveau mon public dans les yeux, expliquera-t-il au sujet de ce choix. À Bercy, je m'étais parfois noyé dans l'immensité du lieu, j'avais devant moi un trou noir, j'étais perdu. Dans cette salle, je me sentais aveuglé : la seule image que j'avais devant moi était celle d'une marée humaine, je ne distinguais aucun détail. Là, au moins, je pourrai enfin voir ma mère pleurer au premier rang ! »

Entre-temps, Fernand Sardou se voit proposer par Jean Mercure l'ouverture du Théâtre de la Ville dans *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello. Michel a beau supplier son père de se reposer – il le peut puisque son fils est maintenant l'un des plus grands chanteurs français –, rien n'y fait. Fernand veut travailler ! Le travail, c'est sacré ! Et quand Jackie, qui, depuis l'accident cardiaque de Fernand, redoute de le quitter, refuse de faire une longue tournée de *Knock*, il se met en colère. Une pièce de Jules Romains avec Robert Lamoureux,

ça ne se refuse pas ! « Je veux que tu le fasses. Si ce n'est pas pour toi, fais-le pour moi. J'ai besoin d'être rassuré. S'il m'arrive quelque chose, je veux savoir que tu as pris ta place dans la comédie. Ce n'est pas du chantage. Je sais, bien sûr, qu'une épée de Damoclès est suspendue au-dessus de ma tête. Même si je n'en parle pas, l'obsession est là...» Jackie capitule mais pose ses conditions. Son Fernand de mari doit s'installer chez Michel. Accepté. Elle lui prépare alors ses ordonnances, ses médicaments, la liste téléphonique des médecins à appeler en cas d'urgence. Le 26 janvier 1976, à l'occasion du vingt-neuvième anniversaire de Michel, toute la famille est réunie autour du gâteau. Et le 31 janvier 1976 se clôt à jamais un chapitre de la saga des Sardou. Un des plus beaux. Jackie est à Genève où elle a repris les représentations de *Knock*. Fernand, lui, doit chanter en direct de Mougins dans l'émission *Midi-Première*, à l'époque le rendez-vous quotidien de Danièle Gilbert, avant de continuer sa route vers Toulon où il doit répéter *L'Auberge du Cheval-Blanc*. Comme prévu, il chante au cours de l'émission. Dernier signe du destin : sa carrière se termine sur l'air de sa chanson fétiche, *Aujourd'hui peut-être*, chapeau sur la tête, les pieds dans une bassine, évoquant ainsi sans avoir à beaucoup se forcer le Méridional indolent dont il est question dans le texte :

« Devant ma maison, y'a un pin terrible Dont la grosse branche pourrait bien tomber Sur mon pauvre toit, quelle belle cible Cette branche-là, je vais la couper Aujourd'hui peut-être ou encore demain Ce sacré soleil me donne la flemme Je la couperai... après-demain Et si je peux pas la couper moi-même Je demanderai à l'ami Tonin Qui la coupera aussi bien lui-même Ce n'est pas qu'on soit feignant par ici Mais il fait si chaud dans notre Midi... »

Sur le livre d'or de l'émission, Fernand écrit ces derniers mots comme un ultime pied de nez au pressentiment qui n'a cessé de l'envahir chaque jour un peu plus : « Voir Mougins et surtout ne pas mourir. » Le soir même, à Toulon, ville natale de son père, il succombe à une crise cardiaque dans les coulisses du théâtre municipal. Une mort dont rêverait tout enfant de la balle et un décor que Fernand aurait certainement souhaité pour s'en aller retrouver Sardouette et Valentin. Après le premier choc, un immense chagrin et un désarroi profond submergent Jackie et Michel. Les pères, aux yeux de leurs fils, sont souvent des êtres à part, magnifiques, invincibles, grandioses, doués de pouvoirs étranges qui les placent au-dessus du commun des mortels. Michel ressentait cela très fortement : son père devait échapper au lot commun pour la seule raison qu'il était son père, et donc un personnage surnaturel, rayonnant, que rien ne pouvait atteindre. Il ne pouvait pas leur avoir fait ça ! cette chose horrible, inconcevable ! Il n'en avait pas le droit... lui qui les aimait tant, comment avait-il pu les abandonner, les laisser seuls, sans lui, pour toujours... « Je me suis débattu dans l'irréparable, dans l'incompréhensible, dans le noir. Volant depuis un certain temps de mes propres ailes, je me croyais libéré des liens étroits de la famille et je m'apercevais que j'avais encore pour lui les yeux d'un enfant de cinq ans : tant qu'il serait là, tout s'arrangerait toujours. Et voilà... J'ai été mis en face de la réalité avec une brutalité inouïe, atterré, abasourdi...» Dès lors, la mère et le fils portent à jamais les stigmates de cette disparition : Michel chantera des textes toujours empreints d'une « présence » paternelle. Parfois, elle est simplement évoquée en filigrane, au travers de quelques mots, d'une image, comme par exemple dans *Je viens du Sud* ou *En chantant*, mais il arrive qu'une chanson soit entièrement dédiée à Fernand, c'est le cas de *Il était là*. Bien plus tard, Michel racontera : « Le jour tragique de la mort de mon père, devant son corps, j'ai senti quelque chose d'incroyable... Comme la certitude que rien n'était fini. Je pense constamment à lui, et plus les années passent, plus j'y pense et j'ai envie de l'épater, là où il est !»

Presque immédiatement après la mort de Fernand, Jackie Rollin est devenue Jackie Sardou. Un nom qu'elle portait déjà dans son cœur et sur les papiers officiels depuis plus de trente ans. Mais auparavant, elle a demandé son avis à l'héritier du nom. « Maman, tu as parfaitement raison, prends-le. » En fait, si elle ne l'avait pas fait plus tôt, c'est qu'il lui semblait tout de même exagéré de voir trois Sardou sur scène et à l'affiche, en même temps :

Fernand Sardou, Jackie Sardou, Michel Sardou. « Pourquoi pas le chien, non plus ? » Jackie Sardou. Un patronyme porte-bonheur : elle n'a jamais autant travaillé et le travail, c'est sacré, disait Fernand qui, elle aime à le penser, la surveille peut-être de là-haut. Il aurait bien raison car il n'y a que le métier pour vous aider à vivre, il n'y a que le public pour combler, ne serait-ce que pendant quelques heures, le vide sans fond laissé par celui qui repose maintenant au cimetière de Nanterre, à l'ombre des tours de la Défense, et qui doit être bien fier de voir sa chère Jackie recueillir les applaudissements qu'elle mérite. Et quand, après une première, Michel entre dans la loge de sa mère pour la féliciter et l'embrasser, les plus beaux mots qu'il lui offre restent sans conteste : « Bravo Maman. » Il les dit pour lui et pour Fernand qui est sûrement d'accord !

VIII *La fuite en avant*

Au fil des années et des succès, Michel Sardou devient la proie favorite des étiqueteurs patentés qu'il prend un malin plaisir à constamment dérouter. On le disait de gauche, on le dit d'extrême droite, on le taxe de machisme pour ses *Villes de solitude* et l'un de ses vers qui dit « j'ai envie de violer des femmes ». Dans une manifestation, des jeunes femmes brandissent une pancarte où des croix gammées entourent le slogan « On ne se fera pas violer par Sardou » ! Le rapport entre les croix gammées et Sardou échappe à toute analyse, ou alors c'est que, à l'époque, si on n'était pas de gauche on était nazi... À ces attaques, Michel, amusé, répond : « Tout est sujet à interprétation. Je chanterais *Mon cul sur la commode*, on dirait que la commode est Louis XV et on me traiterait de royaliste ! »

Et il continue son chemin. Au moment de l'affaire Patrick Henry accusé du meurtre d'un enfant, le bouchon va même très loin. Indigné par ce crime et par la cruauté de son assassin présumé, Sardou réagit violemment. En une nuit, il écrit *Je suis pour*. Un texte où il donne libre cours à son indignation personnelle de citoyen, mais aussi à la mortelle angoisse que peut ressentir un père en imaginant que ses propres enfants pourraient être à la place de la petite victime. C'est un cri qui bouleverse la France.

« Tu as volé mon enfant Versé le sang de mon sang Aucun dieu ne m'apaisera J'aurai ta peau, tu périras Tu as tué l'enfant d'un amour Je veux ta mort Je suis pour... Les philosophes les imbécil' Parc'que ton père était débile Te pardonneront mais pas moi J'aurai ta tête en haut d'un mât. »

Pro-Sardou, anti-Sardou, les camps s'affrontent. Michel devient le chanteur à adorer ou à abattre. Une fois encore, l'effet provoqué par la chanson fait dériver le texte de sa ligne originale. Très vite, les « anti », comme toujours plus virulents que les « pro », crient au scandale !

Sardou est accusé de s'engouffrer dans le battage médiatique fait autour du procès de Patrick Henry, de se servir de la mort d'un enfant pour faire un succès, de jeter de l'huile sur le feu d'un débat exacerbé et surtout de tirer sur l'ambulance alors que l'homme est en plein jugement. À cette époque, on ne compte plus beaucoup de gens favorables à l'abolition de la peine de mort parmi les fans de Sardou. Chez les autres, la violence physique va faire place à la violence verbale. Michel ne se « dégonfle » pas. Quelque temps plus tard, il effectue une tournée en province. Au programme, fidèle à lui-même, il maintient *Je suis pour*. Et là, au hasard des premières villes où il chante, il découvre le visage de ses ennemis. Quelques voix isolées d'abord... entre deux titres, il entend « sale facho » mais il continue. Après Belfort puis Caen, Nantes et Le Havre lui réservent le même accueil. Le 18 février à Bruxelles, les choses s'aggravent. Un comité anti-Sardou, soutenu par des organisations et des journaux de gauche et d'extrême gauche, réclame l'interdiction du spectacle : « Les chansons de Sardou à caractère raciste, colonialiste, chauvin, sont une insulte à la classe ouvrière et au progrès social. » Le ton est donné ! Jamais concert n'aura été autant branché sur haute tension. Autour du Forest, la salle où se produit Michel, des cars de policiers, prêts à intervenir. Les manifestants eux aussi sont là, qui scandent des airs nazis dont les paroles sont revues pour la circonstance " Sali salaud Sardou " et post-soixante-huitards « Sardou, le peuple aura ta peau ». Sa voiture, ses affiches sont couvertes de croix gammées. Juste avant le spectacle, on découvre une bombe artisanale dans la chaufferie de la salle. Plus de six mille personnes assistent à la soirée. L'ambiance est électrique. Michel chante. Alors qu'il attaque *Je suis pour*, les sifflets et les insultes déferlent, bien-tôt couverts par les acclamations. Et ce n'est qu'un début. À Toulouse, une partie du chapiteau où Michel doit chanter brûle sous l'effet d'un cocktail Molotov. La tournée continue, semée de grenades lacrymogènes, de bagarres,

d'affrontements entre policiers et manifestants, d'émeutes à l'entrée des salles. Tout cela n'a plus rien à voir avec le spectacle. La presse s'en mêle. Gros titres : « Faut-il brûler Sardou ? », « Heil Sardou », « Montand défend Sardou ». C'est la gloire ! Mais ce genre de gloire, Sardou s'en passerait volontiers. Il en a même par-dessus la tête d'être encadré de CRS jusque dans les coulisses, d'entrer à la sauvette dans les théâtres sur les frontons desquels son nom brille de mille feux. Il abandonne. Momentanément. Le 15 mars, craignant qu'un incident grave ne se produise, il décide d'annuler le concert de Reims et stoppe la tournée, avant ses deux derniers galas à Mulhouse et à Strasbourg. Les uns comprennent, d'autres non. On jubile d'un côté, on crie au manque de courage de l'autre. Tant pis. Face à ce lynchage en règle, les voix de quelques chanteurs célèbres s'élèvent au nom de la liberté d'expression : Montand déjà cité, Ferrat, Reggiani, Le Forestier. De cette tourmente, Michel sort complètement épuisé, écoeuré, terriblement déçu et déboussolé par ce qu'on a fait de sa chanson, une chanson qu'il ne reniera jamais : "Je ne suis pas un assassin, je ne suis pas assoiffé de sang, mais je reste persuadé qu'un homme capable de violer, de tuer une enfant de neuf ans, mérite la mort. Je suis toujours de cet avis. La loi est passée, je respecte la loi, je ferme ma gueule. "

À cette époque, Fernand Sardou est mort depuis presque quatorze mois. On imagine sans peine le trouble que ces événements auraient provoqué en lui. Comment, avec la carrière paisible qu'il avait connue, aurait-il pu comprendre qu'une simple chanson, même si elle abordait des sujets graves, pût engendrer de tels débordements, mettre la vie de son fils en danger ? Pendant plus d'une année, Michel Sardou se fait oublier. Il voyage de Megève à Saint-Cloud ou beaucoup plus loin, à la pêche au gros, en Floride. On le croit fini. Ce serait occulter son interview du 17 mai dans *Le Matin de Paris*, « Sardou vide son sac ». Il y aborde tous les thèmes qui lui sont chers, le nationalisme, les manifestations, le sexisme, la peine de mort et l'argent. Michel Sardou refuse qu'on l'identifie à cette dizaine de coups de poing qu'il a donnés sur la table. Il trouve injuste qu'on passe sous silence toutes ces chansons d'envergure qui servent au final de ses spectacles, chansons magnifiques aux orchestrations puissantes et à la scénographie spectaculaire. Les Français ont la mémoire courte, disait Pétain. Michel les laisse oublier tout ce pathos. Il pense à lui, et se « ressource ». Le 14 octobre 1977, Michel épouse Babette. Mariage à la mairie de Neuilly avec Johnny Hallyday et Mort Shuman, les copains de fête, pour témoins, puis soirée très parisienne à l'Élysée Matignon, avec tout le show-biz. Sept mois et demi plus tard, naissance de Davy, le second fils de Babette et Michel. De pièce montée en barboteuses, Michel retrouve – provisoirement – calme et sérénité. Cette année-là, Pierre Delanoë lui propose son grand espoir, une chanson du genre « jeune homme bien élevé », qu'il a intitulée *En chantant*. Rien à voir avec les chansons habituelles de Sardou. Une méthode simple à retenir et tout ce qu'il faut pour être la vraie chanson populaire dont il a besoin :

« Et c'est tellement plus mignon De se faire traiter de con En chanson... »

Programme alléchant. Avec *En chantant*, Sardou fait élégamment la nique à ses détracteurs et prouve qu'il peut faire parler de lui sans texte coup de poing. Une fois de plus, il se place là où on ne l'attend plus. Catalogué chanteur contestataire, chacune de ses phrases devrait délivrer un message. *En chantant* échappe complètement à la règle. Remis en selle par ce nouveau départ plus que réussi, lui qui voulait quelques mois auparavant tout bonnement quitter le métier s'installe au sommet du hit-parade français au côté de Johnny et de Serge Lama. Ce retour en force lui vaut cinq Palais des congrès et trois Bercy, assortis bien sûr, à chaque fois, de la tournée en province. Le tout à guichets fermés.

D'année en année, Sardou multiplie les défis. Au Palais des congrès, la durée de son passage augmente. Enfin, il ose affronter Bercy. Comme en Camargue, quand il assistait au tournage de *D'où viens-tu, Johnny ?*, il saute dans l'arène, déterminé à vaincre. Et il vainc, prolonge même son rendez-vous bisannuel de plusieurs jours. Dans un délire de sons et de lumières, il conquiert son public. Rituellement, il entonne le tube familial qu'il dédie à Fernand. Et

Aujourd'hui peut-être qui fleure bon la Provence et les racines du clan Sardou fait toujours un tabac. C'est le clin d'oeil du fils à son père qu'il admirait et qu'il aimait, sans trop le lui dire. Fernand, lui aussi, restait pudique dans ses élans vers le petit... il le « laissait vivre sa vie », mais c'est vers lui, maintenant qu'il n'est plus là, que Michel se tourne pour demander de l'aide quand ça ne va pas trop bien... « Cela peut paraître bizarre mais, à mesure que j'avance en âge, j'ai l'impression que, de plus en plus, je deviens lui. Et c'est formidable ! »

Jackie suit de très près la carrière de son fils. Avec joie, bien sûr, mais aussi un petit pincement au coeur quand elle l'imagine, seul, face à ces foules énormes. C'est si changeant la foule, il suffit de bien peu de chose pour qu'elle devienne soudain hostile. Elle est lucide, Jackie, elle a les pieds sur terre. Son fils a du talent, après tout c'est normal dans la famille. Elle a des formules bien à elle pour exprimer ce qu'elle ressent : « Plutôt que de déifier Michel parce qu'il a décroché le cocotier, je préfère me féliciter que son talent et un travail acharné soient récompensés. » » Michel reconnaît le bon sens de Jackie et assure qu'il fait bon usage de cet appel à la prudence. « Elle m'a empêché d'avoir la grosse tête. D'une rare spontanéité, viscéralement authentique, elle a toujours su la relativité des jeux de lumière et des zones d'ombre, toujours fait le parallèle entre la poudre de riz et la poudre aux yeux. Cela interdit d'être dupe de son succès... Elle m'a aussi averti mille fois de la versatilité de la foule et du danger de l'hystérie collective. Elle m'a inculqué une vigilance à toute épreuve qui aura certainement nourri quelques-unes de mes angoisses.»

Michel avoue qu'il a un peu peur de la foule mais qu'heureusement le bonheur de chanter devant une salle comble l'emporte toujours sur l'angoisse. Ce sentiment mêlé de crainte et de joie, comme tous les thèmes qui lui importent, il en parle dans l'une de ses dernières chansons, *Méfie-toi, on t'aime !*, où il rappelle le souvenir de John Lennon.

« Chaque chanteur a comme ça un petit noyau de personnes qui le suivent, le regardent, restent là devant chez lui à guetter sa sortie sans jamais rien lui demander. À la longue, ça finit par inquiéter, il n'y a pas loin de l'amour à la haine. Rien à voir avec l'admiration des minettes : là, c'est très reposant, il suffit d'attaquer une chanson, ce sont elles qui la finissent ! » » Cette foule d'admirateurs qui l'attend devant chez lui sans oser l'aborder ou qui lui adresse un courrier inimaginable, Sardou la connaît bien. « C'est vrai que je reçois beaucoup de lettres, explique Michel à ce sujet, de désespoir parfois, mais aussi des demandes de photos, de subsides, et puis des lettres de jeunes qui réclament des conseils ou qui tout simplement veulent s'assurer qu'ils existent pour nous, hommes de scène, Et je n'y réponds jamais. » Conscient de passer par manque de disponibilité, ou par négligence, à côté de demandes plus importantes qu'un simple autographe, un jour il a eu le déclic. Juste après avoir lu un éditorial de Louis Pauwels dans le *Figaro-Magazine* intitulé « Lettre à l'être », dans lequel le journaliste se reproche de ne pas avoir répondu à la lettre d'un jeune lecteur qui terminait sa missive en lui demandant : « Faut-il désespérer ? »

Dans *Le Bac G*, il imagine alors ce personnage d'un élève qui interroge un jour par écrit un professeur sur le peu d'avenir qui s'offre à lui et demande : « Faut-il désespérer ? » L'enseignant retrouve cette lettre bien plus tard et s'aperçoit qu'il n'a pas répondu : « Vous passiez un bac G Un bac à bon marché Dans un lycée poubelle L'ouverture habituelle Des horizons bouchés Votre question était : Faut-il désespérer ? »

Ca recommence ! De nouveau Sardou est taxé de provocation. Les étudiants de terminale G se sentent insultés, le ministère de l'Éducation nationale proteste avec véhémence. Point de vue de Michel : « Mon originalité, c'est sans doute que mes chansons trouvent en général une chambre d'écho qui les dépasse. En l'occurrence, le thème qui m'importait dépassait largement le cadre de l'Éducation nationale. L'histoire d'une vedette qui omet de répondre à la question SOS d'un de ses fans, c'est l'histoire d'une jeunesse qu'on n'écoute pas, qu'on oriente sans la consulter, à qui on impose une société impitoyable. Le bac G, cela dit, j'en sais quelque chose avec mon fils, c'est souvent une filière de substitution qui, lorsqu'elle n'est pas

choisie, donne le change mais pas d'emploi. Quant aux lycées poubelles, les dénoncer ne relève pas d'une volonté de polémiquer. J'ai d'ailleurs refusé de répondre aux attaques que ces six vers ont déclenchées. » Et puis, que peut-il contre cette situation ? On le veut vecteur d'opinion, il le sera. Anne Sinclair qui l'invite trois fois de suite à *7 sur 7* ne s'y est pas trompée. Les chiffres sont là : qu'on l'aime ou non, Sardou est au sommet des audiences de débats télévisés avec 7 512 000 téléspectateurs présents devant leur poste le 10 janvier 1993. Quelle est la proportion de fans et de détracteurs, le sondage ne le dit pas, mais en termes d'audimat, le chanteur a fait « du monde ». Voilà qui est bien beau, mais Sardou n'est pas dupe : donner son avis sur tout et n'importe quoi – guerre, banlieues, chômage, etc. –, ce n'est pas compliqué quand on n'a de comptes à rendre à personne, quand on est un simple citoyen et non un homme politique. Mais le danger est que, justement, quelqu'un d'aussi populaire que Michel Sardou n'est pas un citoyen ordinaire : il chante et on l'écoute, il parle et on l'écoute avec la même attention. Les liens qui unissent un chanteur tel que lui à son public sont mystérieux, ils relèvent d'une alchimie secrète où le cœur joue le plus grand rôle. Alors, il faut être vigilant, ne pas se laisser embarquer. Mais de ce côté-là, rien à craindre : Michel sait d'instinct jusqu'où il peut aller trop loin. De nos jours, médiatisation oblige, le chanteur n'est plus seulement un artiste. Cela ne veut pas dire pour autant que Sardou soit un chanteur engagé. Au gré des élections, il se positionne en faveur de la droite, puis de la gauche, prônant le droit à changer d'avis et à laisser leur chance à d'autres dans la résolution des grands problèmes de notre société. D'ailleurs, les hommes politiques ne s'y trompent pas. Ils font rarement appel aux artistes pour soutenir leurs causes, leurs partis ; et puis, merci bien ! les langues vont bon train à Paris : on a vite fait de vous accuser de vouloir obtenir des réductions d'impôts ou autre malhonnêteté. Pourtant, qu'on se souvienne de la mésaventure d'Aznavor qui a chanté un jour pour Giscard et qui une semaine plus tard s'est fait contrôler par le fisc ! Souvent, il y a malentendu entre le chanteur et le public qui prend trop au premier degré les paroles décapantes d'un texte. Sardou revendique le droit de « délirer », de fantasmer, de changer d'idée ou de peau sans avoir forcément à se justifier. En bref, Sardou veut jouer un personnage au même titre qu'un comédien !

Comédien, Michel l'est assurément. Profondément. Dans l'âme. Avant de se produire dans le cabaret de ses parents, il voulait être acteur. Plus tard, il a même pris des cours pour entrer au Conservatoire, mais il a bifurqué vers la chanson. Tant mieux et tant pis car il devait être épatant dans les valets de Molière, et magnifique dans Figaro. Le cinéma, il adore. C'est d'ailleurs au cinéma qu'il a fait ses débuts à l'âge de six ans, grâce à Fernand. Dans *Le Chômeur de Clochemerle* avec Fernandel. Deux ans plus tard, il apparaît de nouveau aux côtés de son père dans *Quatre jours à Paris*, puis huit secondes dans *Paris brûle-t-il*. Son père l'encourageait à devenir acteur, c'était là un véritable métier, moins éphémère que la carrière de chanteur. D'ailleurs, Fernand estimait être la meilleure illustration de cette vérité : après des années de galère, à chanter les refrains les plus divers, il avait littéralement explosé dans la comédie. C'est même ce qui avait donné un second souffle à sa carrière. Le père et le fils ont vécu la même histoire : l'un a découvert le cinéma en Avignon avec le tournage de *Destinée* par Pathé-Cinéma, le fils en Camargue avec son idole, le grand Hallyday, dans *D'où viens-tu Johnny ?*. Beaucoup plus tard, en 1982, Michel est déjà une star quand Marcel Jullian lui propose d'écrire la musique de *L'Été de nos quinze ans... style Docteur Jivago*. Michel se met au travail, mais en tant qu'acteur. Pourtant, il ne verra jamais le film, ignore même de quoi il parle. Ensuite, il faut attendre 1987 pour qu'il joue *Cross* avec Roland Giraud et Marie-Anne Chazel : un scénario grave et noir avec des partenaires à contre-emploi, mais un bon souvenir ! Puis, il tourne pour la télévision *L'Irlandaise*. Enfin, Didier Kaminka lui offre un personnage caustique dans *Promotion canapé*. Dans cette satire du harcèlement sexuel au sein de l'administration des Postes, il compose un directeur hypocrite, rampant devant ses supérieurs et très désagréable avec les subalternes.

Mais son véritable rêve reste le théâtre. Ah ! un beau rôle comique, à contre-emploi comme on dit dans le métier, faire rire avec un physique qui ne prête justement pas à rire, un physique de dur qu'on imagine toujours un revolver à la main. Changer de peau en changeant de personnage, ne plus être seulement Michel Sardou, mais cent autres, ne plus être seul, ne plus décider de tout, travailler avec d'autres, comme le fit Fernand. Ne plus être l'éternel gagnant, le battant, mais jouer, comme il le fait déjà dans certaines chansons, le perdant, le cocu, le vieux con, se mettre à la place d'un autre. Un rêve qu'il a exprimé au hasard de ses chansons, comme dans *L'Acteur* :

« Vivre et mourir En alternance Porter un masque En permanence. »

« Je suis certain que Michel est un véritable comédien, qu'il a (aussi) ça dans le sang, confirme à ce sujet Michel Drucker. Comme tous les artistes, c'est un inquiet. Mais il aime également se faire peur et ça, c'est un signe...» Son rêve, il le caresse, le peaufine. Il l'atteindra un jour. Déjà en chantant, il mène deux existences différentes, mais tous les deux ans seulement, lors de ses concerts. Michel a pour cette situation une jolie formule : « Ce n'est pas un assez long mensonge. » Le bonheur serait de faire ça tous les soirs, être un autre de 20 heures à minuit, et à minuit redevenir soi-même. Et puis, comment oublier l'atmosphère de tous ces théâtres qu'il a connus enfant, le rideau rouge, les loges, les coulisses, les costumes, comment oublier ce que Fernand lui a si souvent dit : le music-hall est la voie royale qui mène au théâtre ! Il y a fort à parier qu'avec une envie pareille, on verra un jour le nom de Michel Sardou briller au fronton d'un théâtre ! Il suffit d'un coup de foudre. Les textes de ses chansons sont déjà la meilleure preuve de cette volonté : tous racontent des histoires. Des petites scènes de tous les jours, de grandes idées sur l'existence au travers d'un exemple quotidien, des moments de joie intense, de nostalgie, des accidents, des coups de gueule.

Mais si le chanteur aime raconter des histoires, l'homme, lui, voue une véritable passion à l'Histoire avec un grand H. Passion transmise, à la pension du Montcel, par un professeur qui a su captiver l'imagination féconde d'un enfant. Normal. À l'instar des gosses qui se prennent pour Zorro, le petit garçon assimilait sa classe à un théâtre. Et ça marchait ! Le théâtre, c'était la magie. Même s'il était parfois témoin du côté négatif de cette vie de saltimbanques, il n'en avait retenu que ce qui le faisait rêver : les bravos, les costumes, les voyages, l'imaginaire, les belles histoires qu'on racontait dans les chansons, les opérettes ou les films.

Cette passion pour l'Histoire, on la retrouve dans des chansons comme *Danton*, *La Marche en avant*, *Un jour la liberté*, *Verdun*. Sardou pousse même le clin d'œil jusqu'à s'offrir au début de sa carrière, grâce aux cachets de *J'habite en France*, les écuries du château de la Malmaison où on remisait les carrosses de l'impératrice Joséphine. Lieu de prédilection pour abriter bibelots, documents, livres sur l'Empereur, dont il est un fervent admirateur. Car, dès 1970, Michel projetait de produire un « Napoléon » style Sacha Guitry, au Châtelet, théâtre fétiche de Fernand Sardou. Son goût pour les ouvrages historiques n'a jamais faibli. Il reconnaît s'être ouvert aux autres à force d'essayer de comprendre le comportement des hommes qui ont provoqué, modifié ou même simplement traversé les événements capitaux de la vie des peuples. Parmi les héros qu'il a pu croiser dans ses lectures et en qui il aimerait se réincarner – une idée qui le séduit assez, la réincarnation –, le choix est difficile. Cependant, une seconde vie du côté de la Rome antique ne lui déplairait pas outre mesure... mais pas comme empereur, ni, on s'en doute, comme esclave... tout simplement comme homme libre ! Michel a quitté depuis longtemps les lieux empreints du fantôme de Joséphine. Sa gloire grandissant, il s'est offert des lieux magiques. Champion comme le fut sa mère du déménagement subit et à grande vitesse, tous les deux ou trois ans. C'est surtout parce que l'endroit ne l'inspire plus que la bougeotte le prend : Montrouge, Rive gauche, Neuilly, Rueil, Megève, la Provence, la Corse, New York, Miami, et maintenant un appartement proche du Trocadéro. Achetant, revendant parfois dans la foulée, pris dans le tourbillon de la gloire, des excès, de l'argent facile et, soudain, ne sachant plus très bien où sont ses rêves et

ses envies. Il y eut même le château du Vaudreuil, dans l'Eure. Pour parfaire le tableau de cette mise au vert radicale, il fait un saut au Salon de l'agriculture et commande une vache laitière et un taureau pour son arrivée. La période gentleman-farmer ne durera que... quatre jours. Michel est méditerranéen, un fils du soleil. La campagne et lui ne font pas très bon ménage : « C'est une catastrophe, je m'y ennuie à mourir. À la première pluie, je file, la boue, la neige, la terre, ça m'exaspère. Je n'aime pas les animaux, les fleurs me laissent froid et le nom des arbres demeure un mystère pour moi... » La famille Sardou partage actuellement son temps entre Paris et Miami. La Floride, Michel le dit souvent, c'est pour faire plaisir à Babette. « Moi, je considère plutôt l'Amérique comme une distraction. Mais s'il me fallait habiter toute l'année et travailler là-bas, je ne pourrais pas. Je n'ai aucune envie de vivre à l'américaine et de devenir américain. »

En 1991, Michel et Babette se sont donc mis en quête d'une villa. Ils ont rapidement eu le coup de foudre pour une immense maison située sur Star Island, l'île des milliardaires située au cœur de Miami. La villa appartenait au comédien américain Don Johnson, héros du feuilleton de télévision *Deux flics à Miami*. Affaire conclue. Les Sardou s'installent dans ce petit paradis où ils font à chaque séjour une cure de farniente. Mais en 1993, le paradis prend des allures d'enfer : au début de l'année, le cyclone Andrew dévaste le jardin et une partie de la propriété. Et depuis quelques mois, déjà, leur havre de paix était devenu bien plus bruyant ! « Notre voisin se faisait construire un véritable palais babylonien, jusqu'au jour où il lui a manqué du terrain pour pouvoir terminer. Il a alors proposé de nous racheter notre propriété. Entre les travaux et le cyclone, nous avons été enchantés de la lui céder ! » » Aujourd'hui, la maison a été tout simplement rasée par son nouveau propriétaire et les Sardou ont trouvé refuge dans l'ancienne villa de Julio Iglésias, toujours à Miami. La prochaine étape sera son cher Midi, le pays des ancêtres, où il veut retrouver ses racines, pas sur la côte, non, ni dans le Luberon, devenu une annexe de Saint-Tropez, mais plutôt en plein cœur de la Provence de Giono, au pied des Alpilles.

Michel Sardou a vendu près de cent millions de disques, il demeure, selon les sacro-saints sondages, le chanteur favori des Français. Est-il devenu pour autant un « père tranquille » de la chanson ? Il ne faut pas trop s'y fier. Certes, de l'argent, il en gagne, beaucoup, depuis de nombreuses années. Mais, cigale dans l'âme, il reconnaît ne pas être très économe, et, une fois ses impôts payés, dépenser ce qui lui reste, pour le plaisir, pour profiter de l'instant qui passe, car on ne sait jamais, n'est-ce pas, ce que l'avenir réserve. Bien sûr, il gagne sa vie mieux que bien, mais sans jamais perdre de vue que son grand-père est mort dans la misère et que ses parents ont connu bon nombre de déboires financiers. Conscience en paix, Michel ! Il ne doit rien à personne et il a lui aussi travaillé dur et « galéré » ferme. Il n'a pas volé son argent ! Et si, un jour, sonnait l'heure des vaches maigres, philosophe, il se consolait en pensant que, après tout, il en aura bien profité ! Sa famille a connu des hauts et des bas, personne n'en est mort ! Un jour célèbre, un jour inconnu, et célèbre de nouveau. Des exemples qui vous trempent un tempérament. Interrogée sur ce que l'argent représente à ses yeux, Françoise Sagan répond : « C'est commode. » Michel Sardou répondrait peut-être de même. Tant que ça dure, c'est bien... mais dans ce métier, il suffit parfois d'une chanson qui ne marche pas, d'une tournée qui se passe mal, pour que tout bascule. Michel en sait quelque chose. Cela dit, si le train de vie et les passions de Sardou ont souvent englouti des fortunes, il ne s'est jamais vendu pour autant à une quelconque campagne publicitaire, sous prétexte de payer ses impôts. « Je trouve ça nul. On me l'a proposé cent mille fois. J'ai toujours dit non. Le meilleur moyen de payer ses impôts, c'est quand même d'écrire une chanson et de faire du fric avec. » » Il est vrai que la manne providentielle a été et demeure la chanson. Dans les premiers temps du succès, elle a étanché une soif de faire la fête, de ne rien se refuser : maisons, tableaux – Michel a bon goût ! Magritte, Sisley, Cézanne –, voitures de luxe, bateaux, chevaux de courses. Période de « boulimie », d'impatience propre à la jeunesse et à ceux pour qui,

brusquement, l'argent coule à flots. Le tout-show-biz des années soixante-dix a été entraîné dans cette course aux excentricités les plus folles. Porter sa célébrité en étendard, brûler ses passions aussi vite qu'on s'est mis à les adorer, arborer tous les signes extérieurs de la richesse, cela a été la loi de tous ces jeunes loups.

Johnny, Cloclo, Sardou. Sardou, qui, aujourd'hui, a renoncé à la vitesse, s'ennuie à la pêche au gros et ne se passionne plus du tout pour les courses de trotteurs.

Il a tout de même couru à deux reprises le Paris-Dakar... plus pour découvrir des endroits fabuleux que par esprit de compétitivité... « Je suis ce qu'on appelle un sportif tranquille ! un peu de tennis, de golf... mais surtout pas de musculation ou autres trucs de ce genre : je n'aime pas soulever les radiateurs. » Quelque temps plus tard, Michel sortira une chanson intitulée *Road book* (le fameux livre de bord que l'on remet à chaque équipage avant la course et qui contient l'itinéraire et les difficultés de parcours) que l'on aurait pu prendre pour un hommage au Paris-Dakar. Raté. Même s'il a été longtemps remercié pour ce que certains ont dû assimiler à une ode au rallye et malgré le fait que le texte évoque quelques vagues images d'un voyage dans les sables du désert, il n'a rien à voir avec cette expédition, Sardou, d'ailleurs, en rit encore !

« D'abord tu sors de ta mère Tu descends tu descends Très fort le coup des lumières Tu descends tu descends Itinéraire obligé C'est comme un rallye fléché Du lever au couchant Tu descends tu descends Pour finir allongé Sur des sables mouvants..."

Une fois de plus, Michel évoque ici le fil de la vie et le temps qui passe et nous réduit à néant. Incorrigible nostalgique, doublé d'un anxieux chronique – héritage paternel, à n'en pas douter –, il a souvent empreint ses albums d'un regard désenchanté, voire mélancolique. La nostalgie, d'ailleurs, il la revendique, arguant que l'écriture au passé est la base de la poésie. La liste est longue des titres où Sardou se retourne sur hier et sur l'existence qui s'effrite : des *Vieux mariés* à *Victoria*, en passant par *Le Cinéma d'Audiard*, *La vieille*, *Il était là*, *Je viens du Sud* ou plus récemment *Passer l'amour* ou *Putain de temps*, nombreux sont ses regards en arrière posés sur la vie. Paradoxalement, si le chanteur évoque souvent le temps qui s'enfuit, l'homme, lui, ne semble pas foncièrement accroché à son passé. Bien au contraire, il avoue même se sentir mieux dans sa peau en vieillissant... « Mais il ne se voit pas dans la peau d'un vieux chanteur, affirme à ce sujet Michel Drucker. Il dit souvent en plaisantant que son grand-père, son père, sa mère étaient et sont plutôt très enveloppés, que lui-même a tendance à prendre du poids, parce qu'il aime manger, qu'un jour, il en aura assez de faire attention... et qu'alors les gens ne l'aimeront pas en chanteur gros et chauve. » « On devrait se tuer à trente ans », proclamait Cocteau, qui, grâce aux dieux, n'en a rien fait. À trente-trois ans, Sardou était formel : à quarante ans, il arrêterait de chanter. Il en a quarante-huit. Non seulement, il chante toujours, et c'est tant mieux, mais il avoue que la cinquantaine ne lui fait pas peur : « Être un vieux chanteur, c'est bien, si, de temps en temps, je peux me refaire un album, comme ça, pour me faire plaisir. Mais je ne me vois pas ramer pour faire des télés, mon disque sous le bras, les cheveux teints et le ventre rentré... » Dans une chanson méconnue, il évoque, avec un sourire en coin, sa vision du futur...

« Quand je serai vieux Je serai teigneux comme un chien Et méchant, exigeant, emmerdant... »

Joyeux programme en perspective pour son entourage... Heureusement, il y a un autre son de cloche, plus philosophe, plus serein. Il y a *En chantant* :

« Puisqu'il faut mourir enfin Que ce soit côté jardin En chantant Si ma femme a de la peine Que mes enfants la soutiennent En chantant Quand j'irai revoir mon père Qui m'attend les bras ouverts En chantant J'aimerais que sur la Terre Tous mes vrais copains m'enterrent En chantant La mort c'est plus marrant C'est moins désespérant En chantant. »

Et si la mort n'était qu'un sommeil en attendant la résurrection ?

« Ne m'enterrez pas encore Je ne suis pas mort Je dors... Rangez-moi dans vos souvenirs Mais

je n'ai pas fini d'en finir Je dors... Maître des ombres et des lumières Combien dure une éternité Combien de fois faudra-t-il faire La même route pour arriver Combien de lunes à disparaître Combien d'hommes encore à renaître En attendant Je dors... »

IX
Une histoire sans fin

La dynastie Sardou n'est pas un vain mot, elle existe bel et bien, elle dure, elle perdure. Ce nom de Sardou, Jackie le porte officiellement depuis la mort de son mari. Jackie cesse d'être la « femme de Fernand Sardou » ou la « mère de Michel Sardou ». Elle est une Sardou à part entière, reconnue pour son propre talent. Elle passe avec un égal bonheur de Molière à Sacha Guitry, avec un petit détour par *Féfé de Broadway*.

Depuis près de cinq ans, elle fait un tabac, à Paris comme en tournée, dans *Le Clan des veuves*. Quant au disque qu'elle a enregistré, avec la bénédiction de Michel, et qui reprend des grands succès du music-hall, il récolte aussi un franc succès. Le fils est ravi : « La tête de mes enfants lorsque je leur ai annoncé qu'à soixante-quinze ans, Mamie était Disque d'or ! On a bien rigolé ! »

Les enfants de Michel. Quatre. Deux garçons, deux filles. Leur père les trouve formidables. Nul doute que les enfants en disent autant de lui, car il est le copain, celui qui n'a jamais puni, jamais fait de discours, jamais prononcé d'interdits. Et puis, dans la famille Sardou il y a une coutume bien commode pour les papas : ce sont les mamans qui donnent les fessées. De temps en temps, Michel pique de grandes colères, il faut bien. Comme elles dépassent rarement cinq minutes, personne ne doit vraiment être très inquiet. En fait, Michel n'a aucune autorité sur eux, il le sait et il trouve que c'est très bien ainsi. L'important est de s'aimer. Et, dans cette tribu, on s'aime. Sandrine et Cynthia, qui vivent à Nice, ont fait un temps de la danse, avant de se diriger vers des professions plus conventionnelles. Romain et Davy ont fait des choix plus artistiques.

Éternel recommencement. Étranges répétitions qui frappent les Sardou depuis plusieurs générations. Michel a fait vivre à ses garçons une enfance presque semblable à ce que fut la sienne : déménagements fréquents, établissements scolaires tout à fait comme il faut, pour en arriver à peu près au même résultat. À dix-huit ans, Romain a joué le film habituel. Avec la même détermination que son père, son grand-père, son arrière-grand-père et qui sait, son arrière-arrière-grand-père, il a tout plaqué. À trois mois du baccalauréat, il s'est enfui de son lycée pour ne réapparaître que quelques jours plus tard et annoncer sa décision : être comédien. « Que vouliez-vous que je lui dise ? J'avais fait pareil à son âge. J'avoue que ça m'a foutu un choc, un petit coup de vieux... bien plus que ses dix-huit ans ou que mes quarante-cinq bougies. » « Je me suis contenté de lui dire que, en optant pour ce métier, il devait s'attendre à devoir travailler plus et plus dur qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. J'espère que le message est passé. » « S'il m'avait dit, papa, j'arrête l'école, mais je ne sais pas ce que je veux faire, et qu'il était resté à la maison à attendre que sa mère lui apporte son petit déjeuner au lit, là, croyez-moi, ça n'aurait pas marché. » Quant à Jackie Sardou, philosophe et bienveillante, elle a écouté, sans grande surprise on veut bien le croire, les arguments de son petit-fils. « Un jour, Romain est venu m'annoncer qu'il voulait devenir comédien, comme ça tout naturellement. Pourquoi l'aurait-il fait autrement d'ailleurs ? Il n'avait tout de même pas décidé de devenir président de la République ! Il n'y avait pas de quoi en faire tout un cinéma. Je lui ai dit : »Bon, c'est ton choix, mais inscris-toi dans un bon cours...» Et puis voilà, ça s'est arrêté là : on n'allait pas en parler pendant des jours. Il fera comme son père : s'il réussit à vivre de son métier, ce sera gagné, sinon, il fera autre chose. » » Romain, donc, veut être comédien. « Un métier sanglant », disait Jean-Louis Barrault. « Oui, mais le plus beau », rétorquait Madeleine Renaud, qui ajoutait de sa voix douce ; « De toute façon, on ne saurait rien faire d'autre... » Derrière la peur légitime d'un père face à l'avenir de son fils, il y a, n'en doutons pas, la fierté de voir se prolonger cette dynastie de saltimbanques sur une cinquième, voire une sixième génération, Il y a fort à parier que Michel aurait été surpris – et bien déçu !

– si son aîné était venu lui annoncer son désir d'être avocat ou notaire. Comme lorsque Fernand Sardou a confié à Pagnol que son fils voulait « faire l'artiste » : « Et alors ? tu aurais voulu en faire un fonctionnaire ? » a demandé l'ami Marcel. Fernand a bondi : « T'es fou ! jamais de ça dans la famille. »

Alors ? Alors, d'accord. Mais ne jamais oublier que « rien n'est acquis d'avance et qu'un nom n'est rien, que le succès n'arrive que par le travail acharné et le talent ». Romain vise le Conservatoire, filière classique qui rassure son père. Et déjà il a monté une troupe de théâtre.

Il y a fort à parier que Davy, le moment venu, suivra le même chemin et que, un jour pas très lointain, « on aura intérêt à ne pas oublier de préciser les prénoms sur les affiches » ! Michel en rit d'avance, heureux comme tout de cette bousculade artistique, car, en y réfléchissant bien, pourquoi diable cette étoile, qui éclaire le chemin des Sardou depuis plus de cent cinquante ans, irait-elle tout d'un coup briller ailleurs ? Portés par un tel passé, Romain et Davy ne pourront pas laisser s'éteindre le flambeau. Une histoire comme celle des Sardou mérite tous les sacrifices et qu'on se batte pour lui ajouter encore et encore de beaux chapitres. Le monde du spectacle est impitoyable. « Il n'a pas très bonne presse mais est moins vicié que l'industrie, le fonctionariat, la politique. Il n'y a pas tellement d'ordures dans le show-business, quelques-unes et de belles, mais c'est tout. Au fond, les règles du jeu sont claires : toujours gagner ! Et si tu perds, tu peux revenir » dit Michel, Voilà. C'est simple. Pour arriver, les méthodes ont changé avec le temps, les façons de combattre ne sont plus les mêmes que celles des aînés, les lois du marketing sont impitoyables mais la récompense est identique. Ce sera celle des deux fils Sardou : avoir réalisé un rêve, certes, mais aussi avoir perpétué une tradition, avoir ancré encore plus profond les racines artistiques de leur nom, être les maillons de cette longue chaîne. Deux prénoms se tiennent là, en puissance, prêts à affronter les années 2000. Gageons que Fernand, Valentin, Baptistin-Hippolyte et quelques autres n'espèrent qu'une seule chose : que le nom des Sardou brille encore et encore aux frontons des théâtres, bien gros, pour qu'ils puissent continuer à le voir de là-haut !

Michel, lui, se souvient. Le premier soir à Bobino, sa mère, son père, les larmes aux yeux. Les soirs de générale, ses garçons aussi le verront, Michel, fils de Fernand, spectateur pour une fois, spectateur du premier jour.

« Il était là dans ce fauteuil Mon spectateur du premier jour Comme un père débordant d'orgueil Pour celui qui prenait son tour Il était là dans ce fauteuil Premier témoin de mes faux pas Le coeur tremblant comme une feuille Croyant que je ne savais pas Il était là sur ma galère Lieutenant de la Providence M'envoyant des ondes légères Comme le ciel de sa Provence Il était là dans ce fauteuil Qu'il a loué pour l'éternité Pour m'applaudir du coin de l'oeil Et de temps en temps rigoler Petit tu m'as bien fait plaisir Tu m'as rappelé ton grand-père Entre ses larmes et son sourire Il n'y avait pas de frontière Il était là dans ce fauteuil Quand j'ai fait ma première grimace Quand j'ai osé montrer ma gueule Aux petits copains de la classe Plein de pudeur et d'indulgence Pour la violence de mes passions Pour cette belle intransigeance Que suivraient tant de concessions Il était là dans ce fauteuil Mon spectateur du premier jour Comme un père débordant d'orgueil Pour celui qui prenait son tour Dans ce halo du projecteur Il vient s'installer tous les soirs Comme tout autre spectateur Mais je suis seul à le voir Il était là dans ce fauteuil Où mon fils aîné va s'asseoir Quatre générations l'accueillent Et il sait déjà qu'un beau soir Je serai là dans ce fauteuil Son spectateur du premier jour Comme un père débordant d'orgueil Pour celui qui prendra son tour Petit tu me feras plaisir Tu me rappelleras ton grand-père Entre ses larmes et son sourire Il n'y avait pas de frontière. »

Les comédiens, les chanteurs, les danseurs, les saltimbanques de toute sorte frémissent quand un rejeton leur annonce qu'il va suivre leur trace. Ils repensent aux embûches, les parents inquiets, aux chausse-trappes, ils revivent les angoisses, les déceptions. Tu l'as bien fait, toi !

Que répondre ? Qu'il en faut du coeur au ventre pour persévérer ! Qu'il en faut des heures et des jours et des mois de travail pour qu'un soir, enfin, on affronte ce public de qui va dépendre votre vie tout entière... Quand on s'appelle Sardou, les embûches, les chausse-trappes, les angoisses, les déceptions, on connaît ! Mais on connaît surtout la joie à nulle autre pareille de faire un des plus beaux métiers du monde et d'y croiser parfois la gloire.

Avant avant-hier, Baptistin-Hippolyte avant-hier, Valentin hier, Fernand aujourd'hui, Michel Demain, Romain et Davy ?

On risquerait fort de se tromper en écrivant au bas de ces pages, le mot

FIN